FER ET LIBERTE

Souleymane Kane

FER ET LIBERTÉ

Véridiques aventures
ayant abouti au premier essai
d'autoconstruction d'un haut-fourneau
dans les montagnes de l'Adamaoua

Éditions Antisociales
2017

NOTE

Le titre de cet ouvrage est de l'éditeur (l'auteur avait choisi d'intituler son manuscrit *À mi-vie*).

De même, l'éditeur assume toute la responsabilité du respect des normes typographiques établies, dont l'auteur avait choisi de s'affranchir, considérant que certains lieux et certaines personnes, voire certains objets, ne méritent pas qu'on leur fasse l'honneur d'une majuscule (ainsi la france et le cameroun, valencia et dakar, paul biya et bolloré, la bible et le coran, etc.), au contraire de certaines réalités tellement plus nécessaires, comme la Vie et le Bien. Mais nous avons pensé que pour cet ouvrage, trop d'originalité dans la forme aurait nui à l'indiscutable originalité du contenu.

Enfin, la photo et les dessins des pages 118, 148, 206 et 235 sont de l'auteur.

Éditions Antisociales

SOMMAIRE

REMPLISSAGE	11
DÉBORDEMENT	37
ÉVASION	65
ÉCOULEMENT	75
TOURBILLON	85
RUISSELLEMENT	95
STAGNATION	119
BARRAGE	149
CASCADE	193
LIQUÉFACTION	207
ÉVAPORATION	237

Le fer est l'atome le plus stable de tout l'univers, au bout tout sera lui ! Cependant nous sommes infiniment plus près du début que de la fin de cet univers.

À mi-vie.

J'ai trente-huit ans. J'en suis à la moitié de ma vie.

Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le mal ?

J'ai pu le définir après de longues études scientifiques dont l'objet final fut la « sûreté de fonctionnement ». Mon métier était de mettre en place des outils qui aident les Hommes à prendre les bonnes décisions. Il en existe de nombreux dans des domaines très variés, comme les statistiques, les méthodes, l'organisation…

Pour nous, les humains, le risque ultime est la mort qui est souvent la conséquence d'une mauvaise décision. Donc, j'ai trouvé la finalité commune aux outils : la vie. Or, le seul sens de la vie est de générer de la vie. C'est du bon sens !

J'ai pu ainsi définir scientifiquement ce qu'est le bon autrement dit le bien.

Voilà la définition parfaite et qui est le résultat de quinze ans de recherches :

Le bien est toute décision qui va dans le sens de la maximisation de l'espérance de vie du génome humain ; à quoi il faut ajouter trois vérités :

- Les Hommes ne peuvent pas vivre sans la nature.

- Une seconde de vie humaine a une valeur inestimable.
- Toute seconde de vie humaine a la même valeur, quelle que soit sa localisation.

Cette définition est exacte, programmable, mais un peu compliquée à utiliser au quotidien. Elle peut être simplifiée en :

Le bien est « la somme de toutes les décisions qui augmentent la vie de la patrie humaine ». Avec « patrie », venant du latin *pater* et voulant dire « ayant les mêmes pères » (scientifiquement exact pour l'humanité) ; avec « humain » venant du latin *humus* désignant la terre qui est le support de la vie.

Mais on peut encore simplifier cette définition :
Le bien a pour but que l'humanité connaisse l'infini.

En super-résumé :
Le bien égale la vie.

Moi, l'humaniste, me suis aperçu immédiatement que cette définition dépassait le cadre de toutes les thèses. Elle fonctionne partout, sur tout et surpasse tous les « domaines », autrement dit « les biens ».

Ce qui suit n'est pas le récit de mes actes de bravoure mais l'application d'une idéologie : faire le bien.

Attention, cette autobiographie peut être lue comme un roman d'aventures cependant il faut garder en tête que tout est vrai.

Les premières personnes qui ont lu le texte m'ont toutes dit qu'il était très bon et que mon histoire ferait un super film. Ils avaient néanmoins une critique commune : « Le début était un peu chiant ! »

C'est pourquoi un de ces premiers lecteurs me proposa de faire comme au cinéma : mettre au début une grosse scène d'action pour accrocher le lecteur puis faire un flash-back sur

mes trente premières années. J'y ai réfléchi et j'avais le choix pour cette première scène choc :

2008-2009 : Faire un focus sur les traits d'union entre : légalité, injustice et vengeance dans la cueillette des oranges (deux ans).

2010 : Prendre une des anecdotes traumatisantes dans la continuité des treize mille kilomètres de voyage (en huit mois).

2011 : Sélectionner le fait le plus exotique quand on s'installe en ermite dans le fin fond de la jungle africaine (dix mois).

2012, en avril : Raconter ma course-poursuite avec les militaires qui voulaient m'attraper.

2012, en été : Essayer de décrire un des aspects du cauchemar que constitue l'incarcération dans une des pires cellules du monde (trois mois).

2012-2014 : Décrire une des nombreuses fois où j'ai flirté avec la mort (plus de deux ans).

Cette dernière période est ici sommairement décrite car une lectrice m'a conseillé de ne pas spoiler la fin et de garder le suspens de cette dernière moitié du livre qui est… mortelle.

Je ne compte pas vous prendre pour des cons et je n'écrirai pas cette première scène. Je fais le pari d'avoir des lecteurs suffisamment intelligents pour comprendre que si j'avais pris autant de risques depuis le début, je serais mort, selon toute probabilité. Cependant, si je n'explique pas le pourquoi j'ai été amené à prendre autant de risques ces dernières années, il y a de fortes chances que vous me preniez pour un fou ! Donc, je vous préviens, rien d'extraordinaire dans les trente premières pages mais elles sont indispensables.

Alors accrochez-vous ! Je vous souhaite bonne lecture et bon courage.

REMPLISSAGE

Papa et maman se sont fréquentés quelque temps puis ont décidé de se marier alors que j'étais en formation. Une cérémonie à laquelle j'ai donc assisté depuis le ventre de ma mère. J'en sortis trois mois après. Étant une féministe, elle était pour l'avortement et chose qu'elle m'a confirmée, j'étais le fruit de leur amour et pas l'accident qui causa leur mariage.

Mon papa est arrivé en France en 1973 depuis le Fouta-Toro (alentours du fleuve Sénégal) où il était employé comme soudeur par une grosse entreprise d'extraction minière : les Phosphates de Taïba. En Afrique, ce jeune homme s'était fait remarquer, pas uniquement pour la qualité de son travail mais également pour ses activités politiques et ses actes de rébellion. Par exemple : ses anciens patrons de Taïba (européens) avaient pour habitude d'organiser des fêtes, pendant lesquelles ils plaçaient devant eux un grand bol de farine. À l'intérieur, ils cachaient une pièce de monnaie. L'employé à la peau noire pouvait plonger sa tête dans la farine pour essayer de la récupérer. D'après mon père, l'humiliation des hommes pauvres faisait beaucoup rigoler les colonisateurs. C'est alors que Cheikh Kane, mon père, s'est porté volontaire mais au lieu de baisser la tête, il jeta le bol en fer au visage de ses employeurs. Cela mit définitivement un terme à cette pratique. Parallèlement, dans sa ville natale (Mbour,

Sénégal), il était l'un des leaders du parti d'opposition et commençait à devenir dangereux pour l'establishment (ceux qui cherchent à se maintenir). C'est ainsi que son travail, sa compréhension et sa capacité à entreprendre, expliquent pourquoi les profiteurs et exploiteurs lui ont proposé un travail en France. En résumé, il s'est fait acheter mais je préfère méditer sur son opportunité.

Ma maman était une jeune montagnarde (Beaufort, Savoie, France) et très dynamique. Elle était très impliquée dans un mouvement de la jeunesse chrétienne, le MRJC. Après avoir obtenu son diplôme d'infirmière, c'est avec cette association qu'elle est partie pendant deux ans en Afrique, à l'Est du Cameroun. Une téméraire, sans peur, qui voulait faire un monde meilleur. Cependant : « animation, médicalisation, évangélisation » dans le soi-disant « développement » (sortir de l'enveloppe), les frontières sont floues avec « impérialisme, chantage à la vie, désinformation » et la finalité discutable. Toujours est-il qu'en revenant, elle n'était pas au mieux psychologiquement, sûrement à cause de la dialectique du maître et de l'esclave. Une dépression compréhensible au vu de la considération des Français pour les Africains, entre autres. C'est paradoxalement ma mère qui a dû le plus affronter les clichés des Hommes à la peau claire ; car ils sont beaucoup moins loquaces – sûrs d'eux – quand ils sont en tête-à-tête avec un Homme à la peau plus sombre. Surtout mon père !

Beaucoup de gens – la confrérie de ceux qui privilégient le natal – pensent que deux êtres avec des taux de mélanine (pigmentation de la peau) différents et avec des religions différentes (musulman et catholique), sont différents. Ils se trompent ! D'expérience, même s'ils étaient nés à cinq mille kilomètres l'un de l'autre, leur culture, leur éducation, leur philosophie de vie avaient bien plus de ressemblances que beaucoup de voisins de berceau. De plus, mes parents

partageaient la même idée du couple. Ce fondement commun s'explique par le mode de vie et l'organisation familiale qu'exigent l'élevage et la transhumance. Dans le Sahel au sud du désert saharien comme dans les montagnes européennes des Alpes, le rythme naturel impose aux femmes de s'occuper de l'éducation des enfants et aux hommes d'avoir une gestion très patrimoniale, en capitalisant les protéines sur plusieurs années. Le capital étant des têtes de bétail, du vivant.

C'est dans cette ambiance et avec ces modèles traditionnels que je naquis le jour de l'ouverture des Jeux olympiques d'été, le 18 juillet 1976, dans la petite ville d'Albertville – Savoie – Alpes – Europe – monde – système solaire. Mes quatre premiers tours de soleil se passèrent dans un appartement à la résidence du Bosquet à Albertville. M'a-t-on dit – mes matons – que j'étais un enfant très turbulent et pas matable mais qui s'est assagi après la naissance de son petit frère : les responsabilités de l'aîné. Son congé-maternité soldé, ma mère reprit son travail d'infirmière à l'hôpital pendant que mon père continuait à travailler dans une entreprise de chaudronnerie. Ne pouvant nous surveiller, mon frère et moi, ils nous avaient placés à la garderie. Mon premier souvenir date de l'été 1979, j'avais trois ans quand je me suis retrouvé dans cette prison pour enfants. J'étais entouré de bébés avec des couches et des camarades à quatre pattes. Je me faisais royalement chier. Du haut de mes quatre-vingt-dix centimètres, j'étais dans mes débuts en tant que bipède et un escaladeur novice, mais je ne pouvais pas rester là. Je m'ennuyais et j'avais mieux à faire ! Donc je décide de rentrer chez moi. J'escalade un petit arbre qui me permet d'accéder au sommet du mur. Moi, petit homme, saute sur le trottoir puis traverse une voie ferrée et fais un kilomètre pour arriver devant la porte de mon ex-appartement. Comme elle restait fermée, je prends l'initiative d'aller jouer chez mon copain Titi. C'est le lieu où les gendarmes et mes parents sont venus me retrouver quelques heures plus tard. Bilan de l'escapade positif car on ne me remettra en garderie que trente-cinq

ans plus tard. Il est remarquable que les souvenirs de cette évasion sont les premières scènes que mon cerveau ait gardées en mémoire.

De tout temps j'ai toujours été plus grand et plus fort physiquement que les autres personnes du même âge. J'utilisais cet avantage principalement pour me défendre et avoir des bonnes notes en éducation sportive, avec une moyenne de 18/20 sur toute ma scolarité.

La musique ne m'a pas accroché. Par contre, dans le sport, j'étais polygame (football, karaté, vélo, skateboard, montagne, tennis, natation…). Jusqu'à dix ans, j'étais dans un club d'athlétisme, mais mes rêves de gloire dans les arènes se brisèrent le jour où l'on me découvrit la maladie d'Osgood-Schlatter. Durant toute ma croissance osseuse, de dix à vingt ans, j'ai eu de terribles douleurs aux genoux, mais cela ne m'a pas empêché de faire du sport. Tout particulièrement, le kayak, le canoë ou la pirogue : ce moyen de déplacement est une pratique extraordinaire sur le plan du contact avec la nature, l'autonomie, les voyages… J'ai eu longtemps Pierrot comme entraîneur avec qui j'ai fait de la compétition. Cependant, ce que j'ai retiré de cette discipline sportive fut bien plus important que l'aspect rivalité et ses rapports mesquins de classement entre humains : j'en ai extrait une approche de la vie.

Le kayak est le seul sport où quand un problème – une difficulté – rapide se présente, tu ne peux pas faire demi-tour ni fuir. Tu ne peux pas le contourner, ni remettre sa résolution à plus tard. Tu l'analyses, choisis une solution, le négocies et le traverses, le tout en essayant d'être bien placé pour le problème qui suit. Pour cela, il faut regarder loin – l'infini – tout en ayant une parfaite maîtrise de l'adrénaline – la peur de l'immédiat. L'adrénaline est une substance qui peut tétaniser en submergeant le cerveau – la décision – et en bloquant les muscles – l'action. Savoir réagir face aux

dangers est très utile en aventure, mais il faut savoir aussi que l'adrénaline est une drogue.

Pendant les mois d'hiver, j'étais en manque. Il me fallait ma dose de glisse. À cause de mes genoux, je ne pouvais plus faire de ski. Je fus parmi les premiers à faire du surf des neiges. Au départ, j'étais le seul surfeur de la station ! À l'origine, ce sport s'est pratiqué avec des surfs des mers qui ne flottaient pas. Ensuite, le matériel a évolué jusqu'à révolutionner la pratique de nos détracteurs originels : les skieurs. Mais au début, hormis le fait d'être habillé le plus jaune, orange, vert et rose fluorescent possible, à la mode de l'esprit cool et fun du début des années 1990, il n'y avait aucune concurrence. Néanmoins, ce qui m'a passionné pendant toutes ces années, c'est la progression (le *pushing the limits* pour les connaisseurs). Tout était, pour moi, une histoire de limites. La première définissait la zone de maîtrise, où je contrôlais parfaitement ma trajectoire. Quand je la franchissais, j'entrais dans la zone d'incertitude, où j'avais une angoisse croissante sur ma destination jusqu'à la dernière limite. La barrière physique et matérielle, l'instant où ça dérape, ça vibre, ça plante et ça casse. Mon but était de devenir « un dieu », en collant ma limite de maîtrise avec la limite du matériel. Une quête qui fut émaillée de nombreux passages par les urgences hospitalières (plus de quinze) et sans cesse prolongée, car parallèlement les planches et les pratiques ont évolué. La limite matérielle étant toujours repoussée, je pris conscience que dieu ne peut exister que dans un monde sans génie humain. C'est-à-dire dans un univers statique et sans évolution.

J'étais loin d'être frustré car j'étais aussi un constructeur de matériel hors pair : un des dieux créateurs. J'ai produit des nouveaux surfs des neiges, j'ai fabriqué plein de types de kayak, j'ai inventé des machines et réparé d'innombrables objets. J'étais même plus fort en technologie que fort sportivement.

Socialement dans les cours de récréation, je faisais partie du petit groupe des passionnés d'innovation (les quatre geeks). On me disait timide, introverti et effacé pourtant je n'étais jamais seul. Je côtoyais les garçons surtout les intellectuels, les solitaires, les marginaux, les originaux. Certains se rapprochaient pour avoir une protection physique (anti-tête de Turc face à la meute uniformisante) mais nous avions surtout une solidarité psychique face à l'intolérance des différences. Je faisais partie du dix-millième des plus mats de peau des alentours. Cependant j'en profitais aussi car dans ce groupe je trouvais toujours de l'aide pour compenser mes lenteurs d'écriture et de lecture. Notre fonctionnement à quatre ou cinq personnes, nos discussions, nos relations me permirent de savoir qu'une autre façon de s'organiser était possible : la collaboration sans chef qui est la définition de l'anarchie.

Selon les critères capitalistes et concurrentiels, je n'étais pas intelligent. Au contraire, j'avais des difficultés à réfléchir (comme eux) d'où le diagnostic de dyslexique – d'idiot. L'orthophoniste a dit à ma mère qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que je dépasse la troisième, donc le brevet des collèges au maximum. Mes parents ne l'ont pas cru et ont continué à croire en mes capacités. Ils voyaient que j'avais un problème dans l'apprentissage du français mais que j'avais des facultés qui leur échappaient. Peut-être l'outil de mesure de « l'intelligence » ne mesurait-il pas les bonnes choses, par exemple : ma « haute ténacité ». Une caractéristique que je définirais par ma capacité à atteindre mes objectifs quels que soient la difficulté, le temps, l'espace ou les douleurs (cérébrales ou physiques).

Si bien que ceux qui étaient considérés comme surdoués ou ayant des facilités étant jeunes, je les ai rattrapés et dit modestement, j'en ai même dépassé beaucoup mais en fait je les ai tous dépassés.

Cependant malgré ces quelques caractéristiques, j'étais plutôt un « adolescent normal » jusqu'à dix-neuf ans. Je

baignais tranquillement dans la bulle familiale (père, mère, deux frères) et dans les alentours de ma ville natale (Albertville, Beaufort, Moutier, Ugine).

Mon baccalauréat S (option techno) en poche, je pars à l'université d'Annecy à cinquante kilomètres pour étudier l'organisation et la gestion de production. J'habitais dans un appartement avec un ancien camarade de terminale. La vie d'étudiant ! C'est cool…

Néanmoins cette soudaine liberté a généré aussi son lot de vices et plus grave elle va m'entraîner dans un cercle vicieux qui m'enfoncera dans le déni de la réalité durant toutes mes années d'université.

J'étais aspiré par un siphon dont la pente de la spirale était la confiance en la société.

Initialement, il y avait mon ambition qui était de faire un monde qui globalement irait vers plus de liberté, plus d'égalité, plus de fraternité, plus d'écologie, plus d'humanisme, plus de vie… vers le bien (même si je ne l'avais pas encore défini).

Il y avait ma réalité intolérable, où je constatais que la tendance de la société allait vers plus d'impérialisme, plus de racisme, plus de mensonge… vers le mal.

Il y avait l'éducation « nationale » (capitaliste) qui me faisait la promesse de me donner le pouvoir d'améliorer le fonctionnement (si j'apportais les preuves de ma capacité à satisfaire).

Il y avait les médias officiels qui disaient : « Ayez confiance, servez le système, respectez la norme et soyez conforme. Rassurez-vous, c'est en train de changer (sous-entendu vers le bien) ! »

Je réajustais donc mes ambitions puisque les problèmes que j'identifiais, étaient d'après la société en cours de résolution. Mais je voyais que ce n'était pas le cas. À cette époque ma réaction était d'abaisser la valeur de mes constatations.

J'avais dix-neuf ans, je manquais d'expérience et n'avais aucune raison de ne pas croire un journal télévisé. Je me

disais peut-être que les médias (la télé) avaient raison, simplement dans ma réalité, je n'avais pas de chance et que les choses devaient être meilleures ailleurs. Je faisais donc une séparation stricte entre les films (la fiction) et les informations officielles (la vérité). Entre les deux, la publicité ne me dérangeait pas et je lui donnais une place négligeable à cette époque.

Je cherchais donc à consommer et à être conforme (le normal de la publicité).

Pour moi, c'était donc respecter le standard du « métis ». C'est-à-dire tous les clichés sociaux dus à mon taux de mélanine (pigmentation de la peau), mon sexe masculin, mes origines, mon niveau social et mes ambitions de cadre. L'image parfaite de l'enfant sage ! J'avais un petit bouc bien taillé. Je fumais occasionnellement du cannabis, j'écoutais du reggae, j'avais une copine (bac + 1) blonde aux yeux bleus, je faisais attention à mon apparence (lunettes ovales, col roulé, jeans, chaussures marron et sac à dos), j'avais une voiture Renault 19 grise et un appartement au rez-de-chaussée…

J'étais quand même un jeune homme très sociable et (trop) débauchable. Sans être une star, j'avais beaucoup de relations (copains de lycée). Je résumerai ma première année à l'université technique, par trop de fêtes (musique, alcool, cigarettes rigolotes, surf des neiges…). Par conséquent, je n'arrivais plus à rentrer chez mes parents (à cinquante kilomètres) car je devais récupérer du manque de sommeil. Un double jeu fatigant dû aux fêtes de la semaine (le mec cool) et à mon assiduité aux cours (le mec sérieux) hormis en cas de neige fraîche. Cependant, j'avais l'impression de glisser sur une pente qui m'éloignait de mes ambitions. J'ai donc décidé de m'éloigner de mes anciens camarades de lycée et de rentrer dans une compétition scolaire plus difficile.

Je suis parti dans le plat pays, à l'université d'Angers à huit cents kilomètres. Lieu où la proportion d'étudiants par habitant est la plus élevée de France, le top en matière

de concurrence. Étant seul, j'ai bossé plus dur la physique-chimie-techno mais simultanément je me suis un peu plus enfoncé dans la spirale de l'illusion de la bulle ou de la cellule médiatique française.

Comment ? En mettant de plus en plus souvent un écran de fumée devant la tendance que suivait réellement la société française. J'ai donc commencé à fumer pour me détendre et oublier. Autrement dit, quand l'écart entre ma façon de vivre et la nécessité logique de changer de vie pour la vie, devenait insupportable (l'angoisse), je me faisais une période stupéfiants (cannabis) plus médias (télévision). Un mauvais mélange – un cocktail abrutissant où le premier abaisse le niveau de perception et le deuxième me donne des excuses bidon pour continuer à coller à la norme. Affaibli, j'en perdais à chaque fois ma capacité de raisonnement puis ma volonté de passer à l'action. Finalement et passivement, je me soumettais au prétendu pouvoir donné aux diplômés de faire évoluer la société, le grand mensonge de l'Éducation national(ist)e.

Durant toutes ces années d'études, j'étais arrangeant et à ranger.

Au fur et à mesure, je taillais ma vie pour intégrer le moule social. Motivé par mes ambitions de cadre, je me suis retrouvé employé à Paris sans avoir répondu à la question : OK, intégration mais dans quoi ? (la merde ?)

Lors de mon année de licence (bac + 4), j'ai fait mon stage dans un bureau d'études (conception de nouveaux produits). L'entreprise s'appelait Ametra (cent vingt personnes) et était située dans le Sud de Paris, à Châtillon. Mon travail y ayant été apprécié, j'y revenais un an après, pour y faire mon stage de DESS. Notre accord avec le PDG était le suivant : si j'arrivais à mettre aux normes internationales leur organisation (certification ISO 9001 version 2000), cette société me financerait une année d'études à l'Ensam (École nationale supérieure des arts et métiers), le TOP du geek. C'est ainsi que je me suis retrouvé défini comme responsable assurance

qualité. À cause de ma capacité d'abnégation, quand on me confie une mission, je la réalise et plutôt bien. En mars 2002, l'entreprise fut certifiée et reçut son diplôme.

Mon travail avait consisté à comprendre les exigences de la norme, ensuite déterminer celles qui étaient déjà satisfaites et mettre en place les outils qui permettraient de combler les manques. En plus, il fallait mettre en place une démarche d'amélioration continue de l'organisation. C'était à l'opposé de mes compétences en technologie car c'était beaucoup de paperasserie, de réunions, de rédaction de rapports, de gestion… C'est pourtant au cœur de cette démarche (on ne peut plus) capitaliste que j'ai redécouvert l'anarchie. Les petits groupes de quatre ou cinq personnes qui se réunissent pour déterminer des actions d'amélioration (les petits groupes de la cour de récréation). Plein de noms différents leur sont donnés : réunion qualité, groupe de progrès, cercle de Deming… C'est la richesse de toutes les entreprises ! Ils fonctionnent sans chef et sont en capacité de prendre des décisions. Ils ont en moyenne des idées bien meilleures que leurs chefs ou les spécialistes. Ce qui merde, c'est le financement et la priorisation. Les groupes d'amélioration peuvent générer de très bonnes idées avec un haut rendement en vie. Mais au final c'est le patron qui va sélectionner les idées en fonction d'un seul critère : la rentabilité en argent.

Même si les normes ISO pourraient paraître saines et logiques, il ne faut pas oublier la définition de la qualité : l'aptitude à satisfaire les besoins du client. Or un client est une personne qui a de l'argent. L'assurance qualité, c'est donc le boulot de « pute » par excellence avec prostitution de son cerveau (dix heures par jour). Quand on en prend conscience, on peut commencer à répondre à la question : intégration mais dans quoi ?

Quels étaient les secteurs d'activité – les clients servis par l'entreprise Ametra ? Schlumberger Pétrole (prospection pétrolière, égale réchauffement climatique), DGA-GIAT-MBDA-Snecma-… (armement, égale impérialisme et

paupérisation), Renault (sport auto F1, égale élitisme mortifère), Électricité de France (nucléaire, égale éradication de la vie)… Je travaillais donc à satisfaire la mort !

Impossible de faire plus en décalage avec mes ambitions initiales !

Eh bien si ! Avec le *nec plus ultra* de la bêtise humaine : comme mon travail (au niveau organisationnel) avait été remarquable, je me suis ensuite déplacé chez les clients comme consultant extérieur et j'ai fait notamment quelques interventions et un audit dans les bureaux d'études du CEA-DAM (Commissariat à l'énergie atomique, Direction des applications militaires). En clair, je participais à la conception et à l'organisation visant à la production des nouvelles bombes nucléaires. Pour info, leurs locaux se trouvent dans le Sud de Paris à côté de la ville de Bruyères-le-Châtel, avec comme coordonnées satellite : 48.59 ; 2.20.

Il était temps de me poser certaines questions ! Par exemple, dans le cas des bombes nucléaires : C'est qui le client ? Ma spécialité était la sûreté de fonctionnement. Dans ce cas précis, si quelqu'un appuie sur le bouton déclenchant la guerre nucléaire, faut-il que le bouton fonctionne ?

Il existe une théorie qui dit que quand l'on a une discussion politique, on en vient toujours à disqualifier la position de l'autre en la comparant au régime nazi. Dans une discussion humaniste, c'est la même chose, le détracteur en vient toujours à justifier ses positions par la possession de bombes atomiques. Voilà, c'est le matériel qui permet de se donner raison quand on a tort (même logiquement). Elles justifient des abominations ! Rien que le fait que le bouton existe (même s'il ne fonctionne pas), il tue déjà !

Le client, ici, c'est le national-socialisme (nazisme) ou la priorisation de sa population au détriment de la vie. Dans les bureaux d'études militaires, personne ne se balade avec des croix gammées. L'ambiance y est plutôt sympathique « entre eux ». Cependant, en travaillant dans le secteur de l'armement, j'ai compris que le concepteur (ingénieur,

architecte…) était la principale cible des médias. Leur but est d'essayer de les maintenir dans des bulles de désinformation : le pays des Bisounours.

Les bénéfices du CEA-DAM sont d'imposer une volonté grâce à un pouvoir de destruction. Il est possible de faire travailler, physiquement, un être humain en se servant d'armes, de fouets et de chaînes. Mais, ici, au cœur du système nationaliste, le travail est intellectuel. Des riches doivent faire prendre à d'autres humains des décisions qui vont à l'encontre de la vie. Le but étant quand même de dépenser le minimum de moyens et d'en extraire le maximum de profit. C'est pourquoi ils ont créé des secteurs, des quartiers, des zones dites sécurisées ou autrement dit des parcs Bisounours (le Sud-Sud-Ouest de Paris). Leurs esclaves étant circonscrits, il leur était plus facile et rentable de contrôler l'information (publicités, jeux vidéo, relations). Illustration au CEA ou à la DGA (Direction générale de l'armement), les employés ont des bus privés qui les amènent au travail ! Que savent-ils de la réalité ? Pourtant ce devrait être les plus réalistes car c'est eux la clé du système, c'est eux qui produisent des boutons aux conséquences mortelles, c'est eux qui ont la liberté de choisir le taux de rentabilité de leur travail.

L'horreur absolue quand on travaille dans ce secteur c'est de réfléchir logique. Par exemple, dans les outils d'aide à la décision qui sont utilisés (y compris dans l'armement), il y a l'AMDEC. C'est un outil d'évaluation des risques et de détermination des actions nécessaires pour en limiter les effets. Les risques les plus élevés sont notés 7. Ces défaillances (problèmes) ne doivent jamais arriver car cela provoquerait beaucoup de morts « accidentelles ». Cet outil demande donc de prévoir le maximum de moyens pour que cela n'arrive pas. Tout le monde sait que le risque 0 n'existe pas (la probabilité d'apparition = l'occurrence). Autrement dit, on est certain que cette défaillance arrivera un jour. Avec cet outil, le système prend le risque de faire X nombre de morts.

Mais là où c'est très dangereux, c'est qu'il n'y a pas de limite à X. Les personnes en charge de la notation ne peuvent pas mettre une note de 8. Ce qui impliquerait l'abandon du projet car trop de morts. Si X tend vers l'infini et si un bureaucrate décide de faire un truc qui peut éradiquer toute vie sur Terre, dans l'organisation actuelle personne ne peut l'arrêter car même le plus intelligent n'a pas de droit de veto.

Il y a plein d'autres outils comme l'AMDEC en charge de brider leur réflexion ou de limiter leur responsabilité. C'est du développement limité où tous ceux qui travaillent considèrent que la Terre est plate ou qu'elle se réduit à la nation.

Telle qu'elle est organisée, la société française est le summum de la dangerosité et en plus elle n'est pas rentable en vie (elle génère plus de mort que de vie). Cet aspect est fondamental car c'est à l'intérieur de cette usine de mort (la France) que l'on essayait de m'intégrer. Alors résilience !

En 2003, je ne pouvais plus nier la réalité, en collaborant je produisais de la mort ! Rien dans la société n'allait dans le sens de générer moins de mort. Plus je prenais conscience de cette réalité et moins je pouvais me raccrocher aux promesses de pouvoir changer cette réalité (au bout de mes études). Il fallait cracher dans la soupe, couper la branche sur laquelle j'étais assis et surtout briser le cercle vicieux !

J'avais vingt-six ans et un petit bouc bien taillé. Je fumais presque quotidiennement du cannabis, j'écoutais radio « France-Info », j'avais une copine (bac + 5) châtain aux yeux marron, je portais l'uniforme de cadre (lunettes carrées, costard noir, chemise, cravate bleue, chaussures noires vernies et attaché-case noir), j'avais une voiture Seat Toledo rouge jantes alu, appartement au onzième étage avec vue sur Paris… et j'avais besoin de toujours plus d'argent ! Donc je devais accepter chaque jour un peu plus de soumission et perdre un peu plus de mon humanisme. Stop !

À partir de là, ma méfiance médiatique (la consommation) a pris le dessus et j'ai entamé des enquêtes systématiques sur leurs mensonges (d'être des bienfaiteurs de l'humanité).

La vérité a pointé, j'ai percé ma bulle médiatique ! Je remontais la pente vers le primordial.

Pendant sept ans, je m'étais inséré dans la société, je m'étais intégré dans le capitalisme, j'étais devenu vicieux mais j'avais désintégré mes convictions initiales et mes ambitions. Il était vital de m'émanciper du mensonge (libération de cet argent). Il n'était plus question de fuir : la France (son capitalisme) égale la mort.

Alors juste avant mon dernier examen scolaire (la dernière colle de ma vie) portant sur « l'assurance qualité » (mon ex-spécialité), j'ai fumé mon dernier joint (en cannabis).

Ensuite, n'étant plus entraîné par la montée et la descente dues aux prises de drogue (le cocktail cannabis-médias), j'ai dû affronter la réalité, j'étais au plus bas dans les actions humanitaires. Mais j'ai décollé…

M'étant libéré de ma camisole, j'ai pu pousser jusqu'au bout le raisonnement, c'est-à-dire, définir qu'est-ce que le bien qu'est-ce que le mal.

La vie (le vivant) devenant donc ma raison de vivre et mon but étant d'être le meilleur des humanitaires (le plus rentable en vie). Le début de grandes aventures et d'inimaginables découvertes !

C'est en juillet 2003, quelques jours après mon anniversaire et trois mois après avoir arrêté les stupéfiants, que j'ai pris en compte un autre mode de communication. Je me battais et débattais avec certaines certitudes depuis quelques semaines car en tant que scientifique je ne crois pas en la magie. Cependant en analysant mes relations, j'en étais arrivé à la constatation que mon entourage (familial, professionnel, sexuel, amical) provenait à 70 % d'une petite zone de Bretagne. Or toutes ces personnes ne pouvaient pas se connaître physiquement. Impossible qu'il y ait aussi peu de diversité dans mon entourage alors que j'étais à Paris et originaire des Alpes. C'était impossible, une énorme anomalie statistique. Scientifiquement, elle m'a permis de prouver, d'accepter et de prendre en compte qu'il y a un

autre mode de communication. Je l'appellerai neuronal mais certains cachent ceci sous le terme « spiritualité ». Depuis cette date, en scientifique j'expérimente son utilisation, son fonctionnement et ses mécanismes. Un jour j'écrirai un livre à ce sujet car je suis allé de découverte en découverte. Mais cet été-là, j'ai simplement pris conscience que je pouvais émettre des pensées et que j'étais en capacité d'en recevoir. Les conséquences furent très bénéfiques à long terme car logiquement, cela a impliqué une autodiscipline encore plus radicale. Maintenant, si je voulais faire le bien, il fallait le faire physiquement (actions) mais aussi il fallait constamment bien penser donc générer à chaque instant de saines et de bonnes pensées. Les premiers temps furent terribles pour moi et difficiles pour mon entourage. On m'a accusé de tous les maux : paranoïa, schizophrénie, psychorigidité… Ce sont pourtant des maladies souvent provoquées par l'usage de stupéfiants (plasticité) mais dans mon cas c'est quand j'ai arrêté leur usage que l'on m'a taxé d'anormal.

Au début, je subissais un harcèlement psychologique violent mais j'ai tenu (ténacité). J'avais la force (élastique) car personne n'a jamais pu me démontrer (logiquement) que je me trompais sur la définition du bien. Je faisais le bien et sans concession ! C'est tout ! C'est mon but !

Étonnamment cette période a été très constructive car j'ai réfléchi sur tout ; j'ai remis en question chacune de mes actions. J'ai dû désapprendre ce qui n'allait pas dans le sens de la vie. J'ai éloigné mes relations car de mon point de vue, ils n'évoluaient pas assez vite ou pas dans le même sens. Notamment mes anciens camarades de classe, moi, je recherchais à avoir une rentabilité en vie avant d'avoir une rentabilité financière. Néanmoins, chose importante, je n'ai jamais renoncé à utiliser le savoir acquis, simplement je l'utilisais à d'autres fins.

Au final sur le plan de l'Éducation nationale, je suis dans les 1 % de ma génération ayant fait le plus d'études (bac + 6) et ce dans des prestigieuses écoles (IUT OGP à Annecy,

DEUG physique-chimie à Angers, IUP « Qualité sûreté de fonctionnement » ISTIA à Angers, DESS maintenance à Tours, master management de la maintenance Ensam à Paris).

En septembre mon diplôme de master de l'école « nationale supérieure » des arts et métiers obtenu et toutes mes promesses ayant été tenues, je négocie mon licenciement (économique) avec la société Ametra. J'ai pu ainsi m'affranchir du patronat et de ses décisions vénales (priorisation à l'argent).

Diviser pour régner au plus grand profit des actionnaires, c'est la stratégie capitaliste. Le rôle de la hiérarchie est de bloquer les idées qui n'iraient pas dans ce sens.

Bien qu'à l'époque, je l'ignorais, j'étais un anarchiste, je souhaitais créer une société (une entreprise) où le premier client c'est la vie ! C'est plus que possible, c'est logique, très simple et cela demande peu de moyens. La réponse est organisationnelle et je compte bien un jour avoir le temps d'écrire un livre à ce sujet (peut-être lors de mes futurs séjours en prison).

Son résumé serait : la mise en place d'une organisation viable où chacun aurait un droit de veto sur les décisions du groupe et où chacun puisse soumettre ses idées d'améliorations vers une rentabilité en vie. *De facto,* donner les moyens au groupe d'aller vers le bien. Prenons comme exemple ou comme contre-exemple pratique de l'influence de l'organisation sur le résultat en vie : la France.

Le résultat des urnes a eu pour conséquence les décisions prises au cours de ces cinquante dernières années et il porte la responsabilité de la non-rentabilité en vie du pays. C'est faux, c'est biaisé car cette boîte n'est que la centralisation des décisions prises dans un isoloir donc c'est le résultat des isoloirs. S'il n'y avait pas eu d'isoloirs, le résultat des urnes aurait été très différent ainsi que la tendance égocentrique de la société. Logiquement, de proche en proche, la France

aurait été bénéficiaire en vie. Mon raisonnement est le suivant : si une personne doit acheter du pain et qu'elle connaît l'opinion de son boulanger, je suis certain que si cette opinion ne va pas dans le sens de la satisfaction des intérêts de son client, cette personne sera prête à faire cinquante mètres de plus pour financer un autre boulanger plus généreux, qui lui aura d'autant plus de moyens pour financer un représentant encore plus généreux, etc. D'où la rentabilité en vie ; dans ce cas, le seul rôle de la police serait de préserver la vie, garantir le droit de veto à tous et prévenir les pressions préélectorales. Un rôle qui est à l'opposé de sa mission actuelle : protéger « les biens » pas le bien. Mais, stop, gardons un peu de choses à écrire pour mes futures cellules.

Déjà à l'automne 2003, j'avais une idée bien précise de l'organisation envisagée et il me fallait juste une source de richesse à gérer. Je décide de me lancer dans la vidéo en commercialisant le stabilisateur de caméra que j'avais inventé pour illustrer ma thèse, dont le sujet était : « La mise en place de la sûreté de fonctionnement en phase de conception ».

Physiquement, le principe de ce stabilisateur est simple, le poids sert à maintenir la caméra à l'horizontale et cela quels que soient les mouvements du support. Ses applications sont principalement nautiques. Il permet de s'affranchir des mouvements d'un bateau (chahuté par les vagues). En résultat, une production d'images stables sur l'horizon infini (donc visible sans avoir le mal de mer). De plus j'utilisais deux technologies de prise de vues, l'une en format classique et l'autre en 360°.

Commercialement, ma stratégie était d'avoir les prix les plus bas et la technologie la plus innovante. Aucun complexe, je proposais mes services à tout le monde (sauf militaires, police…). Ce qui était une grande différence avec mes concurrents qui eux se focalisaient que sur les plus riches.

Financièrement, pas d'emprunt, et il fallait que je garde suffisamment d'indépendance pour pouvoir transférer les bénéfices à une future association humanitaire. L'ensemble des questions sur le pourquoi de cette société, je l'ai synthétisé dans un document ayant comme titre : « Le manuel d'assurance qualité humain ». Ce texte était la « raison sociale » de cette entreprise. En dix pages, il exposait la perception que j'avais de la société française et proposait des solutions.

J'ai pu le faire lire à mon père avant qu'il meure sur la route en mars 2005. Cet opportuniste et ambitieux jeune homme qui était arrivé en France en 1973 avait réussi du point de vue capitaliste. Il était devenu le patron et le propriétaire d'un atelier de chaudronnerie. Il était à l'époque le seul chef d'entreprise de plus de dix salariés d'origine subsaharienne de toute l'Europe. En ayant lu mon texte, quelques mois avant son décès, nous avions pu en discuter. J'ai appris qu'il avait lui aussi beaucoup de désillusions sur la société française et sa tendance.

Il est mort au travail ou plus précisément, ils l'ont tué au travail.

À ce moment-là, ma Sarl coopérative et humaniste avait quelques clients. Reprendre l'entreprise de mon père, la question s'est posée. Mais j'ai refusé car la finalité capitaliste de son entreprise n'était pas la mienne. En plus ses clients étaient les promoteurs de sa mort et les serviteurs de la société française mortifère (qui produit de la mort).

Autonomie et indépendance ne sont pas les mamelles avec lesquelles la France nourrit sa population.

Cependant je ne sais pas si c'est ma décision de prendre en mains mon destin ou mon intransigeance à faire le bien mais mes emmerdes administratives ont commencé autour de cette date.

Car dès lors et pendant onze ans, ce qui représente des centaines de démarches administratives, elles ont *toutes* fait l'objet d'erreurs en ma défaveur (les preuves sont dans les fichiers informatiques des administrations, j'ai

personnellement gardé toutes les preuves papier jusqu'en 2010, date à laquelle j'ai autorisé mon frère à tout brûler, mes diplômes y compris). J'en profite pour mettre deux points sur les i de celles et ceux qui m'ont accusé de paranoïa. Chaque événement a une certaine probabilité (pile ou face) de se produire, quand il se produit quatre fois consécutives, on peut commencer à avoir un doute, à partir de sept fois on peut avoir une certitude, donc avant même d'arriver à cent fois, on peut affirmer que c'est du systématique. Pendant la première année de mon entreprise, j'ai comptabilisé tous mes temps de travail. Au bilan, sur un an, j'ai passé deux mois entiers à régler des problèmes administratifs.

Deux exemples pour en comprendre l'étendue :

Prenons la première démarche administrative d'une société, son enregistrement au greffe. Des fonctionnaires ont fait une erreur de saisie sur la date de création de ma société, ensuite ils m'ont envoyé les huissiers pour que je paye les impôts d'une année où ma société n'était pas encore créée. Je passerai sur les erreurs des services fiscaux, des banques, de l'assurance maladie, de l'assurance vieillesse, etc., pour parler seulement de la dernière démarche après la radiation du greffe : récupérer le trop-perçu de cotisations (1 200 euros) que j'avais versé aux administrations. Même après avoir reconnu ses torts (RSI), l'État ne m'a jamais remboursé.

Mais au final leur fric, leur magouille et leur mépris ont été les principaux artisans de ma haine pour les francophiles. Je vous « remercie », vous les fonctionnaires nationalistes car vous m'avez expulsé du pays des « Bisounours » et vous m'avez permis de justifier, chiffrer et prouver ce qui au départ n'était qu'une impression. Si vous ajoutez à cela : le nucléaire, l'armement, le luxe, l'alcool, la pollution, la paupérisation (appauvrissement d'un groupe d'humains), la société française est le plus grand parasite de l'humanité. La France profite de la vie. Si elle a un problème d'identité qu'elle pense au moustique !

L'organisme de pillage qu'est la France (extractivisme) ne correspondait pas avec ma société (création d'une fédération des artisans africains et projet de construction de hauts-fourneaux en Afrique entamé le 22 décembre 2003). Cependant, j'ai trouvé les procédés pour stopper l'expansion de mon entreprise (humaniste) déloyaux, mais efficaces ! Malheureusement en janvier 2004, je ne gagnais pas assez pour en vivre. Donc, j'ai décidé d'allier la nécessaire diminution de mes frais avec mes convictions. Ma dépense principale était le logement. Les loyers parisiens étant très chers et mon métier de vidéaste m'obligeant à faire de nombreux déplacements, c'est tout naturellement que j'ai déménagé dans un fourgon. Je connaissais déjà ce mode de vie car pour rembourser quelques dettes, j'avais travaillé dans les vignes. C'est là que pour la première fois, à l'automne 2003, j'ai pu rencontrer quelques routards et leurs habitations roulantes.

En mars, je partis au Sénégal car chez les Peuls (Fulbé), une cérémonie du souvenir est organisée un an après un décès. Je participai donc à l'anniversaire de la mort de mon père. Parallèlement, j'en profitai pour initier au Sénégal la création officielle de l'association qui était en cours de financement via ma société de vidéo (Sarl V360). Le but de cette association (B.E.H.) était de fédérer les artisans pour permettre l'émergence d'une industrie africaine. Nécessité provenant du fait qu'il y a beaucoup de compétences mais qu'elles sont maintenues désorganisées pour qu'elles ne se structurent pas autour d'un objectif commun. Dans un premier temps, l'idée était donc de faire un bureau d'études de nouveaux produits et uniquement avec les savoir-faire existants. De plus, l'association se serait chargée de commercialiser les produits par un système de troc entre artisans, pêcheurs, éleveurs et agriculteurs. Il y aurait eu la possibilité de payer les produits et les productions en nature, le tout officiellement.

Pourquoi cela n'existait-il pas déjà ? C'est que lorsque quelques personnes commencent à se regrouper et gagner en

toute autonomie « de l'argent », la police leur tombe dessus (violemment) pour les déposséder. Ces porteurs d'armes (en fer) prétextent de la non-autorisation légale d'exercer leur activité (paupérisation). Or l'État, en échange de leur privation d'entreprendre, ne leur offre aucune source d'enrichissement, ni aucun service, ni aucune sécurité. Mais ne vous y trompez pas, c'est le même moustique tricolore que précédemment cité.

À mon retour en France, je partis sur les routes avec mon fourgon aménagé. Je me déplaçais en fonction des besoins en main-d'œuvre et des intérêts en vie humaine. Quoi de plus rentable pour la vie que de participer à la production de nourriture ? Alors c'est donc idéologiquement que je me suis dirigé vers les travaux agricoles. En plus, c'était des emplois physiques où je pouvais penser à mes projets tout en gagnant le financement de mes projets. Travailler sans avoir à prostituer son cerveau, c'est agréable. Dans le département de la Drôme (Sud-Est de la France), j'ai travaillé dans les vignes puis à la cueillette des abricots. En juillet, quand tous les champs furent récoltés, je pris la direction de Perpignan (Sud de la France). On m'avait dit que c'est là que les vendanges commencent en premier. Étant arrivé un peu trop tôt, je participai à la fin de la récolte des pêches puis je menai deux boulots de front, le matin vendange et l'après-midi caviste (quatorze heures par jour). Finalement la coopérative me proposa de travailler à plein temps (dix heures par jour) à la cave. Deux raisons à cela, la première est que je suis travailleur et la deuxième est que je ne buvais pas d'alcool (chose rare dans le métier). Cet emploi était bien payé mais il était physique, intellectuel et dangereux. Malgré tout j'ai eu le temps de réfléchir à ce à quoi je travaillais. À l'heure actuelle, il existe des nombreux autres procédés que la vinification pour conserver du jus de raisin (la pasteurisation, la congélation, la déshydratation…). Mon travail consistait donc à faire apprécier l'alcool qui est un poison pour l'organisme et sûrement le plus grand poison de l'humanité. Il a été

prouvé par une enquête et une étude statistique (Suvimax) que le vin n'apportait aucun bienfait à la santé (en tout cas moins qu'un jus de raisin non fermenté). Mais concrètement ils n'avaient pas compté, combien d'argent perdu, combien de violences et de viols, combien de vies perdues. Produire et vendre de l'alcool, quelle différence avec un producteur-vendeur d'armes ? Tuer en empoisonnant ou en déchirant la chair, au bilan…

Fin septembre, je reprends la route vers le Nord, direction le Limousin. Cueillir des pommes sera plus en phase avec mes convictions. Je décroche ma dernière pomme en novembre et enchaîne par la récolte des noix pendant quelques jours. Mon capital étant suffisant pour vivre quelques mois, je remonte à Paris. Là, je continue à prospecter pour mon entreprise (V360). Plus je réfléchissais au fonctionnement, plus je prenais conscience de la finalité des médias (fournir des excuses au capitalisme) et moins j'avais envie d'en faire partie. Tout est affaire de copinage, de communautarisme, de corruption et de complaisance envers les riches. Alors force est de constater que le financement d'une entreprise humaniste n'est pas possible en France.

Dernière voie légale, l'associatif. Malgré une expérience décevante à ISF (Ingénieurs Sans Frontières), je m'impliquai dans une petite association, JAD (Jeunes Acteurs du Développement). Mon but, faire du commerce équitable pour financer l'association des artisans et recruter les meilleurs artisans pour les associer. L'objectif étant d'aller beaucoup plus loin que ce qui existait déjà.

Voici les plus de mon organisation :

- L'acheteur avait l'adresse directe de l'artisan et le détail de tous les coûts (fabrication, taxes, transport) puis il recevait le retour d'information de comment l'artisan avait utilisé ses bénéfices.

- L'artisan avait lui également l'adresse de tous ses clients et avait l'obligation de faire un rapport sur ses investissements en justifiant pour chacun les profits en vie espérés.

Ces dispositions ne concernaient que les objets que je faisais venir d'Afrique, mais les autres membres de l'association avaient des relations avec d'autres continents (Asie, Amérique du Sud, Australie). C'est ainsi que je me suis retrouvé à vendre sur les brocantes et les vide-greniers des objets issus du monde entier via un commerce équitable. J'étais content, cela me permettait de discuter et en plus les personnes venaient pour autre chose que mon fourgon. Oui, car mon véhicule-maison était une attraction ! Je l'avais peint avec une idée simple : il faut communiquer sur le thème de l'humanité pour faire travailler les autres en ce sens et provoquer une sorte de capitalisme pour la vie. Autrement dit, introduire dans les pensées du passant la notion d'humanité et contrer les messages qui le poussent à l'égocentrisme, par exemple le message de la société L'Oréal : « Parce que je le vaux bien ! » (Ce qui veut aussi dire : « Tu n'es pas inestimable. » Aux enchères, on peut donner de la valeur à de la merde, il te reste le choix : « Tu es un bien mobilier ou immobilier. » La cosmétique est la nouvelle marque des esclaves.)

Mon fourgon était un espace publicitaire de choix. Légalement, j'étais obligé de me déplacer au moins tous les trois jours. Passé ce délai, la loi autorise la police à envoyer ma maison à la fourrière pour « stationnement abusif ». Autant circuler pour une bonne raison : la vie. Techniquement, je l'avais peint avec des couleurs vives. De chaque côté, j'avais fait une fresque et à l'avant j'avais inscrit la définition du bien avec écrit en rouge et en très gros « espèce humaine », noté un peu comme sur d'autres fourgons, il est marqué « police ». Stratégiquement, avec ma maison mobile, j'ai quadrillé tout Paris, tous ses arrondissements et toutes ses banlieues. Je ne me limitais pas à l'Île-de-France car je profitais de chacun de mes déplacements (Lille, Lyon, Marseille…) pour faire de la propagande humaniste. Résultat, Sarkozy !

L'efficacité de ma démarche était à remettre en cause, en tout cas elle n'était pas suffisante pour influer sur cette vieillissante et rétrograde société française.

Je décide de mettre en veille ma société de vidéo et de transférer tous les bénéfices à l'association des bureaux d'études toujours en cours d'officialisation au Sénégal. À titre personnel, je devais subvenir à mes besoins vitaux comme manger et me chauffer, j'ai donc repris la route du Sud pour cueillir des pêches. Pendant ces quatre mois à ramasser des fruits, je me suis posé des questions sur mes actions et même en octobre, en cueillant des kiwis, j'avais l'impression de collaborer avec la société mortifère française. Pourtant le kiwi est au top en matière de bienfait humain par kilo. Cependant il faut prendre en considération qu'un médecin qui soigne les gardiens d'un camp d'extermination, par exemple nazi, n'est pas rentable en vie et dans cette situation les empoisonner l'aurait été. Personnellement, je ne nourrissais pas les bonnes personnes.

Cette saison d'été m'a permis de choisir de nouvelles orientations :

- Je ne ferai pas d'enfant et je ne me mettrai pas en couple (autrement dit je travaille pour tous les enfants du monde et je me marie avec l'humanité).
- Je liquide tout ce que j'ai en France, entreprise, appartement, parts sociales…
- Je pars travailler à l'étranger.
- Je détermine s'il est plus rentable en vie, de construire pour le bien ou d'attaquer le mal.

À mon retour sur Paris, en décembre, je devins un bienfaiteur opportuniste. Je drague les bonnes actions. J'aide tant que je peux ceux mis en difficulté par le système et qui vont dans le même sens que moi.

Simultanément, je travaillais l'aspect technique de mon fourgon. Le but étant d'avoir la façon de vivre la moins dommageable possible pour mon environnement :

- Je supprime le gazole et le remplace par de l'huile végétale recyclée.
- Je construis une éolienne sur mon toit à partir de vieux alternateurs de voiture.

- J'investis dans des appareils économes en énergie.

Au bilan, je n'avais plus besoin que de cent euros par mois pour vivre et me déplacer. J'avais une pollution quasi nulle (explication plus loin), avec une surproduction d'électricité, et surtout mes conditions de vie qui après s'être dégradées pendant des années, s'améliorèrent d'une façon exponentielle. Les bénéfices les plus importants de l'application de cette idéologie, furent surtout au plan mental. De m'être forcé pendant des années à penser toujours dans le même sens, celui du bien, j'avais provoqué une forme de réflexe. Je n'avais plus vraiment besoin de me poser des questions car j'y avais déjà répondu. Il y avait des gros profits, y compris au niveau de la mémoire, je retrouvais plus vite et mieux les choses car les informations avaient été rangées toujours selon la même logique : je pense à la situation dans laquelle j'étais, sachant la façon dont j'ai forcément réfléchi (en vue de faire le bien), je retrouve l'information ou je la reconstitue. Il n'y avait plus de paradoxe dans mes pensées et je m'apercevais qu'après avoir été agressé « spirituellement » pendant des années, je devenais l'agresseur. Je générais de la peur et du respect sur ma route !

DÉBORDEMENT

Entre autres routes, celle qui m'a permis d'aller en Espagne en juillet 2008. C'était au début de la grande crise financière mondiale. J'avais choisi l'Espagne non parce que j'avais la possibilité, en y allant, de vendre des objets issus du commerce équitable sur le bord de la Méditerranée, mais parce que je voulais vivre en cueillant des oranges. Toujours dans le but d'être le plus rentable en vie. Une orange est, au niveau nutrition, un très bon fruit avec beaucoup de calories et de vitamine C. Mais surtout, la quantité qu'un cueilleur peut récolter en une saison (cinq mois) fait que sur le plan des profits en vie humaine, cette cueillette est la plus rentable du monde (après celle des kiwis mais la saison est courte, trois semaines). Par contre, sur le plan financier, ce travail était le moins payé de toute l'Europe.

Malgré quelques exceptions, le système capitaliste rémunère les travailleurs selon une logique inversement proportionnelle à la rentabilité en vie humaine. Autrement dit, plus un employé génère de la vie moins il est payé et plus il tue plus son salaire, « sa solde », est élevé.

Mais en arrivant à Valencia, Espagne, je ne le savais pas encore. J'avais voyagé avec un membre de l'association J.A.D. Après quelques jours dans cette ville, ma collaboratrice rentra comme prévu en France et me laissa seul pour atteindre mon double objectif : vendre des objets du commerce équitable et également cueillir des oranges pour financer mon voyage en Afrique.

J'entamai une tournée des coopératives fruitières pour y trouver un emploi. Cela me permit de visiter toute la province de Valencia. Parallèlement je continuais à vendre des objets issus d'un commerce équitable sur les plages et notamment au bord de celle de Valencia. Malheureusement deux policiers sur des gyropodes (engins électriques Segway) ont saisi tout mon stock sous prétexte que je n'avais pas d'autorisation. Or sur le même trottoir un peu plus loin, il y avait plusieurs centaines de vendeurs à la sauvette. Mais de toute façon, j'aurais refusé de participer à la corruption. Le montant que me demandait la police pour la restitution des objets étant supérieur à la valeur de mon stock, je décidai de mettre fin à ma démarche de commerce équitable. Les deux valises ont dû finir dans l'incinérateur de la ville de Valencia. Plusieurs milliers d'heures de travail parties en fumée.

Ma recherche de travail dans la cueillette des oranges était très tumultueuse. Déjà, je ne parlais pas espagnol, et surtout, à chaque fois que j'allais dans un nouveau village, j'avais droit à un nouveau contrôle d'identité fait par des uniformisés. Étant en charge du maintien de la paix des riches mais ayant également une mission de maintien de l'ordre établi, ils ne comprenaient pas pourquoi un Français venait cueillir dans leurs champs.

Moi qui me plaignais du harcèlement de la police française avec un contrôle papiers tous les quinze jours, en Espagne j'ai vécu pire ! En trois mois, ces fidèles au gourou nation, des adorateurs d'encre sur fond de papier, ont enchaîné soixante demandes de preuve pour essayer de remonter mon identité. Un jour et garé au même endroit, j'en ai eu trois en six heures, un fait par la police municipale, un par la police nationale et un par la *Guardia civil.*

En ce qui concerne la cueillette, au bout de deux mois, je n'avais toujours pas trouvé d'emploi. Au vu de l'origine des travailleurs agricoles, j'utilisai mon réseau transcontinental pour obtenir un point de connexion.

C'est pourquoi j'ai appelé mes cousins au Sénégal pour leur demander comment trouver du travail en Espagne. C'est ainsi que je me suis retrouvé sur l'avenue Ausiàs March. Il faut se représenter huit mille personnes côte à côte et de part et d'autre d'un grand boulevard. Les travailleurs attendent debout les fourgonnettes qui les emmèneront vers les champs d'oranges. Sur ces trottoirs, bien qu'elle soit majoritaire il y a plus que toute l'Afrique, il y a des représentants de toutes les régions les plus pauvres du monde (Amérique du Sud, pays de l'Est, Chine, Inde, Pakistan…). C'était l'organisation strictement inverse de l'O.N.U., plus c'est pauvre plus c'est représenté. Un Français y a le pouvoir d'un Nigérien sur le plan international, c'est-à-dire qu'il n'a pas le droit de cité.

Début décembre, je commençai donc à fréquenter ce lieu extraordinaire. Tout commence à 5 heures du matin, à ce moment-là les prostituées rentrent chez elles mais le marché du cœur et du corps continue car c'est les cueilleurs qui viennent vendre le leur.

Dans un premier temps, je me suis assis dans un coin pour observer la situation, voir comment cela s'organisait. Ce que j'ai vu était immoral ! D'un point de vue humaniste. La crise économique qui touchait durement l'Espagne, avait renvoyé sur ce trottoir énormément d'immigrés qui étaient les premiers à être virés par les entreprises. Un an plus tôt, ce boulevard n'était fréquenté quasiment que par ceux qui n'avaient pas encore de papiers. Malheureusement en 2008, la concurrence faisait rage entre ceux qui étaient en situation légale, ceux qui étaient en cours d'obtention de papiers et les sans-papiers. En décembre, il y avait du travail pour deux mille personnes, donc trois personnes sur quatre restaient sur le trottoir. Quand une fourgonnette s'arrêtait, c'était la ruée et il y avait des bagarres.

Au vu de la situation, je me posai beaucoup de questions sur ma possibilité de trouver du travail. Je l'ai déjà dit mais la ténacité est une de mes caractéristiques et tous les matins pendant une semaine, j'y suis retourné. Dans la pénombre, je

commençais à discuter et à sympathiser avec une personne originaire de Casamance, Sénégal. Il venait de débarquer sans aucun papier. En une semaine nous sommes devenus amis. Comme toute opportunité était bonne : quand il me proposa de l'accompagner voir un groupe de Sénégalais susceptible d'avoir des besoins en main-d'œuvre, j'acceptai directement. Ils nous orientèrent vers une portion de trottoir bien spécifique. La fourgonnette d'Ali Rasa, un Pakistanais marié à une Équatorienne, s'arrêta devant nous. Le chauffeur ouvrit la porte latérale et demanda à la foule : « Qui a des papiers en règle ? » Mon ami me poussa dans la fourgonnette. J'embarquai (des larmes dans les yeux) en laissant mon ami sur le trottoir, direction l'« Interim-Aire ETT » au Campo del Juge. Là-bas, il y avait deux à trois cents personnes qui faisaient la queue devant des tables d'enregistrement. Je me mis dans une file avec mes camarades de fourgonnette. Quand ce fut à mon tour de présenter mes papiers d'identité, le secrétaire fut tellement étonné de voir un passeport français qu'il alla demander à son chef s'il pouvait m'enregistrer. Cette société était devenue la grosse employeuse de cueilleurs et avait depuis sa création, embauché des centaines de milliers de personnes. J'étais le premier d'origine française à m'y inscrire.

C'est ainsi que je me suis retrouvé dans un champ de mandarines, je ne le savais pas encore mais je me trouvais dans une des meilleures équipes, ou *quadrillas,* de toute l'Espagne. Le chef ou *cabo,* Ali, possédait plusieurs fourgonnettes et travaillait depuis vingt ans avec cette société d'intérim. Il connaissait toutes les magouilles.

Des stratégies et des tactiques, il y en a beaucoup pour cueillir des fruits et c'est beaucoup plus compliqué que de jouer aux échecs. Les cueillettes s'apparentent à des manœuvres militaires. À la base les règles sont simples :

Une équipe est définie par une fourgonnette, donc neuf à dix personnes qui forment une *quadrilla.* À la fin de la journée

l'ensemble des caisses d'oranges réalisé par une *quadrilla* sera divisé par le nombre de personnes. Si la *quadrilla* a cueilli quatre cents caisses et qu'elle compte dix personnes, chaque personne sera payée quarante caisses. Cependant si vos camarades ont cueilli chacun quarante-quatre caisses et que vous n'avez cueilli que quatre caisses vous serez tous payés quarante caisses. Il y a donc une énorme pression à l'intérieur des *quadrillas* pour que chacun cueille le plus vite possible. Alors imaginez-vous la pression qu'une personne d'origine subsaharienne peut mettre à ses collègues sachant qu'il doit faire vivre trente personnes avec son travail. Pour lui, une caisse, c'est une journée de vie pour un membre de sa famille.

De plus les *quadrillas* sont mises en compétition. Il y a de quatre et jusqu'à vingt *quadrillas* (40 à 200 personnes) dans un même champ.

Le bilan d'une même journée, entre deux *quadrillas,* dans les mêmes champs, peut varier du simple au double. Pendant qu'une aura cueilli trois cents caisses l'autre en aura cueilli six cents donc payée double.

D'où l'importance de bien choisir sa *quadrilla* et les membres de celle-ci. Pour cela, il y a des centaines de facteurs à prendre en compte, en voici quelques-uns : l'expérience du *cabo* (chef) ; le prix du transport (environ six euros) ; le nombre de caisses possibles ou disponibles ; le temps de trajet ; le type de fruits à cueillir ; la météo du jour ; l'âge des arbres ; le nombre de lignes ; la longueur des lignes qui définit le temps de marche jusqu'au camion ; la réputation des *quadrillas* concurrentes ; la météo de la veille pour l'état du sol ; etc.

Tout cela avant de monter dans une fourgonnette, mais comment cela se passe-t-il lors de la cueillette ?

Dans un champ, il y a un certain nombre de rangées d'arbres, de 10 à 400, et sur chaque rangée, jusqu'à 200 arbres.

En arrivant le matin, la première chose que les *quadrillas* font, c'est un feu où tous les cueilleurs viennent se réchauffer et discuter pendant que le soleil se lève.

Ensuite vient le moment de l'enregistrement, c'est un grand moment de tensions. Une personne de la société d'intérim vient pour enregistrer le nom des personnes dans chaque *quadrilla* et surtout faire la vérification des identités. Il contrôle dans un premier temps les papiers, ensuite il scanne les empreintes digitales en les comparant avec leur base de données. Lors de cette mascarade hypocrite, sur cent personnes, il y en a toujours une ou deux qui se font renvoyer. Mais disons pudiquement que certains réussissent à maquiller leur identité. Cette démarche n'a pour but que de dire qu'ils ont fait quelque chose dans le cas d'un contrôle des nationalistes.

Une fois cette inutilité effectuée, lorsque la rosée a disparu et que la météo semble suffisamment bonne pour remplir un camion, il est affecté trois ou quatre rangées d'arbres à chaque *quadrilla,* donc deux ou trois personnes par rangée. Tous les cueilleurs se mettent face à leur rangée d'arbres. L'ambiance est la même qu'au départ d'un marathon. Le propriétaire du champ dit : « Allez, c'est bon ! » et des centaines de mains se lancent à l'assaut des oranges.

Lorsque vous commencez le matin, vous savez rarement combien il y aura de caisses et de champs à cueillir, ou s'il ne va pas pleuvoir. Donc vous ne savez pas si cela va durer une demi-heure ou dix heures d'affilée (il n'y a pas de pause repas !).

Les débutants commencent à fond. Ceux qui ont un peu plus d'expérience savent qu'en moyenne aujourd'hui ils vont faire dix kilomètres à pied dont cinq kilomètres chargés avec vingt-cinq kilos d'oranges, et que la course qui s'engage, ils devront la faire aussi demain et après-demain et pendant des années.

La plupart des nouveaux qui partent à fond ne tiennent pas deux jours consécutifs. Mais en 2008, le nombre de

personnes sur le trottoir était tellement important que certaines *quadrillas* obligeaient leurs membres à courir et si un ne le faisait pas, le lendemain, ils le laissaient sur le trottoir pour épuiser un autre nouveau. Travailler dans ces conditions tue et le trottoir était la réserve de chair à canon.

Comme je l'ai écrit précédemment, cueillir exige des stratégies guerrières. Les boulets sont oranges et les champs sont de bataille. Dans les manœuvres, la vitesse n'est pas le facteur le plus important. Là où on peut gagner le plus c'est sur l'organisation, la triche et les tactiques.

Parmi la centaine de tactiques, je prendrai comme exemple celle des arbres « oubliés » car elle reflète l'étendue temporelle : si votre *quadrilla* est affectée aux premières lignes, les cueilleurs de la première ligne ont intérêt à « oublier » les cinq derniers arbres de leur ligne, car lorsqu'ils reviennent au camion en prétendant avoir fini leur rangée d'arbres, les responsables du champ réaffectent à la *quadrilla* de nouvelles lignes. Donc votre *quadrilla* est la seule à savoir qu'il reste des arbres à cueillir dans un des angles du champ. Quand le champ sera terminé dans le coin opposé (fin de la dernière ligne), il y aura toutes les *quadrillas* en un point, donc jusqu'à cinquante personnes sur un seul arbre essayant de cueillir les dernières oranges dans un chaos indescriptible. À ce moment-là, votre *quadrilla* récolte ses intérêts en revenant cueillir discrètement les arbres qu'elle a judicieusement gardés en réserve.

Parmi toutes les triches, la plus connue et la plus utilisée est le chapeautage. Normalement, une orange doit être cueillie en coupant la branche avec un ciseau, mais il est deux fois plus rapide de les arracher avec nos mains. Malheureusement lorsque le décrochage est fait en tirant dessus, l'orange se conserve moins longtemps. Elle perd le petit opercule vert (en forme de fleur à quatre pétales) qui en séchant va faire un bouchon. De plus avec cette technique une orange sur quatre sera déchirée et jetée. Quand les responsables du champ passent inspecter les caisses c'est ce qu'ils vérifient

en premier, que les oranges ont bien été cueillies avec un ciseau. Cependant vu le nombre de caisses, ils n'ont pas le temps de les vérifier toutes, ils en vérifient une sur cinquante et uniquement les oranges sur le dessus de la caisse. Sachant cela, le cueilleur va couper la première moitié de son panier avec le ciseau et la deuxième en les arrachant à la main. Lorsqu'il vide son panier dans une caisse, les oranges cueillies à la main se retrouvent au fond et sur le dessus se retrouvent toutes les oranges cueillies au ciseau. Et le contrôleur est content ! C'est ce que l'on appelle chapeauter.

En ce qui concerne l'organisation, le but est de diminuer l'énergie dépensée par caisse. Tout est possible ! J'en ai retiré une leçon très importante : la diversité humaine l'emporte sur la standardisation. Une petite et une grande personnes ont tout intérêt à cueillir ensemble. Les femmes sont plus rapides pour remplir les paniers, les hommes transportent plus vite. La diversité génère du gain en vie car elle permet une optimisation des efforts.

Il y a un gros aspect cérébral dans la cueillette mais en pratique, lorsque je suis entré dans mon premier champ et que j'ai commencé à cueillir, là, j'ai eu la très grande surprise de voir que les arbres défendent leurs fruits. L'image d'Épinal du petit arbre rond avec des boules orange à sa surface, s'est vite effacée. Il y a des épines sur un oranger et pas des petites, cinq centimètres de long et effilées comme des aiguilles. Plus grandes que celles que l'on représente sur la couronne de Jésus crucifié. Mentalement, pour vivre dans ces champs, il faut dépasser la peur de la pénétration. Les avant-bras des cueilleurs sont lacérés et couverts de cicatrices. De plus les arbres peuvent atteindre jusqu'à sept mètres de haut, il faut grimper au sommet et avec une main, car l'autre tient le ciseau. Opération risquée et il y a de nombreuses chutes pour que l'arbre soit nettoyé de tous ses fruits. Il ne faut pas imaginer que le chemin pour rejoindre le camion soit moins dangereux car c'est un calvaire semé d'embûches : de la boue, des escaliers, des petits ruisseaux, etc.

Non ! Les cueilleurs ne travaillent pas en chantant comme dans les publicités. Les seules paroles sont celles des responsables de *quadrilla* qui gueulent d'aller plus vite pour les dix euros et les dieux euros mortifères (le capitalisme !).

Le lendemain de mon premier jour de cueillette, j'avais mal partout mais je me suis accroché pour le bien. Chaque matin, Ali me reprenait, au départ je ne comprenais pas pourquoi. Mais je me suis aperçu qu'il m'exploitait, « normal », pourtant j'étais deux fois plus lent que mes camarades. Comment je le savais ? C'est très simple : entre cueilleurs, il y a le jeu du « premier sorti ». Le principe est le suivant, sachant que l'on commence tous en même temps donc nos premiers paniers sont finis presque au même moment. On voit qui verse dans les caisses en premier, en deuxième… au fur et à mesure les écarts se creusent mais on sait au moins toujours qui est avant et après nous. Bien sûr, les places changent en fonction de la fatigue des uns et des autres. C'est un véritable marathon qui est couru chaque jour, tous les jours et sur plusieurs mois. Il y a souvent des Espagnols qui se mettent autour du champ pour prendre des paris sur qui sera le premier.

Pourquoi Ali me gardait-il ? Moi qui étais le plus lent ! Entre autres parce que je ne trichais jamais et je nettoyais le champ derrière ceux présentés comme ses champions. En plus, il avait besoin de mes paniers pour chapeauter leurs triches, c'est-à-dire que lorsque je vidais mon panier, le chef d'équipe redistribuait mes oranges au sommet des autres caisses. Résultat, cela faussait les paris. Un peu grâce à moi, il pouvait dire qu'il avait dans son équipe le champion du champ car le jeu du premier sorti se pratique aussi entre *quadrillas.* C'est important la guerre psychologique et la réputation. Les premiers mois, j'étais crédule ! Je coupais tout au ciseau pour ne pas abîmer les oranges, par conviction pour la vie.

Dans cette première *quadrilla,* celle d'Ali, je suis resté trois mois. L'équipe fut démantelée quand ils s'aperçurent au niveau des coopératives que le taux d'oranges abîmées

était trop important. Mais je ne suis pas resté longtemps sur le trottoir. J'avais un papier rare chez les cueilleurs : le permis de conduire. Et surtout, je suis un excellent conducteur avec vingt ans d'expérience sans accident sur plusieurs centaines de milliers de kilomètres dont la plupart faits avec un fourgon. J'incorporai donc directement une autre équipe dont le responsable était lui aussi Pakistanais : Zamir (marié à une Bulgare). Il était aussi un ancien de la boîte d'intérim avec quinze ans d'expérience. Les paies étaient plus petites qu'avec Ali mais il y avait moins de triche, plus de diversité et plus de liberté. Le plus gros défaut de Zamir était d'être très papiers d'identité mais il faut dire que son gagne-pain c'était le transport. Il avait deux fourgonnettes donc il en conduisait une pendant que je conduisais l'autre. Mon seul avantage était de ne plus payer le transport. Par contre toutes les personnes qui voulaient aller travailler devaient avant de monter dans la fourgonnette, lui verser six euros. Avant même que l'on soit partis Zamir avait déjà gagné sa journée, c'est-à-dire cent euros. Ce, sauf si ses passagers se faisaient refuser à l'enregistrement, d'où sa paranoïa sur les papiers. Cependant, il est remarquable que lorsque la main-d'œuvre devient rare sur le trottoir, lui ainsi que les contrôleurs de l'intérim deviennent moins regardants sur la véracité des identités, donc le capitalisme peut rendre aveugles même les nationalistes. Leurs valeurs sont fluctuantes, leur morale a un prix et leur âme est corruptible.

Malgré tout Zamir nous laissait beaucoup de liberté pour nous organiser. Nous étions la *quadrilla* la plus diverse de Valencia avec 30 % de femmes et des origines très variées (Chine, Pakistan, Bulgarie, Pologne, Pérou, Algérie, Mali, Lettonie, Sénégal…). Nous gagnions en moyenne douze euros par jour avec départ à 6 heures du trottoir et retour vers 17 heures, donc onze heures après. Grossièrement un euro par heure. Comment est-ce possible alors qu'il y a un salaire minimum de six euros de l'heure ? Eh bien grâce à

une super magouille ! Normalement, en Europe, le travail à la tâche est interdit mais ici chaque caisse est reconvertie en temps de travail. En prenant le temps inscrit sur nos fiches de paye, nous pouvions déduire qu'une caisse devrait être faite en cinq minutes et trente secondes. Dans la réalité la moyenne d'une caisse est de plus de douze minutes et cela depuis des centaines d'années. Comment expliquer que ce temps ait été divisé par deux en quelques années ? Serions-nous devenus des surhommes ? Encore mieux, comment expliquer que ce temps est diminué en cours de saison ? Pourtant c'est les mêmes caisses !

En plus de ce temps, il faudrait rajouter le chargement du camion, les temps d'attente et le transport. C'est ainsi qu'en février 2009, j'ai été payé 128 euros pour quinze jours de travail. En huit mois à Valencia dont cinq mois de cueillette, j'ai gagné environ 1 800 euros. Néanmoins, dans l'industrie fruitière tout le monde n'est pas à la même enseigne. Dans le négoce des oranges, le commercial qui va vendre le contenu du camion gagnera en dix minutes plus que l'ensemble des cueilleurs qui ont rempli le camion. Il décroche le téléphone, prend la commande, avertit la coopérative et tout cela assis dans son fauteuil. Son espérance de vie est de plus de quatre-vingts ans, celle des cueilleurs de moins de cinquante ans.

Je ne répéterai jamais assez que la cueillette des oranges est un travail extrêmement dur physiquement et intellectuellement. Il n'y a personne qui puisse tenir plus de cinq ans à ce rythme. Serait-ce pour cela, que des autorisations de séjour de trois ans sont délivrées aux travailleurs agricoles ? Après quoi, ils sont renvoyés pour mourir ailleurs, loin des ambulances, des hôpitaux, des médecins, des maisons de retraite et de la sécurité sociale. Pourtant déduite de leur paie !

Cependant tout n'est pas épouvantable dans les champs.

Malgré un système qui pousse les travailleurs à être dans une compétition dont l'aboutissement logique devrait être l'autodestruction, il y a au contraire une camaraderie qui se

crée. Une solidarité apparaît en réaction à cette organisation malfaisante. Une fois que vous êtes inscrit dans les fichiers de contrôle de l'intérim, vous pouvez travailler quand vous voulez et surtout changer de *quadrilla* quand vous voulez. Il faut savoir qu'il y a un turn-over très important dans les *quadrillas.* En moyenne, 30 % de l'équipe change chaque jour. Par exemple, lorsque Zamir n'avait pas de travail, je retournais sur le trottoir et je cueillais avec d'autres *quadrillas.* Certaines semaines, j'ai cueilli avec quatre *quadrillas* différentes. Au final, tous les cueilleurs se connaissent. En quelques mois ces quatre mille personnes m'étaient devenues familières. Au départ sur l'avenue, les groupes sont encore communautaires, surtout en fonction de la langue parlée, mais une fois dans les champs une fraternité entre cueilleurs naît le matin autour du feu. Un foyer commun, où tout le monde discute avec tout le monde, plus de continent, plus de nation, plus de *quadrilla.*

S'il y a bien quelque chose que j'ai appris et qui va me servir dans mes aventures, c'est que quel que soit l'endroit du monde où vous vous trouvez, si vous faites un feu vous vous ferez des amis ! C'est d'ailleurs le lieu le plus naturel pour échanger des idées car c'est autour des feux que s'est forgée l'humanité. Le débat !

C'est en me réchauffant auprès d'eux que j'ai appris ce qui se passait en Afrique. C'est assis à leurs côtés que j'ai reçu les meilleurs conseils sur les trajets, la géopolitique, les cultures… la vie.

L'avantage quand on discute entre travailleurs à la tâche, c'est qu'il y a moins d'hypocrisie. Tout le monde était franc sur ses intentions. J'ai pu constater que j'étais entouré d'une grosse majorité de très capitalistes, leur but : gagner le maximum d'argent, ici, pour aller exploiter plus loin. Lors des discussions, malgré notre petite quantité de vocabulaire commun, nous nous attaquions idéologiquement. Mes opposants n'ont jamais pu justifier leur démarche autrement que par l'irrationnel et en tout cas mon but est

resté plus de vie (n'est jamais devenu plus d'argent). Je n'ai fait aucune concession même au boulot. Du radicalisme humaniste !

En dehors du boulot, je continuais à faire évoluer mes projets humanitaires. Malheureusement, le travail de cueilleur d'oranges est très prenant. Pour mon cas, lever 4 h 45 et retour à 18 heures puis douche, repas, préparation du lendemain, 23 heures couché et cela sept jours sur sept (pas de dimanche dans la cueillette). Pour gagner un peu, il faut aller tous les jours sur le trottoir à 5 h 30. Essayer de saisir une opportunité. Fin de l'espoir à 9 heures car après plus aucune fourgonnette ne passera.

Bien heureusement, il y avait des périodes de quatre, cinq, six jours de pluie. Donc je les consacrais à l'amélioration de mon éolienne. C'était un projet passionnant qui dura deux ans et sur lequel je pourrais écrire un livre. Je vais donc faire un super bref résumé. Mon but technique était de produire du courant de A à Z avec uniquement de la récupération ou du recyclage. Des hélices en bois montées sur de vieux alternateurs de voiture qui envoyaient du 12 volts dans un circuit électronique chargeant des batteries artisanales. Mon but humanitaire était de transférer l'expérience et le savoir-faire acquis en Afrique de l'Ouest. Zone où le courant est produit à partir de pétrole et où il y a beaucoup de vent.

Plus facile à écrire qu'à faire. Ce fut complexe ! Mais pas insurmontable, petit à petit, je perfectionnais et je produisais de plus en plus de courant.

Comme ma création était installée sur le toit de mon fourgon, cela me permettait de rouler à différentes vitesses pour tester les évolutions. Bien sûr, je faisais cela sur route fermée ou la nuit. C'est d'ailleurs sur une route fermée qu'au printemps 2009, en faisant un test où j'ai la fierté d'avoir produit 3,8 ampères pour 35 km/h (bon score) que la police m'arrêta.

Ils accouraient du poulailler. Ces agents de basse-cour castrés voulaient castrer ceux qui ne participent pas à leur

alimentation. Ce mauvais grain qui leur est jeté et qu'ils mangent dans leur merde à la sortie des cages.

J'ai protesté : « Pourquoi m'arrêter ici, poulet, alors qu'il n'y a aucune circulation donc aucun risque ? » Je ne le savais pas encore mais la sécurité n'était pas leur préoccupation. À la fin des vergers, il y a une grande fête à Valencia avec d'immenses feux d'artifice. Des personnes du monde entier et une bonne partie de l'Espagne y assistent. Pour cette occasion, la police part à la chasse de tous les pauvres et des originaux de la ville. Autant dire que les cueilleurs sont méchamment invités à dégager. Paradoxalement, à l'origine, cet événement devait fêter la récolte des oranges.

Donc sous un faux prétexte, ces écervelés m'ont mis une amende avec confiscation des papiers, immobilisation sur le parking du commissariat et obligation de démonter mon éolienne. Leur prévision était que j'allais fuir le poulailler valencien mais d'après la loi, j'avais un mois pour démonter la structure. J'ai donc décidé de les faire chier en vivant devant leur commissariat de merde. Coup double, j'en profitais aussi pour informer les gens venus pour cette fête sur leurs pratiques. Pour ce faire, j'écrivis sur une grande toile accrochée sur un des côtés de mon fourgon, les raisons de ma présence :

« Prisonnier du parking

Le 04-03-09 les agents 21665 et 21403 du commissariat à 50 mètres m'ont obligé à les suivre jusqu'ici.

Puis ils ont pris les papiers du véhicule.

Ils me rackettent de 150 € pour me les rendre. C'est le montant d'une amende pour :

"Avoir effectué une modification importante de la dimension du véhicule sans autorisation."

Or l'éolienne est sur une galerie avec laquelle j'ai passé le contrôle technique en France et l'on peut installer ce que l'on veut sur une galerie.

Mais comme me l'a fait comprendre la police, le but est que je ne rentre pas dans Valence lors de la fête des Fallas.

Je pourrais faire peur à quelque riche touriste ! D'ailleurs à cette occasion Valence a été nettoyée de tous les pauvres visibles.

Je vis en cueillant des fruits actuellement 1 € par heure donc 150 € = 1 mois de travail.

Sur cette saison la Communauté valencienne, l'Espagne et l'Europe m'ont taxé de 13 000 € sur mon travail. Ce qui permit entre autres choses de payer le salaire de ces policiers qui cherchent à tout rendre uniforme.

L'uniformisation tue.

Mon fourgon est différent avec son éolienne mais elle me permet d'économiser 40 litres de carburant par mois.

Sur 10 ans plus de 6 000 litres ce qui équivaut à 6 000 kg de carbone donc 18 000 kg de gaz carbonique.

La terre ne peut absorber que la moitié du gaz donc les 9 000 kg feront disparaître un équivalent de 30 m² de forêt par réchauffement de la planète.

Pour faire vivre un humain, il faut 500 m². En moyenne, il vit 60 ans. Enlever l'éolienne revient donc à raccourcir de 3 ans la vie d'un humain. »

Soit 110 secondes de vie humaine perdue par kilo de CO_2 fossile. Vous ne trouverez cette estimation nulle part ailleurs que dans ce livre. Pourtant ce chiffre est hyper important pour nous humains. Il permet de tout comparer : les économies, les politiques, les projets, les entreprises, les objets, les transports, les aliments… même la nocivité de chaque habitant. C'est pourquoi le système capitaliste ne veut surtout pas qu'il soit généré et encore moins qu'il soit pris comme référence sinon nous pourrions comparer les rentabilités en vie de chaque chose.

En achetant ce livre sous forme papier vous avez une dette envers l'humanité de cinq minutes.

En produisant un kilo d'oranges vous avez une dette de 2 minutes et un gain de 2 heures 24 minutes soit un résultat de 2 heures 22 minutes en bénéfice pour l'humanité.

Un calcul qui est même à la portée d'un fonctionnaire de police mais j'ai pu noter chez eux un manque de volonté.

Au bout d'un mois, je démontai l'éolienne et sa structure, payai la contravention, sortis de la ville puis la remontai juste après la sortie.

Pour information, six mois plus tard, je fis une expédition punitive et nocturne, lors de laquelle j'ai arrosé avec de l'acide leurs voitures et leurs motos. S'en sont-ils aperçus avant de s'y asseoir ?

Une question qui n'était pas d'actualité lorsque je repris la route. La cueillette des oranges se finissant en avril, depuis mars la question était : où aller ensuite ? Le sud : c'est les fraises et les tomates. Le nord : c'est les pêches et les pommes. Je choisis d'aller vers le nord. La route du retour vers la France et surtout parce qu'Abdoulaye m'avait assuré de m'y trouver du travail. Je pris la direction de la ville de Zaragoza (Saragosse) en Catalogne à deux cents kilomètres à l'ouest de Barcelone. Cette région fut le bastion des anarchistes et l'ambiance y était totalement différente de Valencia qui elle était historiquement la capitale des royalistes.

Comme la promesse d'embauche n'était pas vraie, je fis le tour de toutes les agences d'intérim. L'une d'elles impliquée dans l'écologie recrutait pour des travaux dans les champs d'oignons. C'est ainsi que quelques jours plus tard, je me retrouvais avec une trentaine de nouveaux collègues devant un champ circulaire de 400 mètres de diamètre, donc 1,3 kilomètre pour en faire le tour. Le but étant d'enlever les « mauvaises » herbes.

Sur trente personnes, une seule avait déjà fait ce travail l'année précédente. Chacun a pris sa rangée d'oignons, nous avons courbé nos dos et commencé à tirer sur les « mauvaises » herbes. Il n'a fallu que dix minutes pour qu'un

camarade demande au seul revenant la question que nous nous posions tous : « C'est quoi la technique pour ne pas avoir mal au dos ? » La réponse fut brève et tragiquement, marrante bien que personne n'en rigola : « Ibuprofène ! »

La première journée fut une hécatombe, beaucoup durent être remplacés le lendemain. Ce travail était payé six euros de l'heure mais les douleurs n'étaient pas aussi bien réparties que dans les cueillettes. Le plus gros problème était de devoir tirer dans cette position. Certaines herbes avaient des racines qui pénétraient jusqu'à trente centimètres dans le sol et d'autres simplement posées sur le sol. Certaines fois, on était obligé de s'y reprendre à deux fois et d'autres on manquait de tomber à la renverse. Au début, le plus douloureux était justement de ne pas savoir quelle force appliquer à chaque espèce de plante.

Après trois semaines, le nettoyage des champs d'oignons était terminé et j'avais une promesse d'embauche pour leurs récoltes, un mois plus tard. Sans attendre, je décidai de tenter ma chance dans les petits villages. Comme à Valencia, moi et d'autres demandeurs d'emploi, nous installions debout dans la rue principale dans l'attente d'un éventuel besoin. Un matin, dans le petit village d'Alfamén, le conducteur d'un 4x4 s'arrête à ma hauteur et dit : « Quatre. » Je me tourne vers mes collègues de trottoir qui acquiescent et nous montons à l'arrière du véhicule. C'était parti pour la cueillette des cerises. Notre équipe était paritaire, avec cinq hommes africains et cinq femmes roumaines-tziganes, or dans les champs environnants les équipes étaient exclusivement constituées de femmes. Elles dominent les hommes dans cette cueillette. Déjà ici pas question de force car les seaux sont très légers (huit kilos) et ils sont déchargés à moins de cinquante mètres. Ensuite, le but étant de décrocher les cerises avec leur queue, des petits doigts agiles sont plus efficaces. Enfin, une des techniques principales était de coincer et maintenir les branches entre ses cuisses pour que les deux mains soient libres. Mes confrères et moi souffrions beaucoup au niveau de nos testicules, surtout par grand vent.

Ce labeur dura un mois et demi avec quelques jours de débauche pour cause de pluie.

L'ambiance dans le village était bonne, les immigrés y vivaient en symbiose avec la population. En périphérie, une petite étable était squattée par une centaine de sans-papiers. Ils y vivaient depuis plus de deux mois et y avaient fait une cité (chose inimaginable en France à cette époque de Sarkozy où la police aurait été appelée immédiatement).

C'était le milieu de l'été, je déclinai l'offre d'emploi pour la récolte des oignons et je décidai de rentrer à Albertville, Savoie, France pour deux raisons : la première, changer mon moteur ; la deuxième, régler mes comptes avec l'administration française.

J'étais assez satisfait de mon séjour en Espagne. En phase avec mes convictions, j'avais œuvré à nourrir l'humanité, fait des rencontres humainement intéressantes, et le tout, sans avoir pollué donc semé de la mort. Pour la première fois de ma vie, je pouvais affirmer que ma vie était bénéficiaire en vie ! Mais pas de vacances, c'était le temps de maximiser le profit en vie, faire toujours mieux.

La pompe à injection de mon moteur faisait une combustion imparfaite de l'huile de friture recyclée. J'entrepris donc de changer le moteur et d'améliorer les dispositifs pour rouler à 100 % à l'huile végétale. Le principe est que l'huile végétale et le gazole ont le même pouvoir comme carburant. Il y a cent ans, le gazole (en anglais *gas-oil,* « gaz-huile ») a été créé à partir du pétrole pour remplacer l'huile végétale. Mais l'huile reste le carburant originel du moteur diesel. Donc dès leurs débuts et jusqu'à aujourd'hui, les moteurs diesel sont conçus pour fonctionner et peuvent toujours fonctionner avec de l'huile de friture.

Pourquoi ai-je décidé de réutiliser l'huile végétale pour avancer ?

La quasi-totalité de l'énergie renouvelable vient du Soleil (vent, rayons, plantes…). Une partie de son rayonnement va pénétrer la plante et provoquer la photosynthèse. Lors de

cette opération les végétaux vont prendre le gaz carbonique dans l'atmosphère pour le transformer en huile végétale. Lorsque l'on brûle cette huile dans un moteur, on renvoie dans l'atmosphère la même quantité de gaz carbonique que la plante a capturée initialement. Il n'y a pas de rajout de gaz carbonique dans l'atmosphère. Au bilan on ne participe pas au réchauffement climatique comme le font ceux qui utilisent les énergies fossiles. Avec l'huile végétale, on roule au Soleil !

Le gazole fossile est polluant mais hormis son prix plus bas qui est la cause principale de son utilisation, il a quand même un autre avantage : c'est qu'il reste liquide quand il fait froid alors que l'huile fige. Pour pallier à ce petit problème et pour un petit prix (moins de 100 euros) je construisis deux accessoires au moteur : un réchauffeur et un réservoir annexe pour l'huile.

Leur principe d'utilisation est très simple : il faut éviter qu'il y ait de l'huile végétale au démarrage :

- Démarrage avec le gazole.
- Le moteur commence à chauffer.
- Le moteur chauffe l'eau de refroidissement.
- Cette eau devenue chaude circule dans un tuyau qui passe dans le réservoir d'huile végétale.
- Ce tuyau va transmettre sa chaleur à l'huile figée.
- L'huile figée va se réchauffer et devenir liquide.
- Remplacement du gazole par l'huile en tournant un mitigeur de salle de bain avec un côté branché sur le gazole et l'autre sur l'huile.

C'est ainsi qu'après dix minutes vous pouvez rouler à l'huile végétale (gratuitement si recyclée) et sans participer au réchauffement climatique. Enfin, à votre arrivée à destination, avant d'éteindre votre moteur, il est très important de remettre le mitigeur du côté gazole pour remplacer l'huile végétale dans le circuit moteur. Ainsi quand le moteur sera redevenu froid, vous redémarrez au gasoil liquide, et ainsi de suite… à chaque trajet et pour l'éternité.

Fin septembre, je repris la route avec mon nouveau moteur. Je partis comme une balle en direction de Paris pour régler son compte à l'administration. J'avais créé la société V360 et en tant que gérant, j'ai payé des cotisations sociales. Parallèlement j'avais cueilli des fruits et donc j'avais repayé les mêmes cotisations. Malgré les nombreuses promesses de régularisation faites lors de la liquidation de la société : rien !

Je revenais donc leur demander des explications et tout solder. Mes interlocuteurs institutionnels reconnaissaient, une fois de plus, que j'avais raison. Pendant toutes ces années j'avais mis un point d'honneur à ne pas profiter de cet État mortifère. J'avais perdu mes illusions sur le bien-fondé de cette société française. Sachant que j'allais les quitter, ils essayaient de ne pas rembourser en gagnant du temps, ou de mon point de vue, en m'en faisant perdre.

En résumé, des fonctionnaires travaillant pour une organisation produisant de la mort, font perdre du temps à une personne œuvrant à générer de la vie. C'est une sorte de crime contre l'humanité.

C'est pourquoi j'ai décidé de prendre ce qu'ils me devaient en m'inscrivant au chômage. Effectivement, j'allais récupérer mon dû en euros. Mais où était l'intérêt pour la vie ? Je profitais de ma présence à Paris et de leur ignorance de ce fait : la vengeance est un devoir vital ! Il est évident que pardonner, c'est accepter que le mal continue sur d'autres. Par exemple, si nous ne mettons pas hors d'état de nuire nos agresseurs, nous sommes responsables des prochains dommages ou crimes qu'ils commettront. Car ils en commettront. L'humanité subira les conséquences de cette complicité. La générosité exige une vengeance rentable et croire en une justice, divine ou pas, est de la lâcheté. Un de mes principes est que si on me fait perdre une unité (euro, temps, santé…), celui qui me la fait perdre doit, au moins, perdre dix fois plus.

Durant ce mois d'octobre, la problématique était de bien cibler, ou bien, de cibler le mal. J'ai donc décidé d'attaquer

les véhicules avec de trop gros moteurs pour la circulation parisienne (voitures 4x4, de sport ou de luxe). J'étais tellement pauvre que je ne pouvais pas même me payer le métro donc j'ai dû marcher. Et j'en ai fait beaucoup des kilomètres pour ces démarches administratives. Très beaux coups au profit de la vie ! Dommage pour eux, je suis parti à la chasse. Muni d'une sorte de pistolet à eau caché dans un sac en bandoulière, j'arrosais avec de l'acide tous les véhicules polluants. Bien sûr, les véhicules des autorisants (comme ceux de la police ou des militaires) n'y échappaient pas. Ce fut un safari urbain, une vraie jouissance où chaque giclée était orgasmique. Pour générer de la vie, il faut qu'au bout il y ait quelque chose qui en sorte pour l'inscrire dans le temps. Je préconise l'acide nitrique, sulfurique ou chlorhydrique ou encore mieux la soude caustique concentrée très efficace sur les peintures.

La prescription de cette attaque n'étant pas encore effective, je ne citerai aucun chiffre mais les pertes en argent furent conséquentes pour les pollueurs.

Ma vengeance en partie assouvie et mon inscription au chômage réalisée, il était fin novembre. La récolte des oranges recommençait donc je repartais dans les champs. En arrivant à Valencia, Espagne, il me restait 80 euros et une bouteille d'acide avec laquelle j'ai arrosé les autorisants espagnols. À la différence de ma première venue dans cette ville un an auparavant, je connaissais suffisamment de monde pour que le lendemain de mon arrivée, je récolte mes premières mandarines.

La routine recommençait. Je cueillais principalement avec Zamir à qui j'étais devenu indispensable car la police lui avait retiré son permis de conduire. Lorsque Zamir n'avait pas de contrat je m'intégrais facilement dans d'autres *quadrillas*. Mon expérience grandissait ainsi que mes capacités et mes réflexes, si bien que je devins très performant.

C'est lors de cet hiver 2009-2010, que j'ai atteint le sommet de ma forme physique. Je n'étais plus le dernier à la course

mais plutôt dans les trois premiers. On ne me prenait plus parce que j'avais le permis de conduire mais parce que j'étais un bon, voire un très bon cueilleur. J'avouerai que malgré les conditions difficiles je commençais à prendre un certain plaisir à cueillir en cette fin de saison. C'est à ce moment-là que les payeurs (l'agence d'intérim Aire ETT) ont fait une folie : ils ont décidé de m'arnaquer ainsi que ceux qui récoltaient avec moi. La saison d'été arrivant bientôt, nous étions en instance de partir vers d'autres régions lorsqu'ils nous ont proposé des nouveaux contrats. C'était pour le travail extrêmement pénible du ramassage des oignons. Nous, c'est-à-dire deux cents personnes, avons travaillé pendant trois semaines environ cinq heures par jour. Ils nous promettaient une rémunération de six euros par heure. Résultat ! Inscrit sur ma fiche de paye et somme effectivement versée sur mon compte pour plus de cent heures de travail : 68 euros (moins de 0,70 euro de l'heure). Cela alors que moi, je ne payais pas le transport. D'ailleurs, à cette époque, Zamir ne venait plus dans les champs, il récupérait l'argent au départ puis retournait se coucher, c'était moi qui conduisais les travailleurs au boulot. J'étais donc bien placé pour savoir que mes passagers ont tous payé cinq euros en liquide par trajet. Donc au bilan, en travaillant, ils ont versé de l'argent. Mes camarades passagers ont perdu 0,25 euro par heure travaillée. Les travailleurs ont payé pour récolter des oignons. Cela était possible car la plupart n'avaient pas les moyens légaux de se plaindre, ayant une identité trafiquée. Les autres comme moi n'ont été au courant de la paye qu'un mois après, et nous étions tous embauchés à des centaines de kilomètres de Valencia.

Cependant les agences d'intérim n'étaient pas les seules à profiter de la situation. Il y avait aussi beaucoup de particuliers qui offraient des emplois non déclarés. Avec eux, cela pouvait être mieux payé mais le risque de ne pas être payé était plus grand. Dans ce cas cela se passait toujours ainsi, ils disaient : « La coopérative ne nous a pas encore payés, on

va vous payer demain », puis après-demain, puis le surlendemain… enfin ils disparaissaient. Sur les trottoirs de Valencia, c'était déjà arrivé à tous les cueilleurs. Quantitativement, si la société voulait éponger toutes les dettes, elle devrait verser plusieurs dizaines de millions d'euros aux cueilleurs. Un jour, il y aura un ras-le-bol et c'est de la haine qui se déversera dans les rues. J'ai vu des hommes pleurer sur ces trottoirs, ils s'apercevaient qu'ici, ils étaient moins considérés que les animaux domestiques. Un âne coûte plus cher qu'un sans-papiers ! S'ils osent demander respect ou justice, ils sont immédiatement renvoyés dans le mouroir qu'ils ont quitté. Par contre, ce n'est pas de la police ou de l'acte d'être expulsé qu'ils ont peur, c'est surtout après, de devoir supporter les critiques de leur famille et encore pire, de devoir admettre que leur rêve de gloire européen était illusion.

Mais personnellement, je n'étais pas dans leur cas et sur moi la magie n'opérait plus. Mon devoir c'est la vengeance ! C'est un plat que je sers à point. Voire à deux poings : voir plus loin…

Cueillir des oranges c'est bien mais le bien ne s'arrête pas au travail.

Lors de cette saison d'hiver 2009-2010, le fourgon était énergiquement autonome. Avec mon éolienne artisanale, je produisais ma propre électricité et je me déplaçais avec de l'huile végétale recyclée. De plus, je consacrais une partie de mon temps hors récolte, à synthétiser des informations pour la construction des premiers hauts-fourneaux africains. J'avais compilé plusieurs centaines de pages sur l'histoire et la construction de ces fours mais il y avait encore beaucoup d'incertitude en cet avril 2010. Alors que j'étais dans un cybercafé en train d'essayer de trouver des informations sur la taille idéale que devait avoir du minerai pour qu'il fonde, dans ma recherche Google, je vois : « Bouche à feu ».

Des fois, sur Internet, on clique sur des liens sans vraiment savoir pourquoi. Avec les termes « bouche à feu », un titre bien putaclic, j'aurais pu tomber nez à nez avec un dragon. Par curiosité, j'ai suivi le lien qui m'amena sur la fabrication des canons au temps de Napoléon. Ce livre numérisé me renvoie vers un autre spécialisé dans la fabrication du fer : *Sidérotechnie,* volumes 1, 2, 3, 4, au total mille quatre cents pages pour construire et utiliser un haut-fourneau.

Ce livre a été commandé par Napoléon lui-même. La production de fer était à la base de son empire, il invitait même à son anniversaire les propriétaires de hauts-fourneaux. Napoléon a fait la guerre à grands coups de boulets de canon. C'est l'origine de ce livre : la production de mort. Personnellement, je comptais bien l'utiliser à d'autres fins. Ce document fut une très importante découverte pour les années suivantes : *Sidérotechnie,* édité en 1812 et numérisé sur Google Books. Cet écrit a marqué la fin de cette dernière saison orangée.

En mai, les champs de Valencia étant nettoyés de toute orange, je retournais sur Zaragoza pour d'autres tâches. L'entreprise de production et d'expédition d'oignons m'employa dès mon arrivée. Cette fois, je travaillai à l'usine de conditionnement. Fini le mal de dos. J'étais affecté en bout de ligne, après que les oignons étaient nettoyés et mis en caisse. Je prenais ces caisses et les empilais sur une palette puis mettais cette palette dans un grand frigo. Ce boulot était bien payé : six euros, plus de pluie, plus de déplacement et en plus des heures supplémentaires. En trois mois 2 500 euros, une fortune par rapport à Valencia. Par contre ce travail était nerveusement difficile car il fallait sans cesse compter des caisses. Plus question de penser à d'autres choses en travaillant.

Soulever plusieurs milliers de kilos d'oignons pendant six heures chaque jour me sculpta un corps d'athlète. Quatre ans à courir dans les champs m'avaient doté d'une bonne endurance, cela additionné à une hygiène de sportif sans

alcool, sans cigarettes et avec une alimentation équilibrée. À ce propos, je suis un adepte du plaisir partagé, c'est pourquoi depuis mon arrivée à Valencia, je me nourrissais à 40 % de produits bio et issus d'un commerce équitable. Je considère que prendre du plaisir en sachant qu'une autre personne a injustement souffert pour me le fournir, est un viol, voire un viol de l'humanité !

Cependant ce concept de plaisir partagé ne s'arrête pas à l'alimentaire, je l'étendais à toutes mes relations y compris sexuelles.

C'est à Zaragoza que j'ai eu ma dernière relation physico-sentimentale. Elle parlait espagnol, un peu plus âgée que moi, masseuse professionnelle, humaniste et très curieuse. Au début, nous avons beaucoup parlé philosophie. Puis nous nous sommes bien entendus et étendus sur beaucoup d'autres thèmes. J'écrirai par la suite un paragraphe spécifique sur mon appréhension de la sexualité mais d'ores et déjà évitez de faire des interprétations à ce sujet. Je ne suis pas un coureur de jupons. En moyenne, mes relations durent plus d'un an et je pourrais sans peur contacter toutes mes ex. Mon principe (post-vingt-cinq ans) est de faire du bien qu'aux personnes qui font du bien autour d'elles (globalement rentable).

En août, fin du travail et malgré le peu de moyens financiers (2 800 euros d'économies pour vivre trois ans), la décision était prise de partir en Afrique. J'avais deux objectifs, l'officialisation de l'association des bureaux d'études et la construction du premier haut-fourneau. D'après mes estimations, c'étaient les deux projets ayant la meilleure rentabilité en vie. En prenant en compte mes origines, mon histoire, mes compétences et l'espérance de vie des Africains, la bande sahélienne était la zone où si j'investissais une seconde de mon temps, la probabilité de gain en vie humaine était maximum ! Pour rappel, une seconde de vie d'un Africain a la même valeur que celle d'un Européen et tout le monde est à la même enseigne : la Terre.

Alors je mettais un point d'honneur à ne pas semer la mort sur ma route notamment par l'émission de gaz carbonique issu d'énergie fossile. Sur le continent africain, la récupération d'huile végétale allait être trop difficile. J'entrepris donc d'acheter une remorque pour partir avec suffisamment d'huile pour rouler treize mille kilomètres. Ainsi, avant de me lancer dans cette aventure routière, je chargeai une cuve de mille litres d'huile et trois cents litres dans des bidons. Trouver de l'huile, en France, est facile, car les collectivités et les restaurants doivent payer pour la recycler. Cependant, je souligne qu'un ami de mon frère m'a fourni huit cents litres d'un coup.

Le 1er novembre, départ de ma ville natale (Albertville) dans le but de générer le maximum de vie et pour une aventure dont j'estimais avoir 50 % de chances d'y laisser ma vie.

Grenoble, Valence, Avignon, Montpellier, Perpignan, Figueras, Barcelona, Tarragona…

Puis étape d'une semaine à Valencia, pour réglage de comptes avec trois actions de vengeance en perspective.

La première, retrouver un responsable de *quadrilla* qui me devait beaucoup d'argent. J'avais pour projet de lui crever les pneus. Après enquête, il avait fui avec toute sa famille en Amérique du Sud et s'il revenait d'autres victimes s'en chargeraient.

La deuxième cible, l'agence d'intérim Aire ETT. Après avoir dégommé à coup de pierres toutes les enseignes lumineuses de leur siège, je pédalai jusqu'à leur agence du centre-ville. À 3 heures du matin, j'ai perforé toutes leurs vitrines. Il est à noter que les vitres étaient blindées et qu'il y avait un système de porte sécurisé comme pour une banque. Étonnant pour une agence d'intérim ! Mais j'avais prévu le coup, un gros marteau et un burin (un outil utilisé pour tailler la pierre). Il pénétra leurs protections suite à de grands coups qui firent, pendant cinq minutes, un boucan énorme dans le silence du petit matin de cette rue bourgeoise et tranquille. Considérer également qu'au préalable j'avais mis du fil de fer

dans leurs serrures. En reprenant la route, j'étais encore en dessous du minimum de vengeance requis. Je décidai donc de mettre aussi du fil de fer dans les cadenas de leur entrepôt du Campo del Juge où je savais que quelques heures plus tard des centaines de personnes allaient se présenter pour l'embauche.

Le troisième malhonnête, un particulier qui nous avait fait cueillir à une centaine de kilomètres de Valencia et avait disparu sans nous payer. À minuit, avec une superbe pleine Lune, quatre lettres expliquant mon geste et une scie, j'enfourchai mon vélo pour les champs récoltés gratuitement. Deux cents mètres avant d'arriver, j'avais entendu deux très gros chiens aboyer (type berger allemand). Deux arbres étaient déjà sciés, quand j'entendis se rapprocher au triple galop un quadrupède très lourd. Je sors de sous l'arbre pour affronter avec ma scie les dents des bergers allemands. La Lune était dans mon dos et les canines qui me faisaient face étaient d'au moins cinq centimètres. À ma grande surprise, elles pointaient vers le haut ! J'étais face à un énorme sanglier (de cent à cent vingt kilos). Nous restâmes face à face autant étonnés l'un que l'autre. Il renifla un peu, fit calmement demi-tour, et partit. L'adrénaline me fit exploser de rire en silence (des habitations étaient à moins de cent mètres). C'est avec des larmes dans les yeux que je mis les documents justificatifs dans les troncs fendus puis je fonçai vers le détroit de Gibraltar.

J'arrivai à Algésiras le 26 novembre. Financièrement, j'avais 800 euros sur moi, 1 000 euros confiés à mon frère et 1 000 euros en dépôt au Sénégal, le tout pour trois ans et frais de construction du fourneau compris. Autant dire qu'il fallait être économe : c'est pourquoi j'ai pris le billet de bateau le moins cher : Algésiras-Ceuta.

ÉVASION

Fin du nationalisme tout-puissant ! Depuis quelques années, lorsque je discutais de mes projets, je sentais que mes interlocuteurs européens me laissaient en pensant que j'étais un utopiste et qu'ils allaient me calculer plus loin. C'est ainsi que de proche en proche, de propriété en commune, de département en région, de pays en communauté, j'étais arrivé à Ceuta qui est une enclave espagnole située sur le continent africain. Rares sont les voyageurs qui y séjournent plus d'une journée, pourtant les habitants méritent plus d'intérêt. Extraordinairement humanistes, la population a pris fait et cause pour les migrants sans papiers. Elle contrebalance les gendarmes, policiers et militaires de Ceuta, Espagne, qui sont sûrement les pires fascistes d'Europe.

Le pire générant le meilleur !

L'Europe impose le pire ou le pire c'est l'Europe ? Ou est-ce que c'est le concept de communautarisme ?

Je n'avais pas d'argent mais une chose bien plus importante : le temps et du temps pour la vie.

Une arme redoutable contre la police. Je vais me battre durant un mois dans cette ville pour réussir à passer la douane marocaine. Lors de ma première tentative le 28 novembre, ils m'interdirent le passage. Ils voulaient m'extorquer un bakchich par tous les moyens (mensonge, intimidation, chantage…). Sous-entendu que si je ne versais pas dans la corruption, je devais faire demi-tour, prendre le bateau

jusqu'à Tarifa, Espagne, puis reprendre un bateau jusqu'à Tanger. Le coût aurait été de 400 euros. Inenvisageable !

J'ai passé trente heures au poste-frontière à me faire balader de faux directeur en faux espoir. Mais cela me permit de récolter les premières informations qui me permettront de les franchir, les dépasser, les écraser (les niquer)…

Un seul de leurs arguments était un peu sensé. Le prétexte était qu'ils ne pouvaient pas inspecter l'intérieur de la cuve or à la douane marocaine de Tanger ils avaient un scanner.

Mais qu'aurais-je pu cacher de si dangereux au fond de ma cuve ? Les trafics illégaux vont plutôt dans l'autre sens. Faire entrer de la drogue au Maroc depuis l'Espagne ferait rigoler tous les exportateurs du monde !

Là, c'était vraiment de l'abus de pouvoir donc pas question de leur lâcher un centime.

Ils avaient réussi à me bloquer, c'était un échec pour ce passage mais pas un mat. Je retournais à Ceuta me positionner sur le parking destiné aux voyageurs en transit. Bien analyser la situation ! Sur les quatre cents places de stationnement de l'avenue Martínez Catena se croisaient plusieurs populations : les touristes et les nomades ; les trafiquants se préparant au passage de la douane ; les voleurs de voiture et les marchands de pièces auto ; les propriétaires de véhicule en attente de régularisation ; les habitants de Ceuta.

Les touristes et les nomades forment deux groupes bien distincts. Les touristes camping-caristes sont très souvent des retraités avec des véhicules à plus de 10 000 euros. Ils étaient en quête de plaisir et d'esclaves bon marché. Ces vieux m'étaient antipathiques mais je les côtoyais le temps d'une nuit. Sur le parking, ils se regroupaient en tas homogène comme une tribu d'Indiens ou comme des étrangers qualifiés de « non intégrés », chez eux. On sentait chez eux une peur de l'environnement. Une peur justifiée car ces riches étaient les cibles favorites des opportunistes au patrimoine mille fois

inférieur : il y a des voleurs parmi les personnes qui marchent entre le port et la frontière.

Les nomades, eux, sont plus jeunes et possèdent tous des véhicules aménagés par leurs soins. La valeur de leur maison est inférieure à 5 000 euros. Eux se répartissaient plus harmonieusement sur le parking. Ils étaient en quête d'espace et de liberté. Une partie allait dans des coins reculés du Maroc dont de nombreux hippies qui allaient dans le Sud pour un grand rassemblement, un « rainbow » (un événement qui va avoir une certaine incidence sur la suite de mon épopée). Les autres étaient en transit vers l'Afrique subsaharienne avec des intentions humanitaires. Sur ce parking, j'avais beaucoup de plaisir à discuter avec eux pendant quelques heures.

Les trafiquants, eux, étaient des habitués du parking. Ils arrivaient vers midi et repartaient le soir avec le coffre plein. Il y avait effectivement du trafic de l'Espagne vers le Maroc mais pas celui auquel on s'attend. Pour preuve, le plus grand supermarché « Lidl » est sûrement à Ceuta avec dix caisses enregistreuses et des produits présentés sur leurs palettes. Ces commerçants achetaient chaque jour ici pour revendre au Maroc. C'est des voyages organisés avec femmes et enfants. L'alimentaire est un trafic semi-légal tant que le nombre de produits par personne reste « raisonnable ». Par exemple, six litres de jus d'orange par jour et par personne, c'est vite rentable et le national est con. Parallèlement, deux autres trafics illégaux sont aussi très pratiqués : l'alcool et les vêtements. C'est avec ces passeurs que j'avais le plus de contacts car ils devaient rester sur le parking le temps de planquer leur marchandise. J'ai tissé des liens d'amitié avec certains d'entre eux car je leur rendais de menus services. Ils étaient au courant de mon conflit avec la douane et on rigolait bien de la façon dont ils les trompaient. Certaines techniques de planque étaient très sophistiquées, bien que la plupart versaient dans la corruption pour avoir un contrôle douanier allégé. Nous avions en commun, une haine justifiée

de la douane. C'est avec leur accord que j'ai écrit un rapport sur les pratiques douanières marocaines. Ces deux pages auront des conséquences. Mais à ce moment-là, pour eux le parking était un havre de paix car ce commerce profitant à l'Espagne, les transporteurs de sirènes (police, militaires, ambulance…) passaient sans s'arrêter.

Ceuta étant la porte de l'Afrique, elle était aussi pour beaucoup de véhicules la fin de la route. Les voleurs de voiture ou les criminels en fuite mettaient le feu à leur engin pour effacer leurs traces. Tous les deux jours, les pompiers devaient éteindre au moins un incendie. Néanmoins la plupart des personnes voulant se débarrasser de leur voiture ne prenaient pas cette peine et l'abandonnaient simplement. Chaque jour, il y avait des voitures délaissées sur le parking. Si elle restait sans occupant à la nuit tombée, au petit matin, il n'en restait plus que le squelette. Une armée de démonteurs plongeait s'en occuper dans l'obscurité. Ces chouettes garagistes alimentaient des dizaines de magasins de pièces détachées. Il y en a plus que de restaurants, c'est la spécialité ceutaise. Mon instinct de rapace se réveilla quand l'un de ces faucons m'informa qu'il avait vu un fourgon Master Renault turbo seul au fond d'un ravin, j'ai piqué dessus. Je lui ai arraché des morceaux (un cardan, sa pompe à injection…).

Sur ce parking, au pied des falaises, les voyageurs migrateurs ne se posaient que quelques heures mais il y avait un petit groupe qui, lui, y reposait plus longtemps. Parmi ces semi-habitants du bitume, les uns avaient un problème avec la douane et les autres attendaient le 20 décembre pour avoir l'autorisation de rouler au Maroc. Cette date étant la remise à zéro des compteurs permettant de circuler six mois sans immatriculation marocaine. Nous étions cinq résidents motorisés et nous nous entraidions malgré notre éclectisme. Un soir nous avons même subi une attaque de voleurs d'échelle. Elle avait été entreposée sur la roulotte d'un

globe-trotteur d'origine allemande. Un courageux Espagnol d'origine sahraouie la défendit au péril de sa vie et sous les yeux horrifiés de camping-caristes français défenseurs de la cause touareg. Attention, les vols sur ce parking ne sont pas une légende. Personnellement, en un mois, on m'a fracturé deux fois mes portières, et c'est grâce aux habitants de Ceuta que j'ai pu prendre en chasse les deux cambrioleurs. Lors de cette course-poursuite pédestre, j'étais à cinq mètres derrière eux quand ils ont dû lâcher mon ordinateur portable. Il était dans une valise qui ralentissait leur fuite. J'ai choisi la valise plutôt que d'essayer de les rattraper. Ils couraient vite !

Au bout d'un mois, je connaissais bien ces fiers autochtones dont les habitations étaient perchées sur les flancs de la montagne. Cette population descendait souvent se promener en bord de mer, donc sur l'esplanade de stationnement. Or comme mon fourgon était très coloré et avec une éolienne à cinq mètres du sol, ils étaient intrigués et venaient se renseigner. C'est ainsi que je me suis lié d'amitié avec l'un d'entre eux. Il était très intéressé par l'utilisation de l'huile de friture comme carburant. Étant mécanicien, il voulut essayer et donc après lui avoir fait don de vingt litres, il a pu constater que cela marchait aussi bien voire mieux qu'avec le gazole.

Nous nous enrichîmes de nos savoirs. J'ai pu apprendre que cette population de Ceuta était un trait d'union dans les divisions artificielles. Les continents européen et africain sont séparés physiquement par un filet d'eau mortel que la filiation des vrais habitants déchirait. Hormis les autochtones ancestraux très peu nombreux sur quatre-vingt mille habitants, il y a les originaires d'Espagne, les descendants des anciens militaires recrutés par les Espagnols et enfin les faux habitants qui sont les parasites armés : les fonctionnaires européens.

Il y a cinquante ans, alors qu'il était berger, le père de mon ami avait été recruté comme soldat espagnol. À cette époque, il habitait à une trentaine de kilomètres à l'intérieur

du Maroc. Lorsqu'ils ont battu en retraite, jusqu'à Ceuta, les premières lignes qui étaient tous comme lui des « ex-Marocains », ont gardé leur position sur le front donc au bord de la nouvelle frontière. Ils ont campé puis se sont installés, ont construit des maisons et ont finalement fondé leur famille sur place et sur leur ancien poste. C'est pourquoi les frontaliers sont tous d'origine africaine, ce qui ne les empêche pas de se mélanger avec les descendants de leurs anciens chefs espagnols qui habitent plus près du port. Mais il n'y a pas de frontière dans la population de Ceuta. Ce qui pose un problème aux connards que sont les nationalistes : qui sont-ils ? Marocains, Espagnols, Africains, Européens ou tout à la fois ? Humanistes, c'est sûr ! La propagande communautaire qui consiste à contrôler la masse du peuple (les cons) par le sentiment d'appartenance ne fonctionne pas ici. À bas le tribalisme !

Au contraire, ces habitants de Ceuta ont une haine commune et justifiée du dernier clan : les fonctionnaires militaires. J'ai plus de respect pour du papier cul que pour du papier d'identité. Ces mercenaires européens sont la merde à torcher et chasser. Ces nuisibles à la vie ont pour boulot d'abattre comme des animaux les migrants illégaux (les sans-pap). Lors de mon séjour forcé, cinq ont été tués au fusil (pas de blessé et aucun prisonnier). Alors si un jour, c'est moi, Souleymane Kane, qui ai un fusil ne comptez pas sur ma pitié !

Pour illustrer leur inhumanité, voici une des histoires qui est arrivée à mon ami de Ceuta. Il était en train de pêcher avec ses copains quand ils ont vu se rapprocher deux hommes. Ils tentaient un passage par la mer avec l'aide de chambres à air. Ils étaient à cent mètres de la plage quand les garde-côtes espagnols arrivèrent en hors-bord. L'un des deux migrants abandonna sa bouée et réussit à atteindre la berge. Son camarade ne voulant pas lâcher son flotteur, fut plus lent et se fit rattraper à vingt mètres du rivage devant les pêcheurs. Un militaire attrapa la tête rêveuse d'Europe puis

appuya dessus. Il l'a maintenue sous l'eau le temps de noyer son propriétaire. Cela s'est passé devant la population qui s'était rassemblée pour leur lancer des cailloux mais surtout c'était sous les yeux de son camarade rescapé. Les militaires remontèrent un cadavre et partirent. Voilà entre autres, pourquoi les habitants luttent contre ces fonctionnaires. Les communautaristes ne sont pas des gentils, ce sont des cannibales et des charognards qui s'autorisent à tuer pour faire exister les frontières. C'est l'argent de l'Europe : la barrière, le clivage et la mort !

Moi qui essayais de quitter ce merdier pour initier une civilisation basée sur le commun global, la continuité et la vie et ce même si je tentais de passer « la barre de la mort » dans l'autre sens (nom donné sur place à la ligne de barbelés-grillages et ponctuée de miradors), ces hommes armés à la conscience volatile me mettaient des bâtons dans les routes. Je comptais les dénicher et les briser à coups de papiers.

J'ai fait beaucoup de démarches pour avoir une autorisation officielle de traverser le Maroc avec des « déchets ». Oui, car mes réserves d'huile étaient stockées à l'état d'ordure ménagère, c'est-à-dire qu'elle était non décantée, non filtrée, non consommable donc non commercialisable. Une fois tous les documents obtenus, un fonctionnaire me confirma que je n'en avais pas besoin. Toujours aussi déterminé, je suis retourné trois fois à la douane marocaine. À chaque fois ils me sortaient des nouveaux mensonges. Mais leur véritable erreur est le mépris avec lequel ils m'ont traité. Leur inattention va me permettre de récolter beaucoup d'informations sur leur fonctionnement. Par exemple, au début, un de leurs arguments pour ne pas me laisser passer, était que la douane de Ceuta n'était pas un passage pour le commerce. Pendant que les douaniers me faisaient attendre des heures, j'en profitais pour noter les immatriculations et les heures de passage des véhicules avec des cargaisons commerciales. Bien sûr tous ces commerçants franchissaient les barrières à grands coups de bakchich. J'avais même réussi à savoir où

se passaient les transactions financières ainsi que le lieu de stockage des bakchichs en nature (vélo, chocolat…). Avec l'aide de mes camarades trafiquants, j'ai pu également déterminer la somme que les douaniers se partageaient par an. Elle était supérieure à un million d'euros. Le tout, je l'ai consigné dans un rapport que j'ai envoyé au directeur de la douane, à sa direction régionale, à la direction nationale, à trois personnes du ministère des finances et à une fondation pour la promotion de l'écologie créée par le roi du Maroc lui-même.

Quelques jours plus tard, un énorme bouchon de cinq kilomètres a été créé de la douane jusqu'au port. Le lendemain, un ami ferrailleur et trafiquant d'alcool m'a raconté que l'armée marocaine avait investi la douane et que la veille tous les douaniers avaient été mis de côté. Pendant toute la journée, ils avaient dû regarder les militaires effectuer un contrôle systématique et total de tous les véhicules.

Probable conséquence de mon rapport mais à ce moment-là, j'avais une autre préoccupation, je faisais le tour des poubelles de la ville pour récupérer des bouteilles vides. Mon but était de vider la cuve.

Pas question d'abandonner mon carburant écologique, j'avais encore onze mille kilomètres à faire et je refusais de tuer au hasard par réchauffement climatique.

Après une semaine de travail, j'avais transféré les 900 litres dans 160 bouteilles de cinq à huit litres. Le 27 décembre au soir je me présentai à la douane du Maroc avec ma cuve vide et les bouteilles stockées dans la rehausse du fourgon. Il y avait une toute nouvelle équipe en poste mais elle me sortit des bêtises encore plus grosses. En conclusion de nos discussions, je devais attendre. Quand la relève du matin est arrivée et que son chef qui lui me connaissait, m'a vu ; j'ai senti chez eux un gros stress ! Il a discuté avec le chef d'équipe de la nuit qui est ensuite venu me voir. Il avait perdu toute son arrogance nocturne. Il m'informa que le directeur de la douane allait me recevoir et il m'a même proposé de m'offrir un café.

À 10 heures le directeur me reçoit dans son bureau. Surprise, ce n'était pas celui que l'on m'avait présenté comme le directeur un mois plus tôt. Il m'explique qu'il était en vacances et me demande si c'est moi qui ai envoyé le rapport sur sa douane. Ce que je lui confirme puis nous discutons de ce qui s'est passé. Finalement, il me dit : « Il ne faut pas faire des choses comme ça (le rapport) mais aujourd'hui, je suis là et on va faire les choses correctement. » Il a fait venir son champion de la fouille de véhicule travaillant en temps normal dans le sens Maroc vers Espagne. Ce fouineur commence l'inspection du sol au plafond donc c'est seulement après vingt minutes qu'il voit les bouteilles sur mon toit. Il appelle son directeur (autrement dit il aboie pour faire venir son maître). Je leur explique que maintenant le scanner est inutile. Il peut regarder dans la cuve et peut voir par transparence à l'intérieur des bouteilles. J'en sors une centaine puis il me demande de les verser dans la cuve pendant qu'il prépare les documents du passage. Gagné ! Échec et mat pour la douane !

C'est la reine des putes (un chef d'équipe) qui vient me remettre les documents en me disant que certains de ces pions s'étaient fait bouffer : « Tu te souviens de…, il ne travaille plus ici, lui ! » Sous-entendu qu'il était toujours là, lui. J'avais dix jours pour traverser l'échiquier marocain. Chaque jeu se fait sur un cadre délimité et devrait être, exclusivement, réservé aux enfants en apprentissage. Être un Homme, c'est agir en fonction des liens globaux. Un fonctionnaire (douanier ici) est un être immature qui ne perçoit pas qu'il y a une guerre pour la vie.

Si vous êtes humaniste et embêté par les nourrissons du capitalisme, comme à la douane de Ceuta, n'hésitez pas à leur faire une salutation majeure de ma part.

ÉCOULEMENT

Enfin je roule sur les routes africaines. Une chose à savoir à propos de leur état, ne pensez jamais que vous êtes sur la pire portion car en Afrique, il y a toujours pire plus loin. Personnellement, pour éviter la circulation je roulais toujours de nuit et sur les routes nationales. Les premiers jours se sont bien passés sauf après la grosse montée vers Talmest. Le problème ne fut pas la côte que j'ai franchie à 4 heures du matin, mais l'incident arriva une fois garé à la sortie de la ville. Les voyageurs venant d'Europe culpabilisent de la façon dont ils ont obtenu leurs biens. Alors pour acheter la sympathie de la population, ils ont pour habitude d'arroser les enfants de cadeaux. Visiblement ce qui germe et pousse après, c'est la corruption et la prostitution. M'étant couché à l'aube, je cherchais encore le sommeil quand vers 10 heures : « Cadeau ! Cadeau ! On veut des cadeaux ! Cadeau ! » Des jeunes ont commencé à venir toquer sur le fourgon. Je sors leur expliquer que je n'en avais pas et que je devais dormir. À 13 heures, épuisé, je ne me levais plus pour leur répondre et à 16 heures, ils ont commencé à lancer des pierres. Après les avoir calmés un temps, à 18 heures je décidais de reprendre la route alors qu'une cinquantaine d'enfants étaient autour du fourgon. Quand ils ont vu que je commençais à partir les pierres ont recommencé à pleuvoir. L'une d'elles explosa ma vitre arrière. Je sortis pour attraper le coupable mais ils se transformèrent en fuyards. Cette perversion des jeunes par

le tourisme, me fit prendre conscience qu'il valait mieux que j'évite ces villes empoisonnées. À partir de Talmest, je vais donc dormir en campagne, ou sur cette portion, je vais dormir dans le désert. Les endroits les plus tranquilles sont les relais de télécommunications (des tours métalliques de cinquante mètres). Il y a toujours une route pour y accéder avec un grand parking et un gardien à l'intérieur. Un peu comme un gardien de phare dans une mer de sable, ils sont très accueillants, notamment chez les Sahraouis. C'est un peuple du Sud marocain qui aurait dû avoir son indépendance depuis vingt-cinq ans. J'ai d'ailleurs pu ressentir qu'à partir d'Agadir, il y avait sur le damier marocain un changement de case. Dans le Nord, les policiers cachent leurs extorsions derrière le voile d'une certaine discrétion et sophistication. Ils ne veulent pas salir la blancheur de leur légitimité internationale.

Mais dans le Sud, en zone occupée, leur bêtise et leur raisonnement binaire sont à nu : noir/blanc. Il n'y a pas de barrière dans la pigmentation de la peau donc sur l'échelle pigmentocratie et à cause du taux de mélanine, les barreaux sont très glissants. C'est à ma connaissance, la seule échelle où on peut chuter dans les deux sens. Par exemple ceux qui se définissent comme Arabes ne sont ni noirs ni blancs donc seraient tous des « bâtards » selon un typologiste. Pour avoir une légitimité, leur existence implique leur soumission à la religion et au livre de la Genèse. C'est du pur surnaturel car les frontières colorimétriques sont indéfinissables. Alors l'interprétation policière est la suivante :

- Si tu as une couleur de peau plus claire que lui, il t'escroque (panneau illisible, radar imaginaire, panneau stop autour des ronds-points…) mais avec respect (spéculant que tu es de ceux qui permettent à son roi de n'être pas mis en échec).

- Si tu as une couleur de peau plus foncée que lui, il fait régner l'apartheid en jouant sur la nostalgie de l'empire marocain et surtout le racisme musulman (je suis d'origine arabe donc je suis plus proche de Dieu donc je te domine et tu me dois respect).

En résumé, pour eux (la police), blancheur implique proximité à Dieu donc priorité. Par exemple, si tu es à un poste de police et qu'il arrive un moins pigmenté, il repartira avant toi. Puis l'agent viendra te dire avec moins de politesse : « Donne-moi de l'argent ou tu vas avoir des problèmes ! »

L'avantage quand tu es humaniste et rentable en vie, il n'y a rien qui te domine ! Regarde le policier dans les yeux et tu verras que dans sa tête, c'est un naufragé sur l'océan des couleurs. Il s'est réfugié sur une palette que son vrai dieu (l'argent) peut faire chavirer à chaque instant. Il se serait noyé depuis longtemps mais le véritable problème c'est que dans le flot des voyageurs, il y en a qui payent. Nous, humains, avons le devoir de mettre fin aux privilèges !

Durant mes huit mois de voyage, j'ai passé sans payer quatre cents barrières de douane et de police. Voici le résultat de mon expertise :

La police s'engraisse de ceux qui veulent vite et à tout prix continuer leur route. Tu veux gagner du temps, tu donnes de l'argent. Inversement, tu ne veux pas en donner, tu leur fais perdre du temps. La principale astuce est donc de les affamer en mangeant leur temps. Pour ce faire, arrêtez-vous au niveau du panneau Halte-Police et attendez le temps nécessaire pour qu'un policier vous dise d'avancer. Même s'il n'y a personne de visible : attendez qu'il sorte de sa cachette ! Ensuite avancez très doucement jusqu'à lui et demandez-lui où vous pouvez vous garer. Garez-vous au milieu du parking en essayant qu'aucun autre véhicule ne puisse s'y garer, ainsi ils seront obligés de traiter votre cas rapidement. Attention, très important, quand vous serez garé, éteignez votre moteur (preuve que vous avez le temps). Tendez-lui la liasse de documents et directement commencez à lire un gros livre, ou sortez pisser, ou… En gros, à cette étape, montrez-leur que vous êtes le maître du temps. C'est sûr, une fois, ils vont vous faire perdre deux heures mais c'est rentable car ils ont des téléphones et communiquent entre les postes. Donc si vous payez une fois, aux autres postes, ils ne vous laisseront

jamais passer gratuitement. Enfin lorsqu'ils vous rendront vos papiers en vous disant de partir rapidement, c'est alors que calmement, vous vérifiez bien qu'ils vous ont rendu tous vos papiers. Dans le pire des cas, celui où ils ne voudraient pas vous rendre un document, menacez-les d'aller voir leur chef à la ville la plus proche et commencez à faire du stop. C'est radical, ils vous rendront vos papiers. Souvenez-vous qu'un fonctionnaire a peur des vagues.

Si vous voulez vous expérimenter ou vous perfectionner dans la technique anti-paye, je vous conseille la poudrière de Laâyoune. C'est la capitale du peuple sahraoui. Là-bas, la quantité de militaires et de policiers dans les rues dépasse celle des habitants. Dans les yeux des autochtones brille la flamme de l'indépendance, c'est du brûlant pour le nationalisme marocain.

Après la ville de Laâyoune c'est le désert, ça a son charme ! Attention, à prévoir de l'eau et suffisamment de carburant car les stations-service sont rares. C'est sur cette portion que j'ai fait mon meilleur score de consommation : moins de huit litres d'huile pour cent kilomètres avec 4 500 kg, en comparaison une voiture de 1 000 kg aurait consommé plus de quatre litres de gazole.

Après huit cents kilomètres d'un désert qui ne l'est pas, je suis arrivé au poste-frontière du Maroc dans la nuit du 5 au 6 janvier 2011. Le lendemain, après les quelques tracasseries douanières, je traversais le no man's land de quatre kilomètres qu'il y a entre le Maroc et la Mauritanie.

Je me garai au premier poste, celui des militaires mauritaniens. Après être allé à pied au poste de police, le contrôle de mes documents d'identité se passe très mal. La seule chose qu'ils avaient réussi à me voler à Ceuta, était une grosse pochette. Il y avait à l'intérieur les adresses et contacts de centaines de personnes rencontrées durant ces cinq ans de nomadisme mais aussi mon passeport sénégalais. Néanmoins, il me restait ma carte d'identité sénégalaise. Or comme il n'y a pas de visa entre le Sénégal et la Mauritanie, j'aurais dû

passer tranquillement. Malheureusement, le psychopathe et chef de la police sachant que j'avais aussi un passeport français, voulait me faire retourner jusqu'à Rabat pour que je paye un visa (aller-retour 2 500 km) ou que je lui paye un bakchich (chantage). Toujours inenvisageable, hors de question de verser dans la corruption.

Il faut remarquer la discontinuité dans la chaîne d'information sur ma détermination et ma capacité à faire des vagues. En vagabond, je me suis installé dans le no man's land pour trouver les failles permettant de traverser leurs murets nationaux. No man's land, en anglais, c'est une zone sans habitant, en français, c'est l'espace compris entre deux belligérants. Ici physiquement, c'est une portion de désert assez large pour que ces affreux ne puissent pas s'entre-tirer dessus, mais concrètement, c'est une grande décharge.

Il y avait : moi, des centaines de carcasses de voiture, des milliers de pneus morts, des scorpions, des serpents et surtout du vent qui siffle et souffle en continu. Il n'y a pas vraiment de route mais si vous ne voulez pas verser des sous à un guide, il vous suffit de suivre les traces sombres de vos prédécesseurs serpentant sur le sable et ce sans céder aux sirènes des splendides allées bordées de pneus. Ces boulevards sont des pièges qui servent à vous mener sur des zones de sable mou. Des souricières où une fois ensablé, les guides vous soutireront un maximum de liquide avant de vous accrocher et de vous sortir de ces ornières. Une fois remis sur le « bon » chemin vous remarquerez que dans cette zone du Sahel, le vent est très constant et circule toujours dans le même sens. Souvent, son bruit finit par être intégré, soustrait et annulé de la conscience, ce qui permet d'écouter la nuit un silence que seul le désert peut offrir. Les douanes étant fermées à 18 heures, je pouvais l'apprécier tranquille étant l'unique habitant de ce devenu one man's land.

Inversement la journée, c'était le bazar. En ce mois de janvier, des milliers de voitures et de camions passaient.

C'était la période du Magal de Touba au Sénégal et de très nombreux croyants mourides rentraient chez eux pour l'occasion. Fréquemment, il y avait un bouchon d'une centaine de mètres devant mon fourgon. Il était une véritable attraction à voyageurs. Beaucoup de passagers étaient intrigués par mon éolienne et plutôt que d'attendre dans leur carrosserie surchauffée, ils venaient discuter. Je leur expliquais la raison de mon stationnement et je faisais monter la pression contre les fonctionnaires. Au bout de dix jours, je connaissais bien le train-train de la douane, c'est alors que j'aperçus une voiture qui au lieu de se mettre dans la file d'attente, bifurqua et s'enfonça dans le désert. Cette fois-ci, c'était moi qui étais intrigué car les environs avaient la réputation d'être jonchés de mines. Opportuniste, je monte sur mon toit pour l'observer. Aucune explosion sur sa trajectoire !

La nuit même, sous la pleine lune, je sortis mon VTT et je suivis la même route. Après un kilomètre vers l'ouest, je tombe sur un chemin perpendiculaire. Il était en meilleur état que la route principale. Je bifurque en direction du sud. Au bout de deux ou trois kilomètres, j'avais contourné la douane de la Mauritanie. Je voyais la route goudronnée quand tout à coup, j'entends derrière moi un bruit de moteur.

Une patrouille de l'armée ? Dans cette situation, elle ne fait pas de cadeau ! Je cours et je plonge derrière un rocher. Le véhicule apparaît au sommet de la dune, c'était un fourgon Mercedes tous feux éteints, il passe à dix mètres. Un trafiquant !

J'avais ma réponse, il était possible d'éviter ou shunter les douanes-passoires. Pas la peine d'aller plus loin alors demi-tour et retour au fourgon. Je n'avais pas fait trois cents mètres que j'entends un nouveau moteur, je replonge derrière un autre rocher plus petit. Cette fois, c'était une Renault 21. Un kilomètre après, une autre voiture mais cette fois, il n'y avait plus de rocher, je cours et m'allonge simplement sur le sable à vingt mètres de la route. J'étais aussi bien caché qu'une autruche mais elle passe. Les trois conducteurs étaient

peut-être trop concentrés à rester sur la route sans leurs phares. Cependant à huit cents mètres de mon fourgon alors que je pédalais face au vent, je n'ai pas entendu la Mercedes noire qui arrivait en face. Le conducteur a pilé et est sorti de sa voiture. Il devait être étonné de croiser un cycliste sur cette route et à 2 heures du matin. Je lui ai laissé diplomatiquement le passage et suis allé dormir. Fort de cette expérience de porosité, je me suis improvisé passeur. Soit dit en passant, vous n'entendrez jamais dire qu'un chameau a sauté sur une mine (marchez dans leurs traces). Chaque jour de nouvelles personnes avaient des problèmes avec la douane et venaient me demander conseil. C'est lors d'un des feux de camp que j'allumais le soir pour les galériens du jour que j'ai rencontré Robert. Il voulait échapper à la prison pour une sombre affaire de cœur et arrivait de Pologne sans visa. Je lui expliquais comment contourner les postes douaniers, ce qu'il fit à minuit. Il avait l'ambition de faire quarante kilomètres à pied jusqu'à la prochaine ville. Après son départ, plus de nouvelles durant un mois.

Pour ma part, j'aurais pu emprunter cette dérivation avec mon fourgon mais à supposer que j'arrive jusqu'à la frontière Mauritanie-Sénégal, celle-ci était définie sur un fleuve donc obligé de passer sur pont ou par bac. Comment justifier de le traverser sans présenter des tampons officiels !

Sur terre et spécialement en Afrique, les pointillés des frontières sont microscopiques face aux traits d'union familiaux. Je comptais donc sur une relation familiale qui devait m'envoyer un visa temporaire depuis Nouakchott, la capitale mauritanienne. Ce document arriva au bout de vingt jours et je le présentai au malade mental qui faisait office de chef de la police. Il passa plus d'une heure au téléphone pour savoir d'où venait ce papier. Il revient me dire : « Cette autorisation n'est valable que pour ceux qui arrivent par l'aéroport. »

Je retournai donc au village éphémère. Oui ! C'était devenu au moins un camping car je n'étais plus seul ! Nous étions maintenant huit à habiter dans le désert et tous

bloqués par le même policier. Pendant un temps, le fourgon fit office de cantine. Un grand merci au changeur de devises grâce à qui nous pouvions nous faire apporter le nécessaire. Nous avions aussi de bonnes relations avec les membres de la gendarmerie et les agents de la douane qui nous fournissaient en eau et étaient solidaires de notre résistance à ce policier tyrannique. Tous les fonctionnaires du secteur s'accordaient sur le fait que sa place était dans un asile ou une prison ou mieux encore sur un poteau d'exécution. La police ne peut pas faire la police dans la police, alors qui ? Leur chef n'avait accédé à ce poste que par le biais de son mariage car sa sotte de femme était d'une très riche famille mauritanienne. Cependant, il faut croire qu'elle ne lui suffisait pas car ce connard lors de son service en profitait pour essayer de baiser toutes les femmes ou filles qui passaient. On me raconta qu'à la moindre occasion, il les violait. En tout cas, chaque femme qui avait un problème, il lui faisait du chantage au passage. D'ailleurs, alors qu'elle avait son enfant dans les bras, il avait fait des avances à une femme du campement. Cette mère était d'origine française et avait fait ses études à Sciences-Po. Encore mieux, elle avait fait avec son mari d'origine sénégalaise, un bébé qui avait un an. Pour que la situation ne parte pas en bagarre au poste de police, elle n'avait pas dit à son époux ce qu'il lui avait proposé en échange d'un règlement rapide de son problème de visa. Elle me l'a dit, à toutes fins utiles, après le départ de son mari pour Nouakchott. Ce père m'avait confié sa famille en échange de quoi il ferait mettre un visa sur mon passeport. Je tiens mes promesses et je les aurais défendus jusqu'à la mort s'il l'avait fallu. Arrangement qui tenait également avec les autres « no man's landeurs ».

Parmi nous, nous comptions une fillette de onze ans de nationalité française (problème de visa) avec son père, un commerçant mauritanien de soixante-cinq ans qui était atteint d'une maladie cardiaque. La vie dans le désert est rude, très chaud la journée et très froid la nuit. Ce n'est pas un

endroit pour des personnes fragiles. Ce policier mettait donc nos vies en danger ! Heureusement le jeune père revient avec des visas pour tout le monde. Après m'être assuré que nous passions tous le poste de police, direction la capitale pour la vengeance. Arrivé à Nouakchott, je suis orienté vers un journal panafricain, où j'ai pu raconter ce qui se passait à la douane du Nord. L'enjeu était géopolitique et le reflet de la vision troublée des racistes nationaux.

Dans le Sud espagnol *Mauro* veut dire noir (cf. les gitans) et désigne les personnes très bronzées. Au fil du temps tout s'emmêla, ce nom fut attribué au peuple hassanya puis à la Mauritanie. Précisons que le chef de la police (Maure dit blanc) avait une couleur de peau plus claire que toutes les personnes qu'il avait maintenues dans le désert. Nous (huit personnes maures dites noires) étions originaires du même peuple haalpulaar-toucouleur-peul-foulani et encore plus étonnant de la même famille Dia-Diallo-Kane. Les « Arabes » ont inventé le zéro. C'est pratique pour définir la rentabilité. Une personne est rentable en vie ou ne l'est pas ! Par contre trouver le zéro entre noir et blanc est aussi facile que de comprendre le terme « Maure blanc » qui se traduit littéralement par noir dit blanc ou inversement.

La fiction qu'est la race sert à flouter la réalité comme la religion dont elle est issue. Le flux financier explique mieux l'enjeu. Le but de ce cerbère du Nord (chef police) est de ralentir la richesse transitant vers le Sud dont l'influence des populations est grandissante. Personnellement, ce n'était pas cet argent qui motivait ma vengeance. C'était la vie ! Qui, elle, inclut celle de ceux qui essayaient d'aller vers la richesse du Nord donc n'oublions pas toutes les personnes violées, torturées et tuées par ce lève-barrière. L'article écrit, la journaliste (madame Dia) me promit de ne pas le diffuser avant trois jours, le temps d'arriver au Sénégal. Après avoir passé la douane Mauritanie-Sénégal au barrage de Diama, j'ai appris que l'article avait fait grand bruit et de grosses vagues.

Car il était non seulement sorti en format papier, mais aussi sur le principal média mauritanien du net. En comparaison, c'est comme s'il sortait en première page du journal français *Le Monde* ou du journal sénégalais *Le Soleil.* Les jeux des pressions internationales et filiales y sont pour quelque chose mais humanistement le résultat fut la disparition de ce chef de la police.

Je me répète mais si vous êtes humaniste et embêté par les nourrissons du capitalisme comme la police mauritanienne, n'hésitez pas à leur faire une salutation majeure de ma part.

TOURBILLON

Après des problèmes à la douane du Maroc et après ceux à la douane de la Mauritanie, maintenant, j'étais au Sénégal (mon bateau), tout devrait bien se passer. Eh bien non ! Après l'interdiction de ma remorque, après l'interdiction de ma personne, cette fois, c'était l'interdiction d'entrée au Sénégal de mon fourgon : trop âgé ! Une loi sénégalaise interdisait aux véhicules de plus de cinq ans d'entrer sur leur « territoire ». Cette loi sous couvert d'écologie-sécurité avait pour but réel d'enrichir le fils du chef de l'État, Karim Wade. Ce rejeton privilégié étant le directeur de l'usine automobile Tata ainsi que le principal importateur de voitures. Donc, le fait d'interdire l'entrée des vieilles voitures obligeait la population à acheter ses voitures neuves. Pour la grande majorité, ils n'en avaient pas les moyens et cette loi provoquait sur les véhicules déjà en circulation une pénurie de pièces détachées notamment les plus élémentaires comme le système de freinage. Une caricature en matière de mauvais état !

Mon fourgon, lui, roulait bien mais le voilà arrêté sur le parking du barrage de Diama. C'est un vrai barrage, pas un barrage de police, c'est-à-dire une construction en béton immergée et surmontée d'une route permettant de traverser le fleuve. À chacune de ses extrémités, il y a une douane (Mauritanie-Sénégal). À un kilomètre à l'ouest, c'est l'océan et à un kilomètre à l'est, c'est la ville de Diama avec plus de deux mille personnes. Il est équipé d'une centrale

hydraulique et produit un peu d'électricité mais sa fonction principale est d'empêcher l'eau salée de remonter le fleuve Sénégal. Il rend ainsi les berges cultivables sur deux cents kilomètres en amont.

Les habitants du fleuve parlent le wolof, où, dans cette langue « Sénégal » veut dire « c'est ma pirogue » (bateau originellement taillé dans un arbre et pouvant accueillir maximum quatre personnes, alors dix millions !). Chaque famille avait des membres sur chaque berge. Autant dire que pour la population des deux rives, la frontière est une illusion qu'essaient d'imposer les fabricants d'uniformes et de maillots à numéro. Pour ne parler que du football, c'est un jeu de toc art pour tocard. Quand les équipes sont faites par zones et pas par affinités, se battre pour un terrain et un but vide de sens… L'honneur ! Je sortais d'un pays dit arabe, la Mauritanie dont le nom avait une origine latine pour entrer dans un autre dont l'origine du nom était encore plus stupide.

Ma maison resta stationnée sur ce parking pendant deux mois. Ce séjour m'a permis de tisser quelques liens d'amitié avec les jeunes, le gardien du parking, la cuisinière-pharmacienne… mais l'un d'eux m'a particulièrement marqué car c'était une personne assez extraordinaire physiquement et professionnellement.

Quand on passe par la douane de Diama, on est accueilli par une horde d'enfants, comme partout sur les routes africaines, et comme partout cette horde a un chef mais ici c'est un adulte atteint de nanisme (un homme avec une petite taille). Il s'appelle Cheikh, il avait dix-huit ans et ressemblait à un enfant de huit ans donc dix ans d'expérience avec cette apparence d'enfant. Dans la mission d'obtenir le maximum de cadeaux, c'était devenu un très grand champion. J'ai observé les tactiques de sa jeune équipe. Les ballons sont les personnes au crâne vide ou rempli de connerie comme les nationalistes, les racistes ou les religieux. Ces losers ne pouvaient pas se défendre face à eux, et cela à l'aller comme au retour. Les enfants marquent et remplissent leur filet.

Leur force est dans leur super organisation ! Il y a des guetteurs de huit ans avec des téléphones portables, des appels de renforts pour les grands convois, des passages de relais entre les enfants, des blocages psychologiques, du harcèlement moral, de la mise en scène, des dribbles… Un grand match de charité-business via l'exploitation du sentiment de culpabilité coloniale et/ou dédouanement du plaisir à venir ou reçu. C'est du travail de pro, et d'équipe, donc à la fin, tous les cadeaux sont centralisés et redistribués pour que chacun ait sa part quel que fut son rôle (du buteur au gardien de but). Les ballons sont revendus dans les autres villes. C'est génial ! Félicitations ! Bravo !

Personnellement, j'accorde le même respect à un enfant qu'à un adulte, c'est pourquoi dès mon arrivée, je me suis bien entendu avec Cheikh, le capitaine des enfants. Cependant même si j'étais aux premières loges du spectacle, je ne me suis jamais aperçu qu'il avait dix-huit ans. C'est son petit frère qui est venu me le dire après trois semaines. J'ai même cru qu'il me mentait quand il me disait qu'il partait à 4 heures tous les matins, seul avec sa pirogue et que le poisson qu'il me vendait c'est lui qui l'avait pêché. Pêcheur était son deuxième métier. À propos de la pêche, le barrage de Diama, c'est l'embouchure. Il est conseillé d'y manger du poisson car c'est un des rares endroits où on peut choisir entre d'eau douce ou d'eau salée pour un poisson attrapé quelques minutes auparavant (vendu encore vivant).

Un proverbe chinois dit que si tu donnes un poisson à un homme, il mangera une journée et si tu lui apprends à pêcher, il mangera toute sa vie. Je rajouterai que si tu lui apprends à construire des bateaux, il sera le maître de l'avenir de ses enfants et sera globalement responsable.

Or je n'étais pas venu pour manger des poissons mais pour faire manger tout le monde. Pour le faire, j'essayais de trouver une solution pour rouler avec mon fourgon jusqu'à Dakar. Les trente jours de démarches administratives aboutirent à devoir payer 700 euros pour pouvoir circuler

pendant quelques mois au Sénégal. C'était toujours hors de question ! Céder à leurs magouilles, c'était légitimer leurs lois débiles vis-à-vis de la vie. C'est dommage, car j'apportais des technologies qui leur auraient profité (en vie) : les deux principaux problèmes de Dakar étant le prix du pétrole et les coupures de courant. Je voulais transmettre le pouvoir d'utiliser l'huile d'arachide comme carburant et le pouvoir de fabriquer des éoliennes à partir de vieux alternateurs de voiture.

Mon éolienne, je l'ai démontée sur le parking du barrage puis transportée en kit jusqu'à la ville de Pikine qui est dans la grande banlieue de Dakar. C'est là où se trouvent quasiment tous les artisans. Il y a tous les corps de métier sans exception. Donc : c'est au bobineur de moteur que j'ai apporté l'alternateur, c'est au menuisier que j'ai apporté l'hélice, c'est au chaudronnier-soudeur que j'ai expliqué la structure… Ils étaient tous surqualifiés pour la partie de l'éolienne en question, il manquait juste une coordination pour qu'ils travaillent ensemble.

Voila le problème ! Chaque artisan travaille dans son coin et travaille une matière. Le forgeron fait des chaises en fer et le menuisier fait des chaises en bois, or ils auraient tout intérêt à faire la structure en fer et l'assise-dossier en bois, de plus un cordonnier pourrait faire le tapissage et les coussins. Au final, il y aurait une chaise plus solide, moins chère, plus confortable et un réseau commercial plus grand.

Pourquoi ne le faisaient-ils pas ? À cause du racket des racailles de fonctionnaires et son bras armé : la police. Lorsqu'ils s'organisaient, la police débarquait et exigeait de l'argent puis toujours plus d'argent. Aucun développement possible et ce jusqu'à la mort de la cellule d'artisans. Ces parasites ont tué et tuaient tous leurs projets industriels.

Voilà l'objet de ma venue, les protéger de cette peste nationale en finalisant l'association. Elle permettrait de faire travailler légalement les artisans entre eux. Mais cela allait aussi jusqu'à les associer avec les agriculteurs, les pêcheurs et

les éleveurs en permettant d'avoir des échanges en nature à l'intérieur de l'association. Son nom était « Association des Bureaux d'Études Humains ».

Cela va avoir une grosse importance par la suite donc je vous rappelle que huit ans plus tôt, j'étais responsable assurance qualité dans un bureau d'études de cent trente personnes et donc, je sais ce qu'est un bureau d'études ! Un bureau d'études est une organisation visant à concevoir des nouveaux produits, à partir des savoir-faire et/ou en réassemblant des produits existants, tout en coordonnant les corps de métiers en vue de leur matérialisation. Parfait pour une association d'artisans !

Cela faisait quatre ans qu'avec mon cousin Ngalla, nous avions entamé les démarches administratives pour ouvrir l'association. Tout était plus que parfait et prêt : nous avions les premiers membres dûment inscrits qui venaient pour la plupart de l'organisation du commerce équitable, précédemment tuée (par la police). Nous avions des membres du bureau élus démocratiquement (pas comme dans la plupart des pays africains). Nous avions les fonds issus de la société V360 sur un compte sénégalais (plus de 3 000 euros prêts à être transférés). Nous avions l'appui des chefferies de quartier (plutôt habituées à des associations sportives). Nous avions la promesse d'adhésion de nombreux artisans (notamment des membres du groupe religieux des « Baye Fall »). Nous avions les contacts chez les agriculteurs, les pêcheurs et les éleveurs (la production étant orientée à les satisfaire). En plus, j'avais fait toutes les démarches en France pour transférer à cette association mon héritage paternel, c'est-à-dire pour une valeur immobilière de 70 000 euros ou 45 millions de francs CFA.

Seul petit problème, le vieux chef de la police du commissariat de Pikine qui depuis un an, bloquait la légalisation en exigeant ma présence. Traduction de : « Quelles que soient les procurations, je veux un bakchich. » C'est donc en personne, après quatre rendez-vous au commissariat et beaucoup de

tracasseries, que j'ai obtenu ce procès-verbal sans verser un centime à ce parasite. Trois semaines après, ce vieux moustique a été mis de force à la retraite.

Le dossier de l'association était sans faille, il avait été vérifié et validé par le ministère. Les documents avaient été envoyés au service des enregistrements qui devait nous transmettre un numéro d'identification administratif. Un simple détail, je pouvais partir et considérer que l'officialisation de l'Association des Bureaux d'Études Humains était faite.

Autre formalité, comme le Sénégal n'était qu'une étape vers la fonderie, huit mille kilomètres plus loin, il me fallait refaire un passeport pour continuer ma route. Sur le site Internet de l'administration sénégalaise, il était marqué « obtention en trois jours et un seul rendez-vous ». Optimiste ! Dans mon cas, il fallut vingt rendez-vous auxquels j'ai dû consacrer quinze jours et plus d'un mois d'attente pour obtenir mon nouveau passeport sénégalais. Un gaspillage de temps énorme car entre le fourgon, l'association, le passeport et l'affaire Magdalena qui suit, j'ai passé 90 % de mon temps à régler des problèmes administratifs. Pourtant j'avais prévu de faire des choses bien plus rentables en vie durant les deux mois au Sénégal. J'accuse les nations francophones africaines d'avoir calqué servilement leur organisation sur celle de la France. En le faisant, elles en sont devenues le prolongement gangrénant le bien commun : la vie. Amputation nécessaire !

Il est remarquable que « musulman », « catholique » et « administrer » veulent dire « être soumis à », « être en dessous de tout » et « être au service de ». La question est toujours : À qui ? À quoi ? Sujet des colons, aux riches, à l'argent… que des petites mesquineries. Surtout le grand sujet, c'est la vie, et la vie ne tient pas dans un cadre hexagonal mais sur un globe. Être responsable !

Eh bien, un jour alors que j'étais en train de vaquer à mes occupations au barrage de Diama, je vois Robert courant vers moi pour me saluer. C'était le jeune homme originaire de Pologne à qui j'avais facilité le franchissement des

champs de mines de la douane mauritanienne. Après la joie des retrouvailles, il me présente à ses nouveaux amis. Il les avait rencontrés alors qu'il faisait sa demande de visa à l'ambassade mauritanienne à Rabat, Maroc. Il y avait un couple franco-polonais, un Marocain et sa copine polonaise Magdalena. Ils arrivaient tous du rainbow (le rendez-vous de hippies) qui avait eu lieu dans le Sud marocain. Ma première question à Robert fut : « Que s'est-il passé dans le désert, tu aurais dû être au Sénégal longtemps avant moi ? » Via ses amis traducteurs, il me raconta qu'après avoir marché trente-cinq kilomètres de nuit et en suivant la ligne du chemin de fer, au petit matin, il avait décidé de faire du stop pour les cinq derniers kilomètres. Malheureusement, la première voiture qui passa et s'arrêta, était remplie de policiers en civil. Retour-expulsion direct au Maroc ! Pas de chance pour lui là où je sais que d'autres ont réussi à passer ! Après quelques discussions et avant qu'il poursuive sa route, je lui donnai mon numéro de téléphone au cas où.

Un mois et demi après, je reçois un appel de Robert depuis le Mali : « Help ! Magdalena prison Dakar. » Il ne parlait ni français ni vraiment anglais. C'est donc avec ces trois seules informations que je suis parti à vélo pour faire le tour des prisons. C'est vers 19 heures que je la trouvai dans la prison pour femmes du quartier Liberté 6. En résumé : cela faisait dix jours qu'elle était enfermée et ce simplement parce qu'elle ne parlait pas français. Lors de son passage devant le juge, elle n'a pas pu expliquer qu'en rentrant du ministère de l'intérieur où elle était allée pour faire prolonger son visa, la police l'a arrêtée puis incarcérée pour défaut de visa cela alors qu'elle avait dans la main, le document prouvant que son visa était en cours de prolongation. Je me suis donc présenté le lendemain à la nouvelle audience et me suis porté garant. C'est ainsi qu'après quelques malentendus, ma famille hébergea Magdalena. Ce fut pour moi, l'occasion d'en apprendre sur le système carcéral africain. J'en parlerai plus précisément lors de mes futures détentions, mais petit

avant-goût sénégalais, du système judiciaire français à la sauce yassa. Si tu es un étranger non francophone et que tu ne peux pas payer un traducteur, tu restes en prison. Ou tu es obligé d'y travailler pour avoir les cent euros (50 000 CFA) pour expliquer ton cas à la « justice ». C'est l'étape avant celle de se défendre d'avoir commis un crime. Certaines prisonnières passent un an de « travaux forcés » pour avoir les moyens et le « droit » de s'exprimer devant un « juge ». Alors que la raison de leur détention est souvent fantaisiste car avant l'incarcération, la réalité est encore plus sordide.

Voici l'histoire brute de Magdalena, néanmoins, on trouve tous les composants de l'histoire du « petit chaperon rouge » avec dans le rôle de la jeune fille : Magdalena, celui de la mère : l'employeuse, celui de la meule de beurre : le visa, celui des loups : maquereau-police-matons-justice, dans celui de la grand-mère : Robert, et celui du chasseur-libérateur : moi.

Il était une fois au bord d'un lac rose, une jeune altermondialiste du nom de Magdalena. Elle était jolie et sans un sou. Elle venait de trouver du travail comme palefrenière dans un haras pour chevaux. Sa patronne était une veuve d'origine française et c'est elle qui lui demanda d'aller faire prolonger son visa pour pouvoir continuer à travailler. Magdalena, étant originaire de Pologne, n'avait pas appris le français mais comme elle voyageait depuis plus de deux ans, elle maîtrisait les langues anglaise et espagnole. Sur la route de Dakar, elle rencontre dans un bus un homme très luxueusement vêtu et surtout anglophone. Elle lui explique les raisons de son trajet. Lui, il lui fait des propositions de résolution rapide de son problème mais aussi de venir habiter chez lui avec ses nombreuses autres femmes. Ce qu'elle refuse. À son retour du ministère, pas loin de la station de bus où elle l'avait rencontré, la police l'arrête et sans lui donner l'occasion de s'expliquer autrement qu'en passant par ce potentiel maquereau. Ils la placent en cellule puis la transfèrent en prison. Je vous laisse imaginer la suite pour une jeune fille de dix-huit

ans, ayant quitté sa famille à seize ans, des cheveux longs, un visage d'ange, une couleur de peau blanche, un corps de danseuse, sans argent et en prison. C'est la merde. Elle peut remercier Robert car l'histoire se termine bien. Après quelques jours, je la mettais dans un bus pour Bamako, Mali où elle retrouvera Robert. Happy-end.

D'autres ont eu moins de chance ! Ces pratiques sont l'aboutissement logique du système judiciaire-répressif de type français dans un système de type capitaliste. Au Sénégal, le poulet yassa est un plat et une recette nationale : c'est un poulet que l'on arrose avec du citron pour aider à la digestion. C'est aussi un fonctionnaire que l'on arrose d'argent pour aider à la gestion (car il peut vous mettre dans la merde au bout de la démarche).

C'est souvent la divergence entre la définition et l'usage d'un mot qui cache les maux. Par exemple : le mot « aide » et les maux « aide publique ». Un maquereau sénégalais a essayé d'aider Magdalena comme la France a aidé les populations africaines. C'est-à-dire que sous l'apparence de bons sentiments, il/elle va vous mettre dans la merde pour que vous soyez dépendant de lui/elle pour « vivre ». Un jeu de faux-semblants dans lequel au final tout le monde perd car plus personne ne fait vivre.

Entre être humaniste et paraître humaniste, c'est souvent une question de tenir sa parole ou pas.

La répression des menteurs chez les humanistes, c'est d'homme à homme. Le but est de le mettre hors d'état de nuire ou au moins de lui enlever une partie de sa capacité à continuer à vivre car il vit au détriment des autres (parasite).

J'avais eu un problème, en Espagne Abdoulaye N., un « Sénégalais », m'avait emprunté 500 euros puis avait disparu. Avant de repartir, je décidai d'aller lui rendre une visite dans son lointain village de brousse. Je le retrouve et il me jure devant « Dieu » qu'il va me rembourser. Je me doutais qu'il n'allait pas le faire car le faux prétexte pour me soutirer de l'argent, avait été que sa fille était gravement malade. Or j'ai

appris ce jour-là, par sa femme, que cela n'avait jamais été le cas. Quand une personne se sert de la vie pour mentir : où est Dieu ? N'ayant aucune nouvelle de lui, avant ma deuxième visite, j'achetai un marteau. Lorsque que je constatai que mon débiteur avait mis les voiles pour l'Espagne, je commençai à détruire sa maison. Après quelques coups de marteau, sa famille s'attroupa et me promit de me rembourser le lendemain matin. Chose qu'elle fit ! Manquent les intérêts que je lui imputerai la prochaine fois que je le croise.

Enfin tous les problèmes étaient réglés. J'étais « légalement-administrativement » paré et fin prêt pour partir. Je retournai au barrage de Diama pour récupérer mon véhicule-maison.

RUISSELLEMENT

Ensemble nous reprenions la route vers les montagnes de l'Adamaoua, à plusieurs milliers de kilomètres de là. J'étais un peu stressé car comme je ne pouvais pas traverser par l'enclos sénégalais, j'allais devoir le contourner en repassant par Nouakchott, Mauritanie puis la route (Nouakchott-Bamako, Mali). Rouler dans le Sud mauritanien exigeait une certaine prudence vis-à-vis de représailles. Avant d'être à la tête de la police de la douane du Nord, le fou que j'avais fait virer, avait travaillé plusieurs dizaines d'années dans la région sud que je traversais. La routine des fonctionnaires est incapable de gérer l'inattendu. Je comptais moins sur la vitesse que sur l'effet de surprise. Être plus fou qu'un fou, c'est sensé. Après une courte visite à des amies sur Nouakchott, j'emprunte la route baptisée « de l'espoir ».

Espera en espagnol, veut dire « attendre », que l'on peut associer à la définition religieuse de l'espoir : « une intervention surnaturelle pour résoudre un problème ». Sur cette voie, n'« espérez mathématiquement » pas une bonne route mais n'« espérez physiquement » pas non plus en trouver une meilleure après. En Mauritanie tu slalomes entre les nids de poule, au Mali tu es obligé de choisir les nids de poule, au Niger c'est la taille poulailler, près du lac Tchad tu peux juste rêver de goudron. En Afrique, l'état des routes est une histoire de plumes et de goudron.

L'État et les routes une histoire de poulets. Un dicton explique que si tu veux traverser un fleuve en pirogue, prends avec toi des poulets, si en route tu rencontres un caïman, donne-lui un poulet et espère en avoir assez pour atteindre l'autre berge. Les frontières sont réputées infestées de gros caïmans.

Pas de problème, je passai les douanes Sud-Mauritanie, Nord-Mali et cela sans avoir eu des nouvelles du fou. Ouf !

Quelques informations qui n'ont peut-être aucun lien entre elles : cette région est le fief de la famille Kane. Lors de la colonisation, ce nom de famille a été francisé de l'arabe Khan. Quand on sait que ce sont les petites dunes des alentours qui ont donné leur nom à l'opération « Barkhane », cette vaste répression des populations en vue du maintien des trafics mafieux menée par l'armée française, ma famille pourrait se sentir visée, d'autant plus que dans les langues sémitiques « bar » veut dire « fils de ».

Mais cette opération n'était pas encore d'actualité ce 19 avril 2011. Pour moi, ce jour-là, les barrières du Sahel se lèvent. La douane malienne me donne dix jours de « permission » de circulation sur le « territoire » malien. Les douaniers me disant qu'il serait très facile de faire une prolongation à Bamako. Je roule donc tranquillement jusqu'à la « capitale » où je me présente, trois jours après, à l'Office central des douanes, pour y faire prolonger mon « autorisation ». Après quelques heures, dans une longue file d'attente, je rencontre un fonctionnaire dans un bureau affreusement luxueux. Il me dit : « Il faut attendre la fin de ta première permission, puis en demander une nouvelle. »

Quand je lui demande le coût financier à prévoir, il me chasse de son bureau. Dans quelques jours, j'allais être comme un grain face à un poulet ! Il fallait savoir. Alors je rattrape mes prédécesseurs de cette file d'attente pour savoir combien eux ont dû payer : « Pour notre voiture, 700 euros pour deux mois de prolongation. » Pour moi, hors de question ! Le soir même, je reprends la route avec l'intention de

faire mille cinq cents kilomètres en cinq jours. À partir de Bamako, je roule la journée car l'état des routes demande une certaine attention. Attention insuffisante car lors d'un croisement ma remorque (mille kilos) mordit sur le bas-côté dans un trou de un mètre. Résultat, le châssis et le train étaient cassés. La réparation de fortune du village le plus proche n'a pas tenu longtemps mais elle me permit de rejoindre Ségou, la capitale du royaume des Bambaras. J'y trouvai des soudeurs hors pair qui me réparèrent et consolidèrent la remorque d'une façon géniale. Je le dis aussi bien en tant que fils de soudeur de l'école africaine qu'en tant qu'ingénieur. Je sentais l'héritage des anciens forgerons mis au service de ma mission. Leurs améliorations de la remorque reflétaient l'intérêt qu'avait pris la France à exploiter leur savoir-faire mais aussi le fatal déficit de reconnaissance du travail de mon paternel.

C'est vivement que je repris la route en traversant par Mopti, Gossi, Gao, puis la frontière avec le Niger. Au passage, je rends visite à Magdalena, Robert et leurs amis qui campaient depuis quelques mois dans les montagnes de Bandiagara. Ils étaient enchantés par l'Afrique et les Africains (hormis fonctionnaires). Certains parlaient même d'y vivre. Robert, lui, avait décidé de partir faire du trafic de diamants au Liberia. Pas une bonne idée ! Il partit, il vit et revint en Europe pas plus riche financièrement. Travailler pour ceux qui veulent briller par autre chose que leur réflexion est bête. J'attire votre attention : rien n'est plus précieux que la vie et mortifère que la vanité capitaliste !

Malheureusement, Robert n'est pas le seul à risquer sa vie pour satisfaire l'orgueil et la coquetterie capitalistes. Par exemple, si vous empruntez les grands axes de circulation africains, vous rencontrerez sûrement des caravanes qui roulent extrêmement vite. Ce sont des convoyeurs de voitures. Comme il n'y a pas de camion pour acheminer des véhicules, entre autres entre le port de Dakar, capitale du Sénégal et Niamey, capitale du Niger (quatre mille

kilomètres), des chauffeurs sont payés pour les conduire sur les points de vente. Leur technique est la suivante : celui qui a la voiture la plus puissante prend de l'avance par rapport au convoi. Son but est d'arriver aux check-points de police avec suffisamment de temps d'avance pour présenter les papiers de tous les véhicules et payer le bakchich. Le policier lève alors la barrière en dessous de laquelle le convoi va passer sans s'arrêter à plus de 100 km/h. Le chauffeur ayant les documents court alors à son bolide et part à toute vitesse (150-200 km/h voire plus) car il doit non seulement rattraper le convoi, mais le dépasser et reprendre suffisamment d'avance avant le prochain check-point quelques dizaines de kilomètres plus loin. Ce sont les meilleurs pilotes du monde, mais les carcasses (en chair, en os ou en fer) témoignent de leur dangerosité. Pas seulement pour eux mais aussi et surtout pour les animaux, les enfants, le « public » et les autres usagers de la route. Si vous les voyez arriver dans votre rétro avec les pleins phares et à grands coups de klaxon, un conseil, garez-vous.

Sur les routes du Sahel, voyagez accompagné de prudence et défendez la vie avec chaleur car les agents étatiques sont trop préoccupés par la leur (de vie).

À cette date de fin avril, début mai 2011, furent enregistrés les records de chaleur au Mali. À Gao, ville qui quelques mois après sera contrôlée par les rebelles touaregs, la température était de 47 degrés à l'ombre. Je me garais en brousse sous des arbres mais la chaleur me rendait malade et j'avais des hallucinations. Les personnes à la couleur de peau claire ont beaucoup moins de facilité pour lutter contre le chaud. Scientifiquement, cela vient de la dissipation de la chaleur par radiation. Elle est favorisée par les corps et surfaces noirs (les échanges thermiques sont meilleurs donc une plus grande capacité à se refroidir). Pour contrer mon déficit en mélanine, j'avais trouvé une astuce importante. Tout le monde est rouge, au fond ! Alors pour résister à la chaleur : utilisez l'absorption d'eau froide. Sur les routes, les vendeurs

de crèmes glacées sont rares mais il y a toujours des vendeurs d'eau plus ou moins fraîche. S'il y a eau fraîche, il y a forcément pas loin un magasin qui vend des blocs de glace. Le plus souvent, ce sont des sachets d'eau potable congelés. Je vous conseille d'en acheter trois ou quatre puis de les mettre dans un grand saladier avec de l'eau. Vous placerez ensuite le tout sur vos cuisses. Ainsi, au fur et à mesure que la glace fond, il se crée un microclimat au niveau du torse. En plus, vous pouvez siroter l'eau tranquillement. Mais attention, n'avalez pas directement l'eau glacée sinon c'est l'angine assurée. Donc il faut garder l'eau dans votre palais, cela le temps qu'elle se réchauffe mais aussi qu'elle refroidisse votre tête. C'est seulement quand elle vous paraît tiède, que vous pouvez l'avaler. C'est la recette idéale pour passer le pic de chaleur (12 heures-16 heures) pendant lequel il faut faire une pause.

Rouler, rouler, rouler… La traversée du Mali fut très frustrante. Pas de pause ! Je devais arriver dans les temps à leur douane. Ce qui fut le cas le 29 avril. Heureusement le récolteur de taxes nigérian ne m'a pas trop fait de tracasseries et contre quelque vingt-cinq euros (15 000 CFA), j'ai eu une autorisation de circuler pendant un mois.

Je pouvais maintenant m'arrêter tous les cinquante kilomètres. De toute façon, j'avais brûlé tout mon stock d'huile propre et donc ces étapes étaient nécessaires. Chaque soir, je remettais une vingtaine de litres en filtration. Le lendemain, l'huile nettoyée était envoyée dans le moteur pour l'avancée de la journée. Une fois tout brûlé, je me garais en rase campagne (la brousse) et ce dans les zones les plus éloignées des agglomérations.

Pourtant, jamais je ne fus seul ! N'importe où, il y avait toujours des personnes qui sortaient de nulle part et qui venaient discuter pendant quelques heures. J'en profitais pour leur montrer mon fourgon ainsi que le fonctionnement du moteur avec de l'huile végétale. Je leur préconisais aussi d'utiliser l'huile d'arachide pour leur moulin à moteur diesel

et avec lequel ils produisent de l'huile (ça fonctionne super bien avec l'arachide, avec un litre utilisé pour plus de dix litres produits). Je leurs parlais également de mon projet de haut-fourneau et de ma route passée. En échange, ils m'informaient sur la route future, la politique et leurs ambitions. C'était mutuellement intéressant.

Par contre, un jour, je voulus ne pas être dérangé. Je devais absolument filtrer plus que d'habitude car la veille j'avais subi une tempête de sable. Des grains avaient pollué mon système de filtration. Je décidai donc, un après-midi, de m'enfoncer d'un kilomètre dans la brousse pour être sûr de ne rencontrer personne. J'étais entre deux dunes, absorbé par mon travail, quand j'entends une voix grave au-dessus de moi : « Que la paix soit en toi » *(As-salam aleikoum).* Je me retourne et je vois en contre-jour, perché à quatre mètres sur un chameau blanc, un Touareg. Il était habillé d'une tenue couleur sable, ce qui faisait ressortir son sabre brillant, courbé et de soixante-dix centimètres de long. En plus d'un petit mouvement de recul, j'ai dû répondre d'une voix un peu trop aiguë : « Qu'en toi, elle soit aussi » *(Malekoum salam).* J'ai senti qu'il rigolait sous son turban (chèche). Le chameau était chargé de tapis, de casseroles, de sacs et pourtant quand ils continuèrent leur route : le silence ! Même les pas sur le sable ne faisaient aucun bruit. J'aperçus alors, assise dans l'autre sens, une femme, habillée en rouge vif et tranchant. Je ne sais pas si c'est l'adrénaline ou la beauté de l'authenticité mais cela m'a marqué. Je suis sûr qu'ils ont dû se vanter de m'avoir surpris et dire un truc comme : « Même le chameau a rigolé ! » De mon point de vue, je ne pourrais pas le certifier.

Pour les humanistes, les populations locales ne sont pas un danger, surtout que plus on est au cœur du continent, moins forte est la corruption par les cadeaux. C'est parce qu'il y a peu de véhicules qui arrivent jusque-là et ceux qui y arrivent ont déjà été dépouillés. Ici, les habitants s'approchent par curiosité ou pour essayer de commercer (eau, arachides, mangues…).

En mai la saison des mangues commence. Elles se drapent des couleurs rasta vertes, jaunes, rouges. Attention, ce fruit est une drogue dure ! Les papilles humaines et le cerveau qui leur est associé ont été originellement programmés pour en être addict. Leur absorption engendre un fort sentiment de plaisir et un étouffement des perspectives de la digestion. Cela peut aller jusqu'à une perte de dignité. Rien à voir avec la mangue de supermarché. Ici, elles sont sauvages, sans pesticide. Certaines se sont décrochées naturellement à maturité, d'autres jus des cieux ont été judicieusement sélectionnés à petits coups de bâton. Chaque mangue a un goût différent, un peu comme une boîte de chocolats : jeune, mature, fermentée, sucrée, acidulée, juteuse, laiteuse, goûteuse, filandreuse, molle, tendre, dure… trop bonne !

En bord de route, le problème est qu'elles ne sont pas vendues à l'unité (pour 1,50 euro, ou 1 000 CFA : dix kilos). À chaque fois, je me promettais d'être raisonnable (trois maxi par jour), et chaque fois, la nature arrivait à me convaincre. Pas bon ! Consciemment, de toutes les excuses pour tomber dans la gloutonnerie, c'est leur conservation qui était la meilleure : « Je n'allais pas les jeter ! » Bon, logiquement, j'aurais pu donner 1 000 CFA, prendre trois mangues et leur laisser le reste des fruits. En fait ! Inconsciemment, mon cerveau-estomac m'a beaucoup abusé. En contrepartie ! La liquidité de mes selles m'obligeant à m'arrêter précipitamment, c'est donc suite aux conséquences de ma gourmandise que je découvris des coins, des recoins et des petits coins imprévus et magnifiques. Les bas-côtés des routes africaines sont extraordinaires : les champs, les rivières, les déserts, la brousse, la jungle, les pâturages, les marais, les montagnes… Évidemment, nettoyage à l'eau, avec la main gauche et rien laisser aux bactéries.

Plus généralement, au niveau de la nourriture, il vaut mieux manger local. Chaque lieu a un plat adapté aux conditions climatiques. Par exemple, dans les régions très chaudes, à midi, du couscous avec du lait concentré (cela

peut être mangé froid), et le soir, des lentilles ou des haricots blancs (attention aux haricots rouges, d'expérience). Je m'étais fait mon petit stock de ces aliments en m'arrêtant au grand marché de Niamey, Niger, cependant l'objet de ma visite avait pour but principal de m'équiper pour le sable. C'est donc pour l'affronter que j'ai acheté quatre grosses planches et une pelle. C'est l'indispensable car les routes, au fur et à mesure que l'on se rapproche du lac Tchad, deviennent en trois dimensions. Pourtant la topographie y est plutôt plate, sur cette portion, rouler se résume à savoir s'il vaut mieux monter sur la route ou descendre sur le bas-côté ! Autrement dit : est-il plus rentable d'utiliser des portions de goudron défoncées de longueur aléatoire et se finissant par un trou ou vaut-il mieux risquer l'ensablement en contrebas ? Il faut le voir pour le croire ! Souvent le sable est mieux.

J'ai fait deux mille kilomètres sur les routes du Niger, après la pause de trois jours à Niamey, passage par Maradi puis Zinder pour arriver à Diffa. C'est dans cette dernière ville que je vendis ma remorque contre 120 euros et une promesse de l'utiliser pour la vie. Très bonne affaire pour l'acheteur mais j'avais décidé de ne pas faire de profit ou de profiter d'un commerce inéquitable. Je l'ai achetée 120, je la revends 120. En prime pour lui, la cuve attachée sur la remorque, j'avais fait dix mille kilomètres depuis Albertville donc elle était maintenant vide. De plus, la population m'avait averti que la route vers Nguigmi n'était pas en état. Mais erreur, après avoir demandé à des fonctionnaires locaux, ils m'assurèrent de la faisabilité du parcours.

Nguigmi, c'est le passage obligé pour contourner le lac Tchad par le nord pour ensuite rejoindre Ndjamena, Tchad, et ainsi éviter le Nord-Nigeria. Ce n'est pas le chemin le plus court pour Ndjamena mais depuis les champs d'oranges espagnols, en passant par le Sénégal jusqu'à Diffa, Niger, tous mes conseillers, sans exception, m'avaient dit : « Surtout ne passe pas par le Nigeria. »

Avisé, j'arrivai à vingt kilomètres de Nguigmi, quand au sommet d'un vallon, la route disparut ! Je descendis à pied faire une reconnaissance dans le creux avant de m'engager. J'y vis des ornières d'un mètre et aucun passage possible. Je décidai donc d'attendre pour voir comment passaient les locaux. Après trois heures sans aucun véhicule, je me rendis à l'évidence : il y avait une autre route. Effectivement en revenant sur trois kilomètres, j'arrivai à l'embranchement d'un chemin de brousse où des personnes attendaient. Ils m'expliquèrent que les routes ont été abandonnées au profit des pistes. Une personne me proposa de m'accompagner. Après avoir dégonflé mes pneus au maximum pour avoir une meilleure portance sur l'herbe à chameau, nous nous sommes lancés. Je me suis planté trois fois en quelques kilomètres (ensablé jusqu'au châssis). Sachant qu'il me restait deux cents kilomètres de piste à faire, je me résolus à rebrousser chemin et ramener mon passager.

Décision était prise de passer par le Nigeria !

Retour à Diffa et sa douane Niger-Nigeria. La frontière est délimitée par une rivière presque asséchée. La nuit on peut entendre les bruits de moteur d'une importante circulation mais sans phares ! C'est marrant ! À la douane, il y a de petites maisons de chaque côté d'un pont à une voie. Je le traverse avec mon passeport sénégalais. Malheureusement, je devais ensuite me présenter à l'office des douanes de Damasak, Nigeria, pour régulariser mon véhicule. La route entre Diffa et Damasak étant en construction, j'ai dû suivre les traces des camions sans pouvoir les emprunter car trop profondes. Donc dix-huit kilomètres de hors-piste mais je commençais à prendre le coup. Pour ne pas s'enfoncer, il faut pousser les rapports à fond et quand le moteur va caler, passer la vitesse inférieure. Conduite très sportive, sauts de dunes et plongeons dans le sable. Quand je rejoignis la route goudronnée, je dus faire du ménage. Tous les tiroirs s'étaient ouverts, toute la vaisselle cassable était cassée et de l'huile avait giclé de partout. Une fois au poste de douane,

un fonctionnaire me fit une autorisation et me la donna. Puis il me demanda de l'argent, je lui dis : « OK, mais je veux une facture. » Ne pouvant m'en fournir une, il ne voulait pas me rendre les papiers du véhicule tant que je ne lui rendais pas le papier qu'il venait de me faire. La situation dégénéra, on était à deux doigts d'en venir aux mains (surtout lui).

Je pris le document produit et roulai jusqu'au commissariat pour leur expliquer la situation. Lorsque je voulus me garer devant, le garde pointa son arme sur moi en me gueulant d'aller stationner ailleurs. Il y avait de la tension dans l'air !

Cependant le commissaire téléphona au chef du département des douanes qui me dit de retourner voir son subalterne. Pendant ce temps, il allait lui passer un « coup de téléphone ». À mon retour ce sous-fifre était devenu tout gentil et m'a fait tout gratuit. Étonnant mais il ne m'a pas souhaité bonne route malgré une salutation majeure de ma part.

C'était la fin de l'après-midi, je décidai donc de poursuivre ma route. Quand les militaires ont vu que je reprenais la route de l'est, ils m'ont rattrapé à moto avant la sortie de la ville. Encore une discussion très nerveuse, ils m'interdisaient de passer par là. Il y avait de la tension dans l'air !

En conclusion un soldat a dit, texto : « Laisse-le partir, ça nous fera une excuse pour aller le chercher ! »

D'expérience, je sais qu'il ne faut jamais écouter les conseils des fonctionnaires ou accepter leur « aide ». Par exemple, systématiquement, lors de ce voyage, ils m'ont toujours indiqué les mauvaises routes (pour me mettre dans la merde). Inversement, j'ai appris aussi à qui faire confiance et dans la foule qui s'était rassemblée pour écouter le débat, la population me préconisait aussi de passer par le sud. C'est-à-dire Maiduguri, Nigeria. Pour cette fois, j'obtempère, je reprends la direction vers le sud escorté par un policier jusqu'à la sortie sud de la ville. Où on décide d'un commun accord que j'allais passer la nuit à cent mètres du check-point. Deux heures après, à travers mon pare-brise je vois

un minibus arrêté à ce poste de contrôle. Les passagers sont sortis et deux jeunes sont mis à part. Les autres remontèrent dans le bus et partirent. À ce moment-là, les militaires commencèrent à fouetter les deux hommes avec une ceinture. Ayant une intolérance à la violence et de l'empathie pour les êtres humains, je courus pour arrêter leur pratique. Ils chargèrent leurs fusils et me mirent en joue. Brièvement, je leur explique mon désaccord pendant que le bourreau me gueulait : « Ce n'est pas ton business, ce n'est pas ton business. » Puis, ils m'ont sommé de passer le check-point en m'invitant à aller me garer très, très loin. Je ne sais pas s'ils ont recommencé à les fouetter après mon départ mais je leur aurai au moins offert un peu de répit. Il y avait décidément de la tension dans l'air !

Deux jours après, vers midi, j'arrive à Maiduguri, où à l'entrée de la ville, il y avait une densité de militaires que je n'avais pas vue depuis Laâyoune (chez les Sahraouis dans le Sahara occidental). La ville était très grande avec beaucoup de circulation et aucune place de parking libre. Pourtant j'avais besoin d'acheter des filtres à café pour continuer la filtration de mon huile. Il me restait deux cents litres maintenant entièrement stockés dans des bidons à l'intérieur du fourgon. D'un seul coup, je vois à droite, une rue avec plein de places de stationnement. Je braque, je me gare, je barre et je pars à pied pour essayer de trouver un revendeur de filtres. Mission impossible ! Donc après trois heures de marche, je reviens au fourgon. Là, trois personnes en civil m'attendaient et commencèrent à gueuler. Décidément, ici, ils ne savent pas parler calmement ! Je refuse de leur présenter mes papiers d'identité tant qu'ils ne me prouvaient pas leur appartenance à la police. Ils m'informèrent alors que de l'autre côté du mur de six mètres de haut, c'était le commissariat.

« Alors allons-y ! » Au portail d'entrée, il y avait plusieurs jeeps avec mitrailleuses lourdes et des dizaines de militaires équipés de fusils d'assaut, casques et protections pare-balles. Lorsque nous arrivâmes à leur niveau, ils se mirent

au garde-à-vous. Je donnai mes papiers à une des tortues ninjas qui les remit à un de mes accompagnateurs. Il me regarda en me demandant : « Tu comptes vraiment rester garé là cette nuit ? » Je lui confirmai et contre ma promesse de partir le lendemain à la première heure, il me rendit mes papiers. J'ai passé une excellente nuit, pas un bruit. Le lendemain, je repris la route comme convenu. Il me restait deux jours pour arriver à la douane Nigeria-Cameroun et cent vingt kilomètres. Tranquille ! Par contre, je ne savais pas qu'à partir de Maiduguri, il y avait des check-points tous les deux kilomètres. À chaque fois, négociation pour ne pas verser dans la corruption, quatre ou cinq fouilles complètes pour voir s'il n'y avait pas des armes. En début d'après-midi, je n'avais fais que soixante kilomètres en six heures. Pour me restaurer, je décide donc de faire une pause sur la seule petite butte. Une surélévation de vingt mètres sur vingt mètres en herbe à chameau à cinquante mètres de la route, avec sur un des côtés le seul arbre des environs. Devant moi, le paysage était plat à l'infini. Je m'étais garé pointé vers le nord mais j'avais vu qu'au sud, un nuage noir arrivait.

Cool, de la pluie ! La dernière fois que j'en avais eu, c'était à Ceuta cinq mois plus tôt. Le vent a commencé à souffler. Il soufflait de plus en plus fort. Puis à une vitesse que je n'avais jamais vue. Pourtant avec mon éolienne, je m'étais garé dans les endroits les plus venteux possibles. Il soufflait si fort que j'ai dû resserrer mon frein à main. Puis la pluie a commencé à tomber presque à l'horizontale, elle arrivait par l'arrière et elle ne touchait pas le pare-brise. Après la force, deuxième grande surprise, la quantité d'eau qui tombait. Elle était inimaginable ! C'est à ce moment-là que je me suis dit : « Impossible, il y a un truc que je n'avais pas compris ! »

J'allai à l'arrière de mon fourgon et j'ai ouvert une encyclopédie à la page « Fonctionnement atmosphérique » (le *Quid* édition 1978). Où j'ai pu apprendre que dans la zone située entre les tropiques, plus il fait chaud, plus les pluies

sont abondantes et violentes. Depuis de nombreuses années, je pensais qu'avec le réchauffement climatique cela allait provoquer des sécheresses, surtout en Afrique subsaharienne, or c'est l'inverse. Ce qui se passe est une aubaine pour tous les agriculteurs de la bande Sahel. C'est une information de première importance car elle explique de nombreuses manigances et notamment les tentatives d'accaparement de leurs terres (par Bolloré et compagnie).

Mais revenons à l'orage sous lequel j'étais. Il était tout particulièrement violent ! D'ailleurs, j'appris plus tard qu'il avait tué douze personnes sur son passage. Pour moi, la seule conséquence, après deux heures, fut que je me retrouvai sur une île. J'étais entouré par quarante centimètres d'eau et ce jusqu'à l'infini. J'aurais pu rejoindre le lac Tchad en pirogue.

Après une heure, il ne restait plus que dix centimètres, le reste ayant été absorbé par le sol. Cette hauteur nous permit, un chauffeur routier et moi, d'aller porter secours à un taxi-brousse dont les passagers avaient fini l'orage accroupis sur leur siège. Leur moteur redémarré et le taxi sorti des ornières, je commençai à discuter avec le chauffeur du poids lourd. Il transportait des pièces de voiture. Ce matin-là, il avait crevé une roue et avait dû s'arrêter à cinquante mètres de là. En attendant la décrue et le retour de ses apprentis partis réparer le pneu, nous montâmes sur le talus pour observer ce qui se passait sur la route. Elle était en terre battue et argileuse. L'eau ne s'y infiltrait pas pour l'instant. Mais bientôt, nous fûmes pris de crises de rire. Le rire malsain de voir souffrir les autres, celui de la chute, celui du vidéo-gag, la joie du dommage, en allemand *Schadenfreude.* Devant nous la scène était pourtant triste mais nous pleurions de rire devant autant de bêtise humaine. Nous étions au point le plus bas entre deux petits villages, à un kilomètre de part et d'autre, donc là où le niveau d'eau était le plus haut. Au début, la route submergée entre les deux talus de deux mètres de haut, ressemblait à un canal. Les voitures arrivaient à passer sur le sol encore dur. Mais au fur et à mesure que l'eau pénétrait et

que les voitures labouraient le passage, la route s'est transformée en marais de plus en plus boueux. C'était marrant ! Toutes les voitures qui s'engageaient, n'avaient plus le choix à cause des talus, leur chauffeur devait se battre pour aller jusqu'au bout de la boue. Mission devenue impossible sans aide après une heure de circulation. Ce fut la fortune pour les villageois, qui bien sûr, proposaient leurs services contre rémunération. Il y avait plus d'un millier de chauffeurs naufragés.

Ce soir-là, je mangeai avec ce routier et ses apprentis autour d'un feu que nous avions fait sur mon île. Il m'apprit ce qui se passait aux alentours où une dizaine de militaires mouraient chaque semaine. Il m'apprit notamment pourquoi personne ne se garait jamais autour du commissariat de Maiduguri. Il était attaqué pratiquement tous les jours avec mitraillage, cocktails Molotov et lance-roquettes. L'armée avait totalement perdu le contrôle de la région, hormis cette route. C'est bien ce que j'avais ressenti, il y avait des tensions dans l'air !

Pour info, depuis quatre ans, je ne lisais pas, je n'écoutais pas, je ne regardais aucune source d'« informations » officielles, donc, j'avais vaguement eu connaissance de l'existence d'un groupe armé dans le Nord du Nigeria, sans plus ! J'y portais tellement peu d'importance que suite à cette discussion, je n'avais même pas mémorisé leur nom, « Boko Haram ». En allant me coucher, j'étais plus impressionné par le spectacle des plusieurs milliers de phares alignés dans un bouchon infini et dans les deux sens.

Les cris et les klaxons se sont arrêtés vers minuit, les conducteurs résignés et tous les véhicules définitivement embourbés. Au petit matin, il y avait des milliers de veaux, de vaches et de taureaux qui marchaient autour du fourgon. Nous étions à l'époque de la transhumance. Quand je suis allé voir sur la route, j'ai compris que ces animaux sortaient des bétaillères qui s'étaient enlisées et avaient scellé définitivement le passage.

Par chance, moi, j'étais sorti de la route. Étant de l'autre côté des talus, devant moi la terre sablonneuse était vierge de tout passage. Néanmoins, elle était parsemée de grandes mares inexplorées. Technique apprise par observation, la veille, pour passer une étendue d'eau, ce qui compte, après s'être assuré qu'elle n'est pas trop profonde, c'est la vitesse. Donc à fond ! Première, deuxième, troisième, trente, quarante, cinquante, vitres fermées, les essuie-glaces au max, plongeons, gerbes, glissades, frayeur et redécoration de l'extérieur en marron jusqu'au toit. J'arrive au premier village. La circulation avait été bloquée derrière moi donc durant les soixante kilomètres suivants, j'étais le seul sur la route. Aux check-points, ils voulaient plus des informations sur les dégâts de la tempête que de l'argent. Leur expression pour le demander était littéralement : « Money for the gun ! » Perte de salive, je ne leur en donnais jamais.

La douanière nigériane fut fort surprise, étonnée et déçue de me voir arriver. Elle me laissa passer chez les crevettes après quelques coups de téléphone. En l'an 1475, des Portugais qui remontaient un fleuve d'Afrique, loin dans le Sud, avaient remarqué qu'il regorgeait de crevettes. Ils le baptisèrent donc « crevette », en portugais *camarão.* Six cents ans après, à mille kilomètres, dans une région d'élevage, aux croyances musulmanes, des personnes étaient payées pour défendre la singularité, l'identité et l'entité « Cameroun », « crevette ».

Difficile – impossible ! Ici, les Hommes du cru jonglent avec quatre identités « nationales » (Niger, Nigeria, Cameroun, Tchad). La merde !

Par la suite, je vais devoir encore traverser plus d'une dizaine de ces soi-disant frontières. Donc pour définir et illustrer, une bonne fois pour toutes, ce qui se cachera ensuite sous le mot « tracasserie » administrative, je vais raconter mes démarches à la douane camerounaise de Fotokol.

Mon but était simple : traverser les cinquante kilomètres « camerounais » qu'il y a entre la zone militarisée par

l'administration nigériane et celle tchadienne. Pour ce faire, je me présentai aux policiers camerounais en disant que je voulais obtenir un visa de transit. Constatant que je ne leur donnais pas d'« argent », ils m'envoyèrent directement sur une fausse route, à l'autre bout de la ville. À l'office de police, puisque je ne voulais toujours pas donner d'« argent », à 17 heures un policier me fait un visa valable jusqu'à minuit le soir même et me menace de prison si je ne pars pas immédiatement.

Il savait que je ne pouvais pas y arriver dans les temps. Mais surtout, son but était que je me précipite sans faire les autres démarches. Ainsi, il comptait récupérer plus d'« argent » via ses collègues sur la route et tout particulièrement lors du demi-tour qu'ils m'auraient obligé à faire pour reprendre un nouveau visa.

Je n'avais pas fait un kilomètre que je croise un douanier qui allait à pied vers son poste. Il m'expliqua qu'il fallait enregistrer mon fourgon à la douane. Il monta dans le fourgon et nous fîmes demi-tour vers son lieu de travail, à dix mètres du poste de police initial qui avait omis de me parler de cette étape.

Je fis les documents douaniers sans problème mais impossible de faire l'assurance. La piste était trop mauvaise pour arriver dans les temps mais en plus je les soupçonnais de m'attendre sur le goudron pour défaut d'assurance. Je gare donc mon fourgon avant de rouler dessus et je vais en transport en commun jusqu'à la ville de Kousséri. Là, je prends une assurance et je reviens incognito. Après avoir repris la route, un check-point police, spécial assurance. Où, étonnés, ils ont dû me laisser passer. Salutations majeures !

Après d'autres tracasseries à la douane côté Cameroun vers Tchad, puis à celle du côté Tchad. À force, j'avais une crampe au majeur.

Depuis mon expérience du no man's land, j'anticipais ! J'avais pris un visa pour le Tchad à Niamey, capitale du Niger, et je me rendais à Ndjamena, capitale du Tchad, via le Nigeria pour obtenir un visa pour le Cameroun.

Pour un habitant du coin cela ne doit pas être facile d'aller voir ses cousins à quelques kilomètres sans faire deux mille kilomètres pour avoir toutes les autorisations. Ce n'est pas fonctionnel !

À Ndjamena, l'ambassade du Cameroun se trouve à deux cents mètres de la présidence, de l'autre côté de la place de la Nation. Au milieu trône un monument gigantesque. Un gaspillage horrible, quand on regarde comment vivent les habitants, ce monument est un investissement criminel d'une laideur coloniale. Ceux qui ont décidé de sa construction devraient être condamnés et très sévèrement punis. Logent-ils à la présidence ou à l'ambassade de France qui est accolée ? Sur un bord de cette place, il y a deux bâtiments côte à côte, l'un où travaille un dictateur et dans l'autre un ambassadeur qui lit des dictées.

L'ambiance sur cette place est extrêmement mauvaise. Des jeunes m'ont même jeté des cailloux et sous les yeux de la police, ensuite je me suis garé en face de l'ambassade du Cameroun. Un soir après de longues discussions avec la population, une personne est venue discrètement pour discuter avec moi. Je sentais que c'était important car je l'ai vue attendre des heures en retrait dans l'obscurité avant de m'aborder. En résumé, elle avait filmé les exécutions par le gouvernement des chefs de quartier (une centaine de personnes). Elle cherchait quelqu'un pour faire sortir les images et les diffuser. Aujourd'hui encore je culpabilise de n'avoir pu l'aider que par des conseils. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue et ses images n'ont jamais été diffusées (à ma connaissance).

Après quatre jours, le 5 juin, j'obtiens un visa de un mois pour circuler au Cameroun. Ayant encore quelques jours d'autorisation de circuler au Tchad, je choisis de rouler vers le sud et de passer par la douane Tchad-Cameroun à Bongor. Il faut dire que cette décision était motivée par le fait que je ne souhaitais pas repasser par les précédents postes Tchad-Cameroun à Kousséri car il devait subsister de l'animosité à mon égard et l'empreinte de mon majeur.

La route en direction de Bongor était bonne avec du goudron tout le long. En chemin ce fut l'occasion de goûter au lait de chamelle. Des femmes « touareg » en vendent sur le bord de la route. C'est spécial ! J'ai fait des crêpes avec. Ce lait était tellement riche et consistant qu'après deux crêpes, j'étais rassasié pour la soirée.

Cependant, l'événement le plus marquant de ce trajet fut une attaque de bandits. Comme « bon goudron » veut dire « cadeaux », donc je me garais en brousse pour passer la nuit. Vers une heure du matin, bien rassasié avec mes crêpes, j'étais couché sur le toit de mon fourgon quand j'entendis du bruit en contrebas. Je vis des ombres d'hommes qui se rapprochaient. Bang ! Ils avaient fracturé la porte côté passager. Il y a des instants dans la vie où on se souvient exactement des mots qui ont été prononcés.

J'entends une voix qui crie : « Pas de problème, on ne veut pas de problème ! » Il ne devait pas parler français et répétait sûrement des phrases de francophone qu'il avait apprises lors de ses précédentes agressions. J'allume toutes les lumières en gueulant : « On y va jusqu'à la mort ! Go ! Go ! Go ! » (C'est sorti comme ça, instantanément, j'en suis assez fier car même en y réfléchissant des heures, je n'aurais pas pu dire mieux pour impressionner.) Mais sérieusement, j'étais prêt à me battre, à tuer et à mourir. Je ne sais pas si c'est ma tirade imitant une opération commando, le fait que j'avais sorti un couteau de boucher (trente centimètres), ou le camion qui passait à ce moment-là, mais ils se sont éloignés pendant dix secondes ce qui m'a permis de refermer la porte. Quand ils sont revenus : la porte était en train de se rouvrir, un bandit était en train de passer par la vitre arrière et j'étais en train de tourner la clé pour démarrer. Dans les films d'horreur, il y a toujours un problème à ce moment-là ! Dans la réalité : merci au moteur Sofim 8140D qui démarra au quart de tour. J'ai dû arracher le bras de celui qui s'apprêtait à monter par la porte et j'ai dû traîner sur plusieurs

mètres celui qui essayait de passer par la vitre arrière (il a dû chuter sur la route à plus de 50 km/h).

Je roule jusqu'à la première ville et je me gare à la première lumière allumée. Bilan, un sac de vieilles affaires volé et le bol de pâte à crêpes renversé. Je m'endormis exténué vers 4 heures du matin.

À 6 h 30 : Boum ! Boum ! Boum ! contre le fourgon. Je me levai et constatai que c'était la police. Ils m'obligèrent à les suivre au commissariat immédiatement. Au départ, je pensais que c'était pour un contrôle de papiers mais ils me demandèrent : « Il ne vous est rien arrivé cette nuit ? Regardez ici, il y a des personnes arrêtées ! » Une dizaine de personnes étaient assises dans un coin (torturées et blessées). Tout de suite, j'ai pensé que c'était un coup monté, « une barbouzerie », des pompiers pyromanes. À part moi et les voleurs, personne ne pouvait être au courant de l'agression de la nuit. Soupçon confirmé car avant même que je réponde, ils m'avaient demandé de l'argent. Je dis : « Qu'est-ce qu'il aurait dû se passer ? »

N'ayant pu justifier d'un quelconque travail car cela aurait prouvé leur implication dans l'agression, je repris directement la route pour rejoindre Bongor dans la journée. Le soir même, je traversais la rivière Logone.

Après les tracasseries douanières de Yagoua, Cameroun, il ne me restait que quelques litres d'huile et quatre cents kilomètres à faire. C'est pourquoi je suis allé au marché de la ville de Garoua pour acheter quarante litres d'huile végétale, mais aussi, et surtout, pour commencer à m'équiper pour la jungle. Instrument indispensable, la machette, qu'il faut prendre de bonne qualité surtout au niveau du manche. Outillé, je cherchais un cybercafé quand je suis passé devant une gigantesque maison avec des murs d'enceinte de plusieurs mètres de haut, un peu comme un château dans une forteresse. Je pensais que c'était un hôtel de luxe pour milliardaires néocolonialistes.

Presque ! La population m'informa que c'était la maison de Marafa Yaya, le troisième homme le plus riche du pays et à l'époque le ministre des affaires territoriales. Ce collaborateur était également un des amis de toujours de l'industriel français Bolloré. À eux deux, ils avaient le quasi-monopole sur le transport de fret camerounais. Bolloré a le port et le chemin de fer, Marafa a les camions.

Par exemple, rien que pour alimenter la zone du Tchad, c'est un demi-milliard d'euros par fret. Les populations tchadiennes étant enclavées par des frontières artificielles, elles sont les esclaves des douanes (idem pour les autres populations du Niger, du Mali, de Centrafrique…). J'aurai affaire à Marafa et sa bande de bandits par la suite. Ils sont rares ceux qui ont toutes les autorisations pour passer les barrières des routes principales. Donc c'est eux qui fixent les prix. Frontière et paupérisation vont de pair ! Heureusement pour les Africains, les routes secondaires existent et elles sont pour eux les liens vitaux.

Pour le moment, je reprenais mon chemin sans souci. La pluie tombait sur cette région depuis deux mois et les bords des routes étaient devenus verdoyants. Je monte sans problème la tristement célèbre « côte de falaise » (portion de route de 10 à 15 %). Réputation non usurpée car rien que sur cette portion de quinze kilomètres j'ai vu trois camions fraîchement et gravement accidentés (rupture de freins). Après avoir dépassé la ville de Ngaoundéré (terminus des trains Bolloré), j'arrive à la ville de Tibati. À partir de là, il n'y a plus de goudron. C'était la saison des pluies et dans les montagnes de l'Adamaoua, la piste qui rejoignait la ville de Banyo paraissait bonne, sur les cartes, uniquement.

Le paysage était magnifique et mon fourgon voulait constamment l'embrasser mais je n'aurais pas survécu à leurs épousailles. Impossible de compter le nombre de fois où mon véhicule s'est transformé en luge, en sous-marin et même en bicycle. Pourtant nous arrivâmes ensemble au pont Bambti (trente mètres de long et au-dessus d'un précipice de huit

mètres). Deux mois plus tôt, un camion s'y était aventuré et le pont avait cédé. Blouff ! La population m'assura qu'il allait être réparé dans quelques jours. J'attendis une semaine et je fus le deuxième véhicule à tester le pont. En souhaitant bonne chance aux suivants.

Après de grosses tracasseries à la ville de Banyo j'obtins une prolongation de deux mois du visa et une autorisation de circuler de un mois. Je pris la direction du nord vers la petite ville de Sambolabbo (« la Lance de Samba »). Quelques personnes à Banyo (ville de trente mille habitants) avaient parié que je n'arriverais pas à faire les soixante kilomètres qui me séparaient des deux mille habitants de la Lance de Samba. C'était sans compter avec ma détermination. Là, c'est sûr, on ne peut pas faire pire comme « route » : passage de rivière sur poutres en béton, des passages à gué dans cinquante centimètres de boue, côte à 20 % (la population m'a aidé à pousser mes trois tonnes jusqu'au sommet)… mais j'y suis arrivé. C'est le bout de la piste quadricycle, le bout du bout des bouts de routes mais pas de la boue.

J'étais alors à soixante kilomètres à pied du point que j'avais déterminé mathématiquement comme étant le plus rentable et le mieux politiquement pour construire cette première fonderie (haut-fourneau). J'avais ciblé cette zone en faisant un calcul (barycentrique) qui tombait juste entre le lac Tchad et les montagnes de l'Adamaoua ! Ce point était le milieu de toutes les réserves de minerai de fer du continent africain.

Plus localement, l'aspect politique était primordial. Mon but était que cette technologie ne soit pas accaparée par une communauté. Elle s'en serait, sans nul doute, servi pour asservir les communautés voisines. J'allais donc sur la petite rivière Yim qui coule du Cameroun vers le Nigeria. En m'installant là, j'aurai : à l'est les francophones ; à l'ouest les anglophones ; au nord les musulmans ; au sud les chrétiens.

J'apprendrai aussi que ce point était sur les « frontières » de bien d'autres choses ; ou, autrement dit, ce point était à

la jonction * (astérisque) et le trait d'union de tous. C'était vraiment le lieu idéal !

À mon arrivée à la Lance de Samba, je fus accueilli par le chef de la gendarmerie (agriculteur), le pharmacien (aubergiste) et le futur pasteur (charpentier). Trois personnes qui deviendront des amis. Après quatre mois de voyage continu, je pouvais consacrer mes journées à d'autres choses qu'avancer. Pendant une semaine, j'ai beaucoup discuté de mon projet, j'allais voir notamment les autorités dites traditionnelles. Elles sont bien plus influentes que les autorités dites officielles. J'ai donc discuté avec le chef coutumier, l'imam, les propriétaires de moulin (diesel), les boutiquiers (vendeurs de fer)…

En ville, il y a 30 % dits catholiques, 70 % dits musulmans mais surtout 80 % d'autres croyances surnaturelles, supernaturelles ou capitalistes. Au niveau des langues, il y a le français, l'anglais, l'arabe, le fulfulde, le niamniam qui se mélangent ou se superposent. En résumé, ici, un seul but : vivre !

Autour de l'agglomération, il y a principalement des éleveurs foulani et le bétail est la principale source de revenus dans cette immense zone de pâturage. Il est à noter qu'en fulfulde (ici foulani) un fermier se dit *poulo*. Terme qu'utiliseront les colons pour diviser ce peuple sur les cartes. Ce qui s'est traduit par les Peuls, les Pulaar… En réalité, aucune discontinuité n'existe entre eux de l'Atlantique à l'océan Indien : même langue et même culture.

Mon ambition était de rejoindre en fourgon le lieu dit de l'embranchement des trois rivières, à soixante kilomètres, mais après avoir discuté avec la population, il s'avérait que ce projet était irréalisable. Je voulais vérifier en faisant une reconnaissance à vélo et aussi voir le lieu où j'allais construire le haut-fourneau.

J'enfourche mon VTT avec le nécessaire de survie pour une semaine. J'étais totalement inconscient des dangers de la

jungle mais super motivé. J'en rêvais depuis quatre ans. Après une discussion avec un guérisseur rencontré en chemin, je fis un petit feu et passai ma première nuit dans mon hamac. Le lendemain, passage du col en dessous de la montagne des Vents pour rejoindre le village du ruisseau Léwal. Ses habitants me conseillèrent de laisser mon vélo mais méfiant, je poursuivis avec en ignorant leur savoir. Dommage, car par la suite celui-ci me gêna plus qu'autre chose. L'herbe ayant une hauteur de 1,50 mètre, elle m'empêchait de pédaler mais mon plus gros problème était pédaler vers où. Il n'y a pas de panneau de signalisation pour le village de la Vallée aux Épinards, je me suis perdu. J'ai dormi sous la pluie, je ne sais où. Au petit jour, retour au village du ruisseau pour reprendre le bon sentier. Après dix kilomètres, je passe un village déserté par ses habitants, à la sortie duquel se trouvait un passage à gué de la rivière Yim. La pluie de la veille avait fait grossir le cours d'eau. Ce jour-là, il était impossible de le traverser. Sur les conseils d'un agriculteur, me voilà parti dans les montagnes pour rejoindre le village de la colline aux Hyènes en passant par le col en dessous du mont aux Oiseaux. Trouver un chemin dans toute cette herbe était périlleux. Finalement, je fis mon campement à 1 500 mètres d'altitude et mangeai avec des braconniers attirés par mon feu. Vers midi, le lendemain, je franchis le col et entamai la descente vers l'embranchement des trois rivières. Je rencontrai en chemin mes futurs voisins sur la colline aux Hyènes. Certains étaient hostiles à ma venue pour des raisons que j'apprendrai plus tard. Puis je plongeai, totalement hors piste, vers la rivière Yim sans pouvoir l'atteindre avant la nuit. Une nuit horrible, avec un orage terrible dans une pente à quarante-cinq degrés. Ce matin, j'étais super fatigué quand je crus reconnaître devant moi le paysage de la photo satellite. Je sortis la feuille où j'avais imprimé la capture d'écran de la page Google Maps.

J'y étais ! Hip ! Hip ! Hip ! Hourraaaaaaaaaa !

Premier campement, avec toit de fourgon recyclé et premier four d'essais (un peu en retrait entre les deux bâtiments principaux)

STAGNATION

Les larmes de joie ont un goût délicieux. Je m'étais toujours dit que si j'arrivais jusqu'ici et que je ne faisais qu'un feu, c'était déjà une réussite. Trop excité, c'est en coupant du bois pour ce premier feu que je me donnai mon premier coup de machette rabat-joie. La manipulation de cet outil demande une dextérité qui est comparable à celle d'un stylo, un art qui demande des années d'expérience.

Après m'être lavé dans une baignoire naturelle et m'être soigné en enroulant ma blessure d'un tissu imprégné d'urine, je me réchauffai auprès du feu. Le foyer initial. Puis je passai, dans ce sous-bois, une nuit paisible. Lieu que nous (moi et la population) appellerons par la suite « la maison du boa » car je le croisai fortuitement quelques mois plus tard quasiment au même endroit. Le lendemain, retour à la ville de la Lance de Samba en passant cette fois-ci par le village de la Vallée aux Épinards où je rencontrai mes futurs et très bons amis.

Sachant maintenant avec certitude que le chemin pour rejoindre le lieu de construction du haut-fourneau était impraticable pour mon fourgon maison, je décidai de m'en séparer. Après avoir démonté et stocké chez le pharmacien-aubergiste, tout ce qui pourrait m'être utile, je retournai à la grande ville de Banyo pour vendre ce véhicule. L'accueil des « autorités administratives officielles » (parasites) fut glacial car ils n'avaient jamais imaginé que j'arriverais jusqu'à la vallée de la construction. Maintenant, ils voulaient

m'empêcher d'y retourner et dressèrent un procès-verbal à cet effet. Il avait été rédigé par un secrétaire de police d'une stupidité transpirante. Un tissu imbibé de mensonge que je refusai de signer !

Devant mon entêtement, ils m'envoyèrent sous escorte policière m'expliquer avec le gouverneur. Mis en place par la dictature, il siégeait à deux cents kilomètres dans la ville de Ngaoundéré où j'étais passé deux mois plus tôt. Après avoir passé une première nuit dans le hall du commissariat, le lendemain soir, ils me mirent dans une cellule avec vingt-cinq autres humains. C'était ma première nuit enfermé mais j'aurai malheureusement beaucoup d'autres occasions de vous parler des conditions de détention. Cependant je me sentais plus libre dans la cellule que dans un hall entouré par des connards de comptoir. Au matin, cinq militaires, débiles, me conduisirent chez l'opulent gouverneur. Après une brève discussion, il téléphona à son collaborateur subalterne, préfet de Banyo et ordonna : « Laissez-le libre de circuler jusqu'à la fin de son visa et libre de vendre son fourgon comme bon lui semble. » De mon côté, je m'engageai à quitter la zone des crevettes – le territoire camerounais – à l'expiration de mon visa. Promis, juré !

De retour à Banyo, le préfet ne savait pas que j'avais entendu les ordres que lui avait donnés son supérieur. Il a joué la mythomanie et je l'ai coincé. Ensuite il voulut me faire croire qu'il me faisait une faveur alors qu'en petit soldat, il s'était soumis à sa hiérarchie nationale-coloniale dont « sa vie » dépend.

Je vends mon véhicule 500 euros. Encore une superbe affaire pour l'acheteur ! Mes conditions de vente étaient toujours les mêmes, il devait me promettre que le fourgon ne transporterait jamais de chose nuisible à la vie. Son projet était de transporter des œufs. Finalement, j'ai appris qu'il a été transformé en minibus. Après une salutation majeure aux administrateurs de Banyo, je pris la moto pour rejoindre mes affaires à la Lance de Samba.

Ma mission était maintenant de transporter le nécessaire sur le lieu de construction. La première partie du chemin se fit à dos d'âne jusqu'au gué dit de Sarki. La rivière Yim étant trop haute les ânes ne pouvaient la traverser. Pour information, les ânes paniquent dans l'eau et certains disent qu'ils ne savent pas nager. Après m'être moi-même chargé de faire traverser mes affaires, je les stockai chez Sarki. C'est une personne très influente dans la vallée, il est le leader des éleveurs.

Je logeai une semaine chez lui. Il était très communicatif et un affairiste de première. Il comptait à cette époque cinq femmes et vingt et un enfants. Un chiffre et un nombre en progression. Sa force venait de ce qu'il était très curieux, érudit et toujours à la recherche de nouveaux moyens de production. Ici, le capital, c'était du vivant. Un capitaine capitaliste générant de la vie ! Très respecté !

Nous ne parlions pas les mêmes langues mais avec quelques dessins et associations avec la matière du fer, il comprit très vite l'intérêt d'un haut-fourneau près de chez lui. En plus, il était aussi loin d'être avare, il m'emmena participer à son quotidien (marmite en alu), rassembler les troupeaux (sans cloches), la traite (dans des vieux bidons en plastique), la culture du maïs (deux outils en fer : machette et pelle), la réparation du moteur du moulin (du gasoil brûlé dans du fer)… (Pas de pont, de tuyaux…)

Parallèlement, je mis à profit ces quelques jours pour organiser le transport du reste de mes affaires à dos d'homme jusqu'au village de la Vallée aux Épinards. Après leur avoir fait une visite pour me présenter, mais aussi après avoir testé le parcours lors de deux voyages avec des sacs, une dizaine d'hommes sont venus pour ramener le reste de mes sacs sur vingt kilomètres de chemin avec vingt-cinq kilogrammes chacun. Pas qu'à dos, ils les ont portés à tête d'homme. Des vrais !

Je vais vivre avec eux pendant trois ans. Au départ, j'avais loué dix euros une petite case pour deux mois. Nous étions

en pleine saison des pluies, le temps d'avoir un abri sur le lieu déterminé, cette maisonnette me permit de garder mes affaires au sec.

Le village de la Vallée aux Épinards.

Premièrement, c'est loin des décors et des clichés plantés dans l'imaginaire.

Ici, ça pousse ! C'est vivant ! Comme tous les villages, celui-ci est construit sur une petite colline. Il est constitué d'une cinquantaine de maisons en terre avec des toits en herbe (chaume). Elles sont implantées de part et d'autre d'une avenue principale au sommet de laquelle trône un immense manguier. C'est l'arbre à palabres. Historiquement, c'est le premier arbre qui fut planté dans le village. Autour, la centaine d'habitants exploitent les terres fertiles qui sont déposées en contrebas par la confluence des trois rivières. Ce sont donc des agriculteurs parlant le niamniam et originaires de l'Est. Il y a beaucoup d'enfants et la moyenne d'âge est inférieure à vingt-cinq ans. Petite particularité mais grand effet, il y a plus de femmes que d'hommes.

À l'origine, la première famille bâtit sa maison (et a planté un manguier) ici, il y a cinquante ans. Elle est donc naturellement, la famille du chef-responsable du village, mais ne vous imaginez pas une dictature. C'est l'inverse ! Le fonctionnement est anarchique. Ils doivent vivre en totale autonomie pendant quatre mois de l'année. Chacun a ses spécialités et les décisions sont prises de façon collégiale sous l'arbre à palabres. Le but étant de vivre.

Effectivement, il y a le respect dû à l'ancienneté et des réunions presque exclusivement masculines, cependant on sent que l'assemblée ne valide que les résultats des discussions qui ont eu lieu autour des marmites.

Le chef-responsable du village a plus de soixante ans (très rare). Une personne très souriante malgré les deux ou trois dents qu'il lui reste. De ma vie, je n'ai jamais vu une personne aussi joyeuse et on comprend très aisément qu'il ait fédéré

autant de foyers autour de lui. Aujourd'hui, son âge se fait ressentir, il ne peut qu'à très grande peine se déplacer. Mais ses dix enfants, princes et princesses de la Vallée aux Épinards, ont pris le relais. Chose importante à savoir, c'est que le prochain chef-responsable sera élu parmi ses enfants. Il n'y a pas de droit d'aînesse (priorité au premier fils, l'aîné). Donc ses enfants et ses petits-enfants doivent se comporter d'une façon exemplaire pour espérer un jour devenir chef-responsable du village. « Responsable » est beaucoup plus adapté que « chef ». Son rôle est principalement de répondre des décisions « officielles » du village. Autour de lui, d'autres personnes ont aussi une importance équivalente en responsabilité, comme l'imam, le boutiquier-boulanger-meunier, le chauffeur de moto, le tailleur-outilleur, les agriculteurs, les chasseurs et également les mères maquerelles propriétaires des restaurants.

Le dynamisme de ce village est extra ! Quand une décision est prise, tout le village y participe, exemple : réparer la mosquée, construire une école, faire une nouvelle route, cultiver les champs du chef trop vieux…

Ils accueillaient tout le monde. Mais force est de constater que ceux qui s'y installent, étaient ceux qui étaient rejetés du moule de la société « urbaine-uniforme ». La diversité (morphologique et mentale) était remarquable. Ici, personne ne juge sur l'apparence physique ou le caractère mais sur le bénéfice en vie. Ici, il n'y a pas de code, il n'y a pas de télévision (pas d'électricité), il n'y a pas de téléphone et par exemple, ils n'avaient jamais vu une personne d'un autre continent, certains avaient cru que j'étais « un Chinois ». Pourquoi pas !

Pour la communication, mon principal interlocuteur est Karim (le tailleur-outilleur-…) qui parle le français et qui devint un ami (bon et nécessaire). Il traduisait les informations concernant mon projet. Les autres parlaient le niamniam et le fulfulde pour le commerce. Des langues que je regretterai de n'avoir pas assez bien maîtrisées.

À mon arrivée, en août, la première étape fut de savoir précisément où était le bord du panier (la frontière). J'avais

promis de quitter la nasse aux crevettes (le territoire camerounais). Je tiens mes promesses !

Ici, c'est un espace où tous les habitants, éleveurs comme agriculteurs, sont avant tout des montagnards. Les cartes définissent artificiellement une frontière à 650 mètres après la confluence des trois rivières. À l'aide d'une branche de cinq mètres, je découvris que cette frontière imaginaire avait été tracée en suivant la ligne de crête de certaines montagnes. Notez bien que dans la nature, il est extrêmement rare que trois rivières de même taille se rejoignent en un même point. Ce lieu extraordinaire est logiquement, là où l'eau a pu creuser un passage vers l'ouest dans ce massif montagneux orienté nord-sud. Je décidai de m'installer à 100 mètres après la percée et 750 mètres en aval de la confluence.

J'étais donc officiellement sur le bord intérieur d'un autre panier, celui du Nigeria. Il était plus réaliste de dire que je quittais une zone militarisée sous la tutelle de Bolloré-Castel-Mitterrand pour la zone militarisée par Total-Elf-Fina avec comme chance d'être dans un parc financé par le WWF *(World Wildlife Fund)*. Les deux premières entités, capitalistes mais fictives pour la vie, n'avaient jamais mis les pieds ici ! L'autorisation des villageois est infiniment plus importante et elle m'était accordée.

J'y vais donc m'installer en construisant un campement sommaire. C'est-à-dire un morceau de toit sur quatre piquets pour la cantine et une bâche au-dessus de mon hamac pour la nuit. Nous sommes au mois d'août, à mille mètres d'altitude, ne vous imaginez pas qu'il fait toujours chaud (plus de 30 °C). La nuit, la température tombe au-dessous de 10 °C. De plus, c'est la saison des pluies et des trombes d'eau s'abattent et dévalent les pentes des montagnes. Un orage tropical n'a rien à voir avec une pluie européenne, en une heure, il remplit d'eau un saladier. Si vous multipliez ce saladier par la surface du bassin et que vous prenez en considération que je me trouvais après l'embranchement de trois rivières, vous

pouvez avoir une vague idée de la quantité d'eau et de sa puissance en arrivant à mon niveau.

J'étais mal préparé. Je suis tombé malade après quelques jours. Sûrement une grosse sinusite mais le problème était l'isolement. J'étais à quatre kilomètres du village et sur l'autre rive de la rivière Yim. À cette saison, personne ne passe par là. Heureusement pour moi, la famille de l'aîné du responsable avait fait son champ du même côté et un peu plus bas. Ils devaient donc traverser la rivière à la nage puis affronter les hautes herbes (deux à quatre mètres de haut) pour aller cultiver leur maïs.

Après trois jours de mal de tête et de vomissements, ils me trouvèrent dans mon hamac mal en point, en boule. Je leur donnai donc de l'argent pour aller à la Lance de Samba m'acheter des médicaments.

En les attendant, je n'arrivais plus à sortir du hamac, surtout que ma dernière expédition pour me faire à manger, fut un fiasco ! Faire un feu, quand tout est mouillé, est un gros travail. Il faut d'abord trouver un arbre mort qui ne soit pas encore couché. Puis il faut l'abattre. Quand vous avez de la fièvre, c'est un calvaire. Chaque coup de hache vous remonte et résonne. C'est un casse-tête. Une fois l'arbre à terre, c'est loin d'être fini car il faut ensuite le débiter et notamment faire des bûches qui passent par le cœur du tronc. Au centre le bois est toujours sec. C'est avec ce cœur d'arbre, coupé en morceaux de plus en plus petits jusqu'à la taille allumette, que le feu est démarré. Ce jour-là, trois ou quatre heures pour obtenir une flamme, et une heure de plus pour faire bouillir de l'eau. J'étais entêté contre l'utilisation du pétrole. Dans ces circonstances c'était vraiment stupide, surtout qu'après tant d'efforts pour faire cuire du riz, j'ai tout vomi.

Le petit-fils du responsable, Amadou-prince revint trois jours après avec des antibiotiques et des beignets. Un grand merci à lui ! Après six jours sans manger, j'étais trop faible pour continuer seul dans mon campement. Je décidai donc de revenir au village pour me requinquer. En arrivant, les

habitants m'ont vu très affaibli mais au bout d'une semaine et avec leurs très bons conseils, j'étais en forme.

Durant ces quelques jours, je pris de la drogue. La plus dure et la plus addictive qui existe au monde. Très répandue, en tout cas ici, c'est le top du top, elle est non coupée, non dénaturée. Son nom scientifique : hydrate de carbone. Elle porte d'autres noms raffinés mais sous sa forme brute : c'est le miel de jungle !

Lorsque j'étais arrivé, j'avais une vingtaine de bidons d'huile vides. Sillas le charpentier est venu me dire que l'apiculteur voulait me les acheter. Comme je n'acceptais pas d'argent car je les avais obtenus gratuitement, le deal fut le suivant : contre vingt bidons vides il me donnait un bidon de dix litres plein de miel. C'est ainsi que lors de ma convalescence, je me retrouvai alité dans une petite case avec ce nectar. J'introduisis un bâton dans le goulot puis… Brutal ! Vous pourrez faire tous les restaurants du monde, vous ne pourrez pas trouver meilleur. Impossible !

Depuis la nuit des temps, avant même d'être humains, les primates mangeaient du miel, c'est ce qui est défini par nos papilles comme étant le bon goût par excellence. Après dix minutes à tremper le bâton, je pensais que la raison allait m'arrêter mais c'est mon estomac qui le fit après une heure. Je dis bien miel de jungle car dans les forêts sauvages la diversité des fleurs est égale à la diversité biologique. La jungle est l'endroit où la diversité est la plus grande et je vous promets que la diversité est très, mais très, très bonne. Loin d'être une excuse, c'est aussi un médicament car le miel de jungle est un antibiotique naturel largement utilisé par les guérisseurs locaux.

J'étais de nouveau d'attaque pour décoller vers le campement et poursuivre la construction du futur haut-fourneau, mais cela c'était sans compter sur le téléphone arabe. Les nouvelles sur ma santé s'étaient propagées, avaient été déformées et amplifiées jusqu'à la Lance de Samba. Je reçus une lettre de la gendarmerie me disant qu'elle allait envoyer

des chevaux pour venir me chercher, car d'après leurs informations j'étais mourant. De plus des personnes avaient pris contact avec ma famille à ce propos. C'est une technique très largement utilisée, quand ils savent qu'une famille ne pourra pas joindre un des ses membres. Les arnaqueurs leur téléphonent en disant qu'il faut vite envoyer de l'argent car leur frère ou fils (dans mon cas) est sur le point de mourir ; ils disent en avoir besoin urgemment pour le secourir ou le soigner. Mon frère n'étant pas au courant, il a payé cent euros et ma mère était en train de prendre un billet d'avion pour venir me secourir ou m'enterrer. Heureusement, j'arrivai à temps pour les prévenir de la magouille. Étant au lieu-dit « la cabine téléphonique », en haut d'une colline pour avoir du réseau, j'en profitai pour appeler mon cousin au Sénégal pour m'informer des avancées de l'Association des Bureaux d'Études Humains. Il m'apprit une terrible nouvelle. Le connard du service des enregistrements des associations avait envoyé une lettre notifiant : « Refus d'enregistrement car nom de l'association ne représentant pas son activité. » Ce toubab (ce boko) autorisait des associations qui s'appellent Les Aigles, Les Étoiles rouges… Tous les statuts, les procès-verbaux et surtout les 50 000 euros de transferts de parts étaient rédigés avec le nom : ABEH. J'étais à cinq mille kilomètres sans moyens de me déplacer et il aurait fallu recommencer cinq ans de procédure.

De toute façon si j'étais rentré, je lui aurais fait très mal…

Pragmatiquement, il y avait plus de gain en vie à faire un haut-fourneau. Alors tant pis pour l'officiel, qu'il crève ! Ce jour-là, je me fis la promesse de transférer l'héritage de mon père à une organisation humaniste non affiliée à la France ou au Sénégal ; colon mortifère ou colonie mortifiée !

N'ayant plus de papiers en règle, mon visa ayant expiré, je repris immédiatement la route de la jungle. Au carrefour du ruisseau Léwal, c'est peut-être l'énervement mais je pris une mauvaise décision : aller en moto à la ville de Serti, Nigeria, pour acheter quelques outils. Or, septembre est le

pire moment pour circuler car c'est la fin de la saison des pluies donc la période où elles sont les plus dévastatrices. Notamment pour les chemins boueux qui sont complètement ravagés par les passages des quatre mois précédents. C'est d'ailleurs à cause d'elles que le village de la Vallée aux Épinards est presque coupé du monde pendant cette période.

À mon arrivée au village Léwal, je fais la rencontre d'un natif du village de Selbé (ce hameau étant le bout de la route praticable en moto vers l'ouest) ; je conviens avec ce moto-man de partir le lendemain matin pour son village natal. C'est John, un habitant du village Léwal, qui me l'avait présenté comme le spécialiste de ce chemin. J'apprendrai trop tard que John était le plus gros dealer de la vallée (drogues, alcool, putes et braconnages).

À l'aube, je vois arriver le moto-man avec des yeux aussi rouges que ceux d'un lapin albinos. Avant de partir, il fuma un joint mais qui n'était ni le premier ni le dernier de la journée.

Derrière lui, j'enfourche la moto. J'étais sur un « crazy-horse », Eladji-Selbé roulait à une vitesse stupéfiante. Lors d'un des écarts de trajectoire à 50 km/h, mon pied heurta un rocher. En sang, il fallut quand même marcher, pousser la moto, traverser des rivières pour finalement arriver en fin d'après-midi. Au vu de ma blessure et du reste à parcourir, un homonyme (Souleymane-saphir) me déconseilla de continuer car il restait une montagne à franchir à pied sur dix kilomètres et après trente kilomètres de marche pour arriver à la grande ville. Le surlendemain, je fis le retour avec le même chauffeur. Le trajet fut encore pire car il voyait arriver face à nous un énorme nuage et le jeune conducteur de dix-sept ans était obsédé par la peur de rester coincé entre deux rivières. Étant sous l'effet de la came, il oubliait trop vite mes ordres de se calmer. En conséquence lors d'une des nombreuses chutes, le porte-bagage m'ouvrit la cuisse sur dix centimètres et quelques kilomètres plus loin, je restai coincé sous la moto dont le pot d'échappement me brûla le mollet.

De retour au village du ruisseau Léwal, je repris la route du village de la Vallée aux Épinards en boitant des deux jambes. Il me fallut trois mois pour m'en remettre et les douleurs sur les trente kilomètres à pied me firent jurer de ne plus jamais reprendre une moto.

De retour au village, il fut décidé de me construire une maison en paille sur le futur lieu du haut-fourneau. Ce fut fait en trois semaines. J'en étais fier ! Elle était de toute beauté (verte puis jaune). Elle avait été bâtie par le fils de l'imam-charpentier qui lui était le boulanger-meunier-boutiquier. Il était appelé Amadou-boutique et c'était une force de la nature : deux mètres, cent kilos, trente-cinq ans, cinq enfants, monogame avec une très bonne épouse. Je l'ai vu porter des charges de cent kilos sur sa tête. En plus, il était loin de n'être qu'une montagne de muscles, il avait aussi le génie de la construction. À cette occasion, il avait choisi de faire un nouveau type de maison (pas une hutte ronde). Elle était rectangulaire, de cinq mètres sur trois, avec un toit entièrement en herbe y compris les murs, le tout sur un monticule de terre battue. Bien sûr, moi et Karim-tailleur l'avons secondé. Prix : 25 000 francs CFA, soit quarante euros, avec un lit.

Enfin au sec !

Nous sommes au mois d'octobre et c'est le moment de brûler l'herbe. Elle pourrait être fauchée mais le manque d'outils en fer et de granges (donc de tôles et de poutres en fer) ne permettait pas cette pratique. Cette herbe est de la même espèce de graminée qu'en zone tempérée mais avec les pluies et la chaleur, elle atteint quatre mètres par endroits ; c'est un véritable calvaire pour la circulation des hommes et des animaux. Alors quand les bergers descendent des montagnes, ils mettent le feu à la brousse. Du côté de ma mère, dans les Alpes, les troupeaux poussés par le froid et la neige vont se réfugier dans les plaines durant l'hiver. Ici c'est pareil, l'hiver saison sèche, il ne pleut pas pendant cinq mois. En altitude, la chaleur est tellement forte qu'aucun brin d'herbe ne subsiste. Les troupeaux descendent donc se

réfugier vers les rivières où l'humidité fait repousser l'herbe après le passage du feu.

Les cendres tombent comme des flocons de neige et le paysage change radicalement de couleur en passant du vert-jaune au noir. En quelques jours, les incendies traversent les collines et les montagnes.

Je ne remercierai jamais assez Karim-tailleur car c'est lui qui m'a appris à vivre dans la jungle-brousse. Par exemple : précaution indispensable quand on vit dans une maison en paille, c'est de brûler tous les alentours de sa maison car les incendies sauvages arrivent à toute vitesse avec des flammes de dix mètres de haut. Face auxquelles la seule option est la fuite (sans critiquer la démarche du colibri). Alors Karim est venu et il m'a dit : « Brûlons l'herbe ! » La technique est la suivante : pour contrôler la progression du feu, il est mis après le coucher du soleil, ainsi la fraîcheur et la rosée vont l'éteindre naturellement après quelques heures. Pour contrôler la direction, il faut prendre en compte le vent, la pente et s'équiper d'une branche d'arbre bien verte et feuillue. Une fois que le feu est lancé, c'est la course, il faut frapper avec la branche les flammes progressant vers le bas (la maison). L'incendie monte très vite (sur la colline) mais le feu descendant peut être éteint à condition que les rafales de vent ne changent pas de sens. C'est autant stressant que chaud ! Enfin, après deux heures à courir dans la fumée, un bain est indispensable mais avant de plonger dans le Yim, vous pourrez être sûr que les moustiques ne vous piqueront pas, car l'odeur de la cendre est le meilleur répulsif de ce parasite et le feu le premier insecticide.

Mon foyer étant hors du danger des incendies, je pouvais poursuivre mon projet de haut-fourneau.

L'étape primordiale, avant de couper plus d'arbres, était de les remplacer par une plantation d'eucalyptus. Ces arbres sont ceux qui poussent le plus vite au monde et peuvent atteindre trente mètres de haut en quelques années. J'avais acheté plus de quarante mille graines et je commençai

par en faire pousser six cents dans une pépinière. C'est un travail de longue haleine mais indispensable car ce type de haut-fourneau brûle du charbon de bois en quantité. D'après mes calculs, un haut-fourneau peut fonctionner indéfiniment avec 2,6 kilomètres carrés d'eucalyptus. C'est-à-dire quand le premier kilomètre carré a été coupé après un an de fonctionnement, il est immédiatement replanté puis sera recoupé sept ans après, etc.

Déforestation ? Non ! Cette pratique va faire augmenter la masse végétale pour deux raisons : la première, c'est qu'au début, ces arbres sont plantés en bordure de forêt. Le bois va donc gagner sur l'herbe des pâturages car à l'heure actuelle, les feux de brousse font reculer la forêt. La deuxième, les arbres originels de la forêt qui auront été coupés pour le charbon, seront remplacés et replantés d'une façon plus productive. Plus serrés et bien alignés, la densité de bois au mètre carré sera augmentée. En bénéfice, pour le monde, une plus grosse production d'oxygène.

Baisse de la biodiversité ? Oui puis non ! Les villages alentour sont en train de grossir (conséquence de la paupérisation) et c'est eux qui imputent le plus sur la diversité. Pour répondre à leurs besoins en construction et chauffage, les habitants coupent toujours les mêmes essences et vont les chercher de plus en plus loin dans la forêt. Les plantations d'eucalyptus leur offrent une substitution pratique car la population peut aussi bien les utiliser pour leurs foyers que pour bâtir leurs maisons. En bénéfice pour les éleveurs, ils auront de belles poutres pour construire leurs futures granges à foin.

Fin des coupes sauvages par une barrière végétale, attaquable par les bûcherons d'un côté et épanouissement paisible de la nature de l'autre, donc au final plus de vie des deux côtés.

Ici, je vivais dans la nature donc bien placé pour en parler. Mais, même si je plantais les quarante mille eucalyptus pour ensuite en faire du papier, je n'en aurais pas assez pour vous décrire sa beauté et sa dangerosité. Néanmoins, j'en ferai quelques apartés.

C'est la jungle ! N'en déplaise aux auteurs classiques qui n'ont comme référence que les cirques de la Rome antique, ce n'est pas un roi qui règne sur la jungle, c'est une reine. Plus que les crocs et les griffes, ce qui fait peur à tous ses habitants est une bête très commune. Ici, il y a des milliers d'espèces de fourmis, de trois centimètres à deux millimètres, mais l'une d'entre elles est tout particulièrement terrifiante : la fourmi rouge *(namia)*. Elle fait un centimètre et compte dans ses rangs un grand nombre de guerrières avec des mandibules de trois millimètres. Une horde de ravageuses qui n'a ni itinéraire, ni maison, elle squatte les autres fourmilières après en avoir dévoré la population. Pour satisfaire leur appétit, tous les deux ou trois jours, elles se déplacent d'une cinquantaine de mètres. Je les avais croisées quelquefois dans les alentours mais cette nuit-là, alors que j'étais dans un sommeil profond, ma maison s'est trouvée sur leur parcours. Une piqûre et une sensation d'être chatouillé me réveillèrent. J'ai vite fait la relation entre les piqûres qui se multipliaient, mes mouvements et les fourmis. La lampe torche. Vite !

Sur ma couette marchaient des milliers de fourmis, en les éjectant, je vis qu'une centaine me piétinaient et me mordaient déjà. Avant d'effectuer un « repli stratégique en zone pacifiée », comme l'écrirait un journaliste, mais qui dans la réalité est mieux traduit par : « dans une panique totale, avant de fuir le plus vite et le plus loin possible », j'ai éclairé le sol. Il était recouvert d'un tapis rouge ; où que je pointe ma lampe torche, ça grouillait ! Tout bougeait ! Partout ! Du sol au plafond ! Le seul objet un peu moins recouvert était un petit tabouret au milieu de la pièce. Je pris appel dessus et plongeai pour défoncer ma porte de l'intérieur. À l'extérieur,

je me suis déshabillé plus vite que je ne l'ai fait pour aucune femme. Nu ! Je les enlevai une par une…

Hyper agressives : quand leurs crochets se sont enfoncés dans votre peau, elles s'agitent comme des folles pour faire le plus de dégâts possible. Tenaces : si vous ne les retirez pas en les prenant par la tête, celle-ci se décroche du corps et continue à injecter son acide. Douloureuses voire mortelles : elles sont capables de tuer un rat ou un serpent mais de mon expérience humaine, une morsure de cette espèce de fourmis vous brûlera au moins pendant deux jours. Cette nuit-là, j'en certifie une centaine. Des années après, en écrivant ces lignes, ça me gratte, j'ai l'impression qu'il y en a encore !

La nature était passée me faire ses salutations en me rappelant que le nombre est la force majeure ! Respect !

Bilan de la leçon : rongé et transi de froid, je me retrouvai à poil avec mes voisines rescapées (sauterelles, araignées… qui vivaient alors sous mon toit). Sans préavis, nous avions été expulsés de notre domicile. Une demi-heure après, je m'aventurai à l'intérieur ; où je constatai qu'il ne restait pas un être vivant. Les reines de la jungle avaient tout nettoyé, même leurs propres cadavres. Ensuite, après ce cauchemar en vrai, impossible de retrouver le sommeil. Cette nuit-là, je pensai avoir connu le plus horrible des réveils et pourtant, un an plus tard…

Novembre, le temps des cow-boys est venu. Si vous pensiez que les westerns n'étaient plus d'actualité, détrompez-vous. Les troupeaux et les bergers ont fait des centaines de kilomètres en quête de verts pâturages. Ils viennent de partout et plusieurs milliers de bovins envahissent la vallée. Ces centaines de gardiens de troupeau sont en très grande majorité des jeunes hommes célibataires entre quinze et vingt-cinq ans. L'ambiance change totalement !

Le village sort de son autarcie. La population quintuple et les jours de marché, elle peut dépasser le millier. Il y a maintenant quatre restaurants, deux bordels, cinq boutiques,

x lieux de vente de boissons alcoolisées (les saloons) ; il y a des fêtes toutes les semaines. Les routes ont été réparées et on peut maintenant aller du village à la ville en moto. Ces montures à roues sont les nouvelles diligences, elles arrivent avec des nouveaux et repartent avec des sacs de maïs. Bien que ces chauffards ne puissent pas rouler sur le sentier de ma maison, ce sentier était populaire. Il était utilisé quotidiennement par des dizaines de piétons. Aucun d'eux ne parlait français et les discussions se limitaient le plus souvent aux salutations. Je leur offrais un siège, un bout de crêpe avec un verre d'eau et j'en profitais pour apprendre quelques mots. C'était sympa !

Sous le soleil et malgré les odeurs de bouse, mes conditions de vie s'étaient nettement améliorées. Je commençais à m'intégrer et à être intégré par l'environnement. C'est peu dire ! Démonstration : après quelques mois de résidence, à chaque fois que j'avais la sensation que des personnes allaient arriver, deux minutes après, une personne arrivait. C'était magique ! Ou ? Mon esprit scientifique ne pouvait pas s'arrêter à ça. Donc après analyse, je me suis aperçu que lors de mes déplacements le bruit de la jungle était différent de celui que j'entendais autour de la fonderie (c'est ainsi que la population avait baptisé mon campement). L'explication était simple, les animaux notamment les oiseaux émettent des sons d'alerte au passage des Hommes et ce signal est répercuté sur des centaines de mètres. Or dans le proche environnement de ma maison, le vivant me connaissait et ne m'assimilait plus à une menace. Donc les oiseaux, entre autres, ne lançaient plus d'alerte. Mon subconscient avait donc intégré la langue de la nature avant ma conscience. Après quelques années de pratique, j'arrivais même à savoir le type de prédateur en approche (aigle, panthère…). Avec plus de temps la nature m'aurait même chuchoté le nom de la personne qui arrivait ! Bien sûr, chut, ce n'est pas la seule explication possible car plus j'y vivais et plus l'espace devenait magique ! J'avais toujours plus de questions que de réponses mais toujours moins de

problèmes que de solutions. Ma curiosité était sans limite et je restais ouvert au monde. Mais dans ce merveilleux, rares étaient les interlocuteurs présents quand je voyais un nouvel animal, donc mon apprentissage de leur nom commun était impossible. Or, pour mon fonctionnement psychique, j'avais la nécessité de les relier à des concepts. Je les nommais donc en fonction de leurs caractéristiques. Par exemple, toujours au niveau des oiseaux, il y avait : le clown (dos et ailes bleu-métal ; ventre et tête jaune ; bec rouge), le Stendhal (rouge et noir), le F16 (capable de faire un demi-tour en une seconde), le Sergio Leone (musique du film *Le Bon, la Brute et le Truand*)… et beaucoup, vraiment beaucoup d'autres OVNI (oiseaux volants non identifiés).

Dans la jungle tropicale, la diversité et la quantité de vie sur un mètre carré surpasse de dix fois celle d'un mètre carré d'une forêt en zone tempérée. C'est l'essence de la richesse ! Chaque jour, la vie me surprenait. Au début, j'étais comme un enfant. Après, j'ai dû me forcer à ne pas entrer en extase devant chaque espèce bizarre car j'avais une priorité : construire un haut-fourneau.

À partir de novembre, plus de problème pour trouver du bois sec. Pour la cuisine, elle se résumait à crêpes et thé froid au petit déjeuner puis riz à midi et le soir. J'avais fait un bon chemin jusqu'à la rivière où je pouvais maintenant facilement aller puiser de l'eau, faire ma toilette, lessive, vaisselle…

J'arrivais à consacrer quatre heures par jour à des tâches de construction, d'amélioration ou de maintenance.

La clé, c'est le temps ! Le plus important est de choper le bon rythme de vie. D'ailleurs, où que ce soit, c'est toujours le soleil qui impose la cadence. Ici, sous les tropiques, notre étoile frappe tellement fort l'après-midi qu'il est impossible de travailler à l'extérieur. La routine était donc : 8 heures : lever ; 9 heures à 11 heures : travail ; 11 heures à 16 heures : repas, sieste, travaux d'intérieur ; 16 heures à 18 heures : travail ; 18 heures à 20 heures : repas ; 20 heures à 22 heures : lecture, coucher.

À cette époque, les deux boulots importants étaient des constructions massives de part et d'autre de ma maison en paille. Bâtie un peu plus en hauteur, ma future maison d'habitation qui était surmontée de l'ancien toit de mon fourgon en fibre de verre, et ses murs étaient en pierre et torchis. Bâti en contrebas, un petit fourneau d'essais (un mètre de haut) abrité par une construction en bois et en paille. Ce four servait à tester la teneur en fer des roches aux alentours et sur ce point, j'étais inquiet. J'avais fait dix mille kilomètres en Afrique et sur ma route, j'avais vu du minerai de fer de partout. Quand je dis partout ; c'est-à-dire qu'il n'y avait jamais eu plus de dix kilomètres sans que j'en aie vu. Les pierres ou les terres rouges avec lesquelles les routes africaines sont faites sont du minerai (la latérite). C'est la rouille (le fer oxydé) qui donne cette couleur rouge-rouille-orangé-jaune. Après avoir montré aux habitants les très nombreux échantillons récoltés en chemin, ils dirent tous qu'il n'y avait pas ce type de pierres dans la vallée. Le doute était semé et il commençait à pousser. Surtout qu'après avoir exploré les environs, je confirmai ! Il y avait toutes les couleurs possibles de pierres, noires, blanches, bleues, vertes, jaunes, violettes… mais pas des rouges. Pour l'anecdote, concernant l'appellation des couleurs dans la langue fulfulde : ici, hormis noir et blanc, on dit couleur plus un déterminant. Par exemple : couleur ciel, couleur herbe fraîche, couleur herbe sèche, couleur sang… Finalement c'est plus précis ! Pour mes pierres, j'ai entendu dire couleur femme, il faut comprendre rouge menstruation qui est globalement le même partout.

Malgré l'absence de minerais bien identifiés, je continuais à construire le petit four tout en essayant de comprendre cette anomalie. Je poursuivais par l'analyse de mon environnement. J'étais au pied du plus gros et du plus haut des volcans. Il est appelé le mont aux Oiseaux et culmine à 1800 mètres d'altitude. Actuellement, cette chaîne de montagnes volcaniques est en sommeil paradoxal. Si elle se réveillait ce serait un cauchemar. Pour l'instant, des

signes visibles de sa vitalité étaient les traces d'activités souterraines qui parsèment les alentours. Par exemple, à dix kilomètres, « la montagne qui fume » (« hoséré-tabac », *hoséré* signifiant « montagne »). Beaucoup plus proche, il y avait à trente mètres de mon campement, exactement de l'autre côté de la rivière, le site de « l'eau qui bout ». Cette source remonte des entrailles de la terre à une température de trente degrés et est effervescente. En contrebas de la première mare, l'eau calcaire a formé de petits bassins qui se vident les uns dans les autres, ce qui forme des marches jusqu'à la rivière Yim. C'est très joli !

Karim-tailleur m'avait dit que les guérisseurs faisaient boire cette eau pétillante aux personnes souffrant de fatigue. Je pensais qu'il rigolait ! La mare dans laquelle l'eau surgissait, était remplie de petites algues rouges, oranges et vertes fluo avec des nappes d'huile flottant sur les bords. Une personne sensée n'y aurait même pas trempé un orteil, alors la boire ! Pourtant, après quelques mois, je constatai que tous les animaux allaient y boire, y compris les vaches assoiffées qui traversaient la rivière pour s'y abreuver. De mon côté, j'étais tout le temps malade avec des maux de tête, des diarrhées, des maux de ventre, des boutons énormes… Un jour, je me décidai donc à aller sur l'autre rive pour y goûter. Si on prenait soin de ne pas brasser les algues rouges du fond, elle était parfaitement limpide. Il me fallut beaucoup de courage pour porter le verre à mes lèvres. À la première gorgée, mon cerveau rendit sa réponse : Badoit ! Voire bien meilleure ! Je la baptisai « l'eau d'as » en souvenir de ce jour. Elle devint ma boisson quotidienne et favorite, surtout en soda quand une fois refroidie, elle était agrémentée d'un jus de citron et de sucre. Effectivement cette limonade bio me redonna santé et dynamisme.

J'avais prévu deux ans pour construire et mettre en fonctionnement le premier haut-fourneau. Lorsqu'en mars, les premières averses arrivèrent, j'avais heureusement terminé le toit protégeant le petit four d'essais ainsi que les soufflets

pour propulser l'air à l'intérieur. Parallèlement, j'avais aussi produit quatre sacs de charbon (de cent litres chacun). Ce combustible en carbone pur me permit de réaliser les premiers essais sur le minerai des potentiels lieux de mines. J'avais choisi de faire fondre des pierres qui me semblaient être riches en fer. Les résultats ne furent pas fameux car ça ne chauffait pas assez. Cependant, loin d'être découragé, je continuai à dégager les emplacements futurs du moulin et du haut-fourneau. En plus, les eucalyptus étaient prêts pour être transplantés. Plus d'une centaine le furent avant l'enchaînement des événements tragiques qui vont suivre.

Nous sommes mi-mars, c'était le bonheur mais alors que j'étais en train de repiquer des eucalyptus, une vingtaine d'hommes armés arrivèrent. Il y avait des mercenaires, des guides et des représentants de l'État néocolonialiste camerounais aux titres d'adjoint au maire, d'agent des eaux et forêts et de chef de la police du secteur. Après leur avoir fait remarquer qu'ils avaient franchi leur frontière, donc qu'ils se trouvaient maintenant sur un territoire défini par les colons comme le Nigeria, ils me présentèrent la situation de la façon suivante : « Ne vous inquiétez pas ! Nous ne sommes pas là pour vous, nous venons régler un problème de pâturage au village du mont aux Hyènes. » Un mensonge car ils firent un kilomètre, attendirent deux heures et firent demi-tour. À leur retour, ils me dirent avoir réglé le problème (sans me dire qu'ils n'y étaient pas allés) et qu'ils trouvaient bizarre que je prétende être au Nigeria au vu de la situation du village du mont aux Hyènes (quatre kilomètres plus à l'ouest). Puis ils repartirent vers la ville de Banyo.

Les villages alentour n'avaient jamais vu une telle expédition et beaucoup, moi y compris, pensaient qu'ils étaient venus pour voir où je m'étais installé. Comme je l'ai déjà écrit, une ou deux personnes du mont aux Hyènes n'étaient pas très contentes de mon implantation ici. Le problème était le suivant : les habitants du village étaient d'origine camerounaise. Il y a une trentaine d'années, ils sont venus

s'installer dans le parc national Gashaka du Nigeria. Quinze ans après, suite à une coupe d'arbres, les gardes forestiers nigérians ont fait une expédition punitive. Formés, armés, payés et autorisés par les Occidentaux, leur stratégie de matage est la même sur tout le continent africain. C'est-à-dire qu'ils ont encerclé le village et l'ont pris d'assaut, puis ont regroupé tous les hommes. Ensuite ils les ont fouettés et humiliés un par un. Après coup, ils ont violé les femmes et les jeunes filles puis se sont installés dans le village. Prenez en compte qu'en brousse, ce genre d'expédition est monnaie courante, y compris de la part des fonctionnaires camerounais, et que ces dits fonctionnaires sont originaires d'autres régions souvent lointaines. Durant leur supplice, un des hommes du village a pu s'échapper. Il est ensuite allé demander de l'aide aux autorités camerounaises à Ngaoundéré. Le gouverneur dépêcha des militaires qui se sont mis en marche depuis la ville de Banyo. Mais après une semaine de terreur, les gardes armés (par les anglophones du Nigeria) quittèrent le village. Certains disent qu'ils ont été prévenus que des hommes armés (par les francophones) arrivaient pour les déloger. Ce qui aurait été un incident diplomatique. Cependant, les militaires camerounais ne sont jamais arrivés au village du mont aux Hyènes. Ils ont fait demi-tour sur le col cinq kilomètres avant le village. Les soldats ont dû stopper pour ne pas franchir leurs frontières. Certains disent qu'ils se sont aperçus qu'il y avait méprise sur le nom du village car il existe trois villages portant le nom « hyène ». On comprend aisément qu'après cet épisode traumatisant, le village du mont aux Hyènes, à l'ouest de la fonderie, ait décidé de payer ses impôts à l'administration camerounaise. C'est également pourquoi, depuis dix ans, des habitants ont décrété que la frontière passait par la Montagne qui fume.

Effectivement, personne ne conteste que cette officieuse frontière représente la zone d'influence des chefs traditionnels, mais elle n'a aucune réalité nationale. Maintenant vous pouvez comprendre que l'homme du village du mont

aux Hyènes qui était allé chercher de l'aide n'était pas très content de ma venue, car cela pouvait faire resurgir ce problème foncier et frontalier. La merde ! Pour être sûr, je suis allé jusqu'à la Montagne qui fume pour voir si mes photos satellite des frontières nationales pouvaient correspondre avec celles traditionnelles. Là-haut, jolie vue, mais aucune correspondance donc aucun doute, la frontière officielle avait été imposée à cent mètres en amont de mes constructions.

Les problèmes de bétail ne sont jamais réglés par les gouvernements, ici, il existe une organisation sans frontière, une police privée qui dépend directement des rois percevant les impôts sur le pâturage. Après en avoir discuté, l'initiative de cette expédition étatique ne pouvait pas venir du village du mont aux Hyènes. De plus, j'étais passé discuter avec eux en allant à la Montagne qui fume. Ils m'avaient bien reçu. La confirmation que l'origine des ordres venait de l'administration camerounaise se pointa dix jours après. En n'ayant surtout pas pris la peine de vérifier sur une carte mes dires (qu'il savait être vrais), l'adjoint au maire est revenu avec deux commandants de gendarmerie et la mission préfectorale de m'amener de force à Banyo. Après une discussion très vive, ils en sont venus aux mains. Mais quand ils ont vu que je commençais à serrer les poings et qu'ils allaient se faire percuter, ils sont devenus plus réceptifs à mon argumentation. J'ai pu leur expliquer que je m'étais installé en fonction des photos satellite (www.googlemaps coordonnées 7.322553 ; 11.88339). Je leur ai donné un CD-Rom contenant ces photos satellite. De plus, je leur ai promis que s'ils me faisaient parvenir une carte du « Cameroun » où je pourrais voir que je m'étais installé sur « leur territoire », j'irais de moi-même m'excuser à la préfecture. Je tiens toujours ma parole ! Cela semblait raisonnable aux deux gendarmes. L'adjoint au maire n'eut d'autre choix que de dire : « Comme toutes les communes du monde, la mairie de Banyo a cette carte et je te l'enverrai (via moto-man). » Ils repartirent.

Quatre jours plus tard, à défaut de carte, les autorisés de Banyo m'ont envoyé quatre militaires de la tristement célèbre brigade d'intervention rapide (B.I.R.). Qui sont-ils ? À l'origine ce corps d'armée fut créé pour faire la guerre aux « coupeurs de routes ». Une partie des membres de la B.I.R. ont été sélectionnés pour leur aptitude à la violence et directement dans les prisons camerounaises. Attention, quand ils parlent de guerre, en réalité, c'est plus du massacre. Pas de convention de Genève, dans le cas de terrorisme. En quelques années les brigades d'intervention rapide ont physiquement exterminé les « coupeurs de routes » qui dressaient des barrages sur les routes pour détrousser les voyageurs. C'est-à-dire qu'une infime partie de ces bandits sont arrivés en prison. Malheureusement, après, les brigades n'ont pas été dissoutes ! Elles ont pris la place des « coupeurs de route » et servent à l'heure actuelle à terroriser la population. Officiellement, leurs nouvelles missions sont le recouvrement des impôts et le maintien de l'ordre. Pour le dire plus simplement, elles sont utilisées quand un fonctionnaire veut plus d'argent. Ce sont en brousse les spécialistes des lynchages, des meurtres… La base qui maintient le capitalisme mondial ! La mort !

C'est le bon endroit pour inscrire *(ad vitam)* que si j'apprenais que suite à mes écrits, des représailles avaient lieu sur les villages ou n'importe quelle personne citée dans cette autobiographie, je me ferais un devoir de la venger, ici, en France. Il n'y a aucune discontinuité entre ici et là. La vie d'un lecteur ne vaut pas plus que la leur d'illettrés et je jure, sur ma vie, que ma vengeance n'aurait de limite que ma mort. Je sais que je mets en péril beaucoup de vie mais je fais le choix d'informer sur la réalité. Prenez conscience que ce qui est arrivé au village du mont aux Hyènes n'est pas grand-chose par rapport aux opérations militaires actuelles. Dans d'autres villages, ils n'ont eu personne d'officiel à aller chercher. En vous informant un peu, vous pourrez apprendre qu'aujourd'hui, certains villages se font raser et leur population

est décimée par les autorisées « autorités » à la solde des multinationales des (ex-)colonisateurs. J'en connais assez sur la politique locale pour espérer que cela n'arrive pas aux villages de cette vallée, cependant au vu des milliards que la société française et d'autres investissent pour essayer de détruire ou pousser les organisations traditionnelles à s'entretuer, il y a un risque ! Néanmoins, que le système prenne en compte que je suis un risque. Il ne faudra pas dire que c'est du djihadisme ! Aussi, si je décide de mourir et/ou de tuer ce ne sera pas pour un dieu-argent mais pour la vie et tout spécialement pour l'humanité. Mon but minimum étant que mon existence produise plus de vie que de mort (sur l'infini des temps : *aeternam*). Alors attention ! Être globalement rentable en vie n'exclut pas de tuer pour y parvenir. Bien au contraire, c'est être responsable, par exemple, la vengeance est un investissement nécessaire et à long terme contre ceux qui profitent de la mort. La mort pour la mort ! Ceci étant gravé sur le marbre de ma conscience !

Les habitants alentour m'ont prévenu de l'intervention imminente d'une brigade car ils sont plus rapides que la brigade d'intervention rapide. Un villageois est arrivé en courant, il m'a donné ma machette en disant : « B.I.R. ! B.I.R. ! Va dans la forêt ! » Au vu de la terreur qu'il y avait dans les yeux et de sa carrure, il y avait danger. Départ immédiat pour les bois pendant que lui les contournait en traversant la rivière.

Je gravis la colline surplombant la fonderie pour observer ce qu'il se passait au niveau du campement. J'étais vêtu d'un tee-shirt blanc qui ressortait sur la couleur verte des pâturages. Après l'avoir ôté, je pus me rapprocher suffisamment pour voir qu'effectivement des hommes étaient en train de fouiller autour de ma maison. Conscient, je retournai dans la jungle pour attendre la nuit. Le soleil étant couché, je pris un des chemins secondaires pour me rapprocher discrètement de mon campement. Tapi dans l'herbe à trente mètres de ma maison, je pouvais les entendre chuchoter à l'intérieur. Il

était 21 heures, il commençait à faire froid (15 °C) et l'obscurité était totale. Pour ne pas mourir d'hypothermie, je décidai donc de rejoindre le Village aux Épinards. Marcher sur les chemins à cette heure et sans lampe torche est un exercice périlleux. Cependant, j'avais pris ce chemin plus d'une centaine de fois donc j'aurais pu le parcourir les yeux fermés. C'était sans compter sur les fourmis ! À un quart d'heure du village, j'ai marché sur une de leurs nombreuses colonnes. Je me déshabillai et pendant dix minutes je les ôtai une par une (c'est un exercice facile même dans l'obscurité). Dépouillé, j'avais remis mon tee-shirt et je tenais mon pantalon dans une main et dans l'autre ma machette. J'étais à quatre pattes en train de tâtonner sur le sol pour trouver ma deuxième chaussure quand un faisceau de lampe torche m'éclaira. Je me redressai en saluant en homme ce que je croyais être des chasseurs. Aveuglé, je ne voyais pas mon interlocuteur ni le nombre de colosses qu'il y avait derrière lui. Une voix me répondit : « Monsieur Kane ? » Dans les alentours personne ne m'appelle ainsi : donc B.I.R. ! J'ai crié : « Non ! » en me retournant et en commençant à courir. Derrière moi, il cria : « Arrêtez-vous, c'est pour votre sécurité ! », puis : « Arrêtez-vous ou on vous tire dessus ! » Il y a certains moments dans la vie où on sait très exactement ce que l'on a pensé. À cet instant-là c'était : « Il me demande de m'arrêter pour ma sécurité puis il veut me tirer dessus, logique ? Il vaut mieux pas qu'ils m'attrapent ! » J'avais pris l'option de monter tout droit dans la montagne. J'avais une vision clignotante du terrain car ils s'étaient lancés à ma poursuite. En m'éclairant, ils me permettaient deux choses, de voir de temps en temps ce qu'il y avait devant moi et surtout de savoir la distance à laquelle ils se trouvaient derrière moi. Au bout de deux cents mètres d'une pente abrupte, je n'avais plus de souffle et ils étaient à cinq mètres derrière moi. Je fis un tournant à quatre-vingt-dix degrés pour courir à l'horizontale. Je connaissais le terrain, lorsqu'il y a de l'herbe haute et sèche, il y a en dessous une crevasse de ruissellement.

L'humidité du trou ayant permis aux tiges de ne pas brûler lors du passage du feu, elles sont des pièges naturels. Après avoir fait trois sauts, je commençais à les distancer mais ils me voyaient encore. L'herbe est devenue très haute, ce qui indiquait que nous arrivions au ruisseau. J'avais suffisamment observé les singes pour savoir ce qu'il fallait faire. J'écartai les bras et je plongeai à plat dans le précipice. Les lianes m'arrêtèrent à un mètre cinquante des rochers tapissant le fond. Mes poursuivants n'ont pas eu ce culot. Je les entendais essayer de contourner l'obstacle pendant que je remontais sur l'autre versant du ruisseau. Arrivé en haut de la berge, je vois un faisceau lumineux à cinquante mètres devant moi. J'enlève mon tee-shirt et je m'assois sous un arbuste très feuillu. Pendant une heure, je les ai tranquillement observés en train de me chercher. Je tenais ma machette prête à trancher. Bon à savoir, leur technique est simple, ils fouillent dispersés pendant dix minutes (chrono) puis ils s'immobilisent simultanément et pendant deux minutes, ils écoutent s'il y a des bruits de mouvement de la personne traquée. Puis ils recommencent à fouiller… C'est un jeu de patience que j'ai gagné ! Après avoir appliqué leur tactique sans résultat, ils se sont regroupés, une cigarette fut allumée. La tige se consumant, c'est sa braise qui me permit de savoir qu'ils continuaient leur route en direction du village. En s'éloignant, sa lueur devint riquiqui et disparut. Chers B.I.R., n'oubliez pas d'agréer mes salutations majeures !

Bilan, une chaussure de perdue et un pied en sang, pendant une heure j'ai réfléchi en regardant la Lune qui se levait. Logiquement, je décidai de rentrer à la fonderie mais j'avais deux questions. Combien étaient-ils au total ? Et y en avait-il encore cachés à l'intérieur de la maison ? Je repris donc un chemin secondaire mais au lieu de rentrer dormir dans ma maison principale, je montai très doucement et silencieusement sur la petite mezzanine de ma maison en construction à cinq mètres de ma maison en paille. Là-haut se trouvaient un matelas et des vêtements dans un espace de soixante-dix

centimètres de haut. Dans la brousse, il n'y a pas de maison à deux étages pour de multiples raisons, comme la fumée. Or, ayant ramené le toit de mon ancien fourgon et ayant cette expérience, j'avais créé comme du temps où j'étais nomade une petite chambre entre le toit et le plafond. C'est là que je pus me reposer au chaud. À 6 heures du matin, j'entends « Kan-kan » qui se traduit sous d'autres latitudes par « Toc-toc ». Cette brigade de tocards était revenue du village, ils étaient en train de vérifier si j'étais rentré dormir chez moi à côté. Personne ! Chez moi, c'est bien plus vaste qu'ils pouvaient l'imaginer.

Ensuite, les militaires tournèrent autour mais en dessous de mon lit où ils ont pu voir que personne ne dormait sur le sol. À ce moment, à trente centimètres au-dessus d'eux, je pensais : « Merde ! J'ai laissé ma chaussure en bas de l'échelle, ils vont se rappeler qu'elle n'y était pas hier. » Eh bien non ! Décidément, ils n'ont pas été embauchés pour leurs qualités d'observation ou alors l'alcool et les drogues les ont rendu aveugles (le problème est à voir avec le S.A.V., les colosses sont périmés). Ils commencèrent à discuter de moi à trois mètres de moi. En gros, ils voulaient se cacher dans la montagne et m'attendre en surveillant le campement à la jumelle. Là, j'étais coincé ! Je ne pouvais pas sortir de ma planque sans me faire repérer.

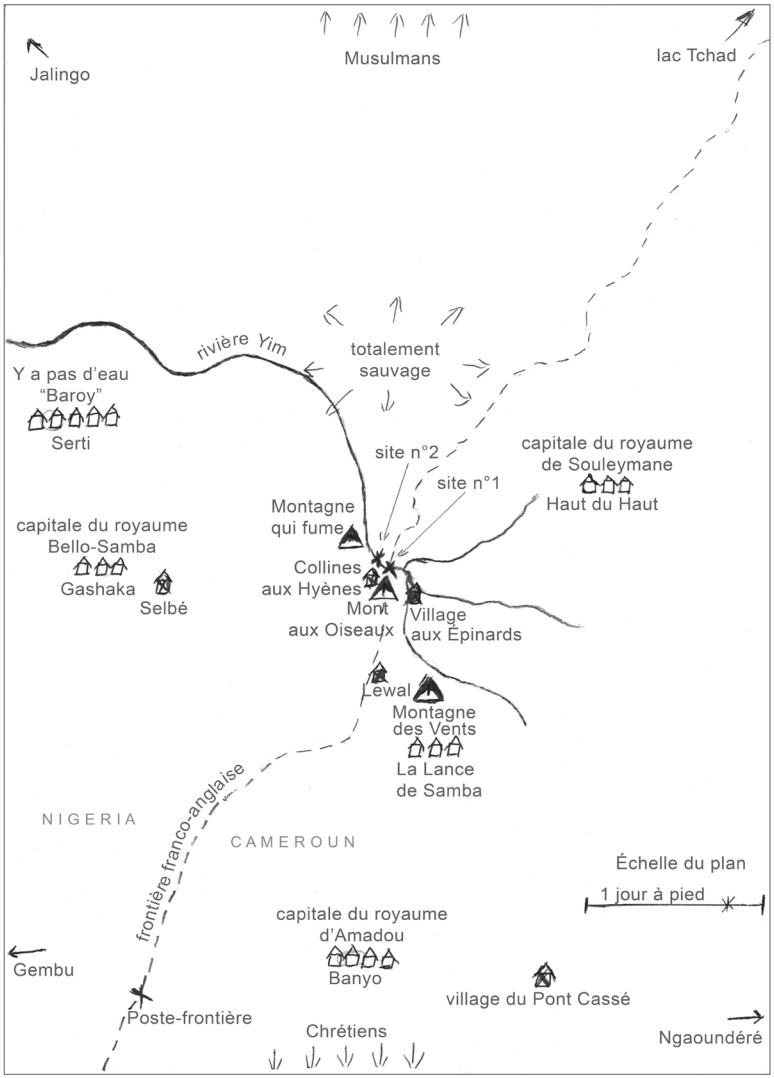
Autant la nuit il fait froid, autant le jour il fait chaud, et surtout sous un toit en fibre de verre. Sans eau et sans nourriture, la température est sûrement montée à plus de 50 °C. Pendant mon séjour allongé, j'ai eu le loisir de comprendre pourquoi en temps de guerre, une des punitions infligées aux prisonniers récalcitrants était d'être enfermés sous le soleil dans une petite cabane en tôle. À cause de la chaleur, j'ai eu des hallucinations (auditives). Ce fut stressant car toute cette journée, j'ai entendu ou il m'a semblé les entendre rôder. Je restais constamment en alerte, prêt à éviter des couteaux qui transperceraient mon matelas et à trancher la tête qui s'aviserait de pousser l'inspection. Cependant, mon analyse

de la situation était la suivante : la veille je les avais croisés sur le chemin à 22 heures, donc je ne devais pas sortir avant. À 22 h 30, après plusieurs heures de silence, j'ouvris doucement la porte de ma maison. Personne ! Seulement une lettre posée sur mon lit. Il y était écrit : « Nous vous conseillons de répondre à l'invitation du préfet ou notre prochaine visite risque d'être beaucoup plus douloureuse. Le commandant des B.I.R. » (cette lettre est conservée dans les archives des services secrets camerounais).

Étanchant ma soif et en avalant des beignets, je me posais une question : « Ils allaient revenir, mais quand ? Demain, après-demain, dans un an ? » Maintenant ils connaissaient le chemin mais si j'allais voir le préfet sans plus de preuves de leur illégitimité, je n'avais aucune chance de pouvoir continuer. Donc je décidai d'aller chercher une autre armée pour les dissuader de revenir. Il faut combattre le feu par le feu alors je choisis de partir alerter les autorités du Nigeria. C'était l'inverse de l'histoire du mont aux Hyènes mais c'est l'avantage d'être à leurs frontières et/ou au leurre frontière !

J'ai fait mon sac en prenant tous mes documents et à 4 heures du matin j'arrivai au Village aux Épinards. Je pensais que la brigade s'y était logée donc par un sentier secondaire, je vais jusqu'à la maison de Karim. Je le réveillai en jetant des cailloux sur sa porte et en chuchotant : « Karim, Karim, c'est Souleymane… » Il se leva sans bruit, mais pour ne pas réveiller sa famille. Il m'apprit que les militaires étaient partis la veille. Je sus enfin leur nombre, ils étaient quatre mais ils étaient venus avec cinq moto-men. Une moto m'était destinée mais elle est rentrée vide. Petite anecdote, à partir de ce moment-là, quand les villageois voyaient une moto circuler sans voyageur ni chargement, ils s'écriaient : « C'est la moto de Souleymane ! » Trêve de sarcasme, je devais résoudre le problème donc j'informai Karim que je partais, sur-le-champ, discuter avec les fonctionnaires du Nigeria. À 5 heures du matin, je fus rattrapé par un habitant du village. Il allait rendre visite à sa famille et comme il connaissait bien

les raccourcis, il me proposa de le suivre. En une heure, nous arrivâmes au village de sa belle-famille au Nigeria. Après l'avoir remercié, je poursuivi ma route jusqu'à Selbé puis je passai la montagne qui m'avait arrêté six mois plus tôt pour arriver au village de Gashaka où se trouvait l'Office national du parc. J'y reçus un très bon accueil, surtout que le frère de Karim y travaillait. Il était le guide pour les quelques francophones qui visitent ce parc. Nous discutâmes de la situation, les autorités traditionnelles et officielles confirmèrent mes dires sans toutefois aborder le problème du village du mont aux Hyènes. Les employés du parc me fournirent toutes les cartes qui prouvaient que mes installations étaient sur un territoire ayant été défini comme étant au Nigeria par ceux qui fabriquent leurs armes. Le directeur du parc fit certifier conforme toutes les photocopies en me disant d'aller à la protection civile nigériane de la ville de Gembu, à cent kilomètres. Là, ils confirmèrent également. Et eux m'envoyèrent à Banyo montrer les cartes au préfet camerounais. La route en terre jusqu'au poste-frontière fut tumultueuse. Juste avant la nuit, des orages suivis de crue, nous obligèrent dans l'obscurité totale, à abandonner la moto, traverser à pied les flots déchaînés et trouver refuge dans un hôtel. Le lendemain, il y eut des tracasseries avec les douaniers nigérians surtout car mon chauffeur avait fait un passage en force. Le moto-man n'avait pas compris que j'étais en mission officielle et qu'il me fallait leurs tampons. Mon passeport enregistré et attestant de ma provenance, je me présentai aux douaniers camerounais. Je leur montrai la lettre que m'avaient laissée les militaires de la B.I.R. Un fonctionnaire téléphona à la préfecture et l'administration ordonna à un agent des services secrets de m'accompagner jusqu'à la ville de Banyo.



Carte des environs du mont aux Oiseaux dans le massif de l'Adamaoua

BARRAGE

Je fus amené dans les locaux de la police spéciale. Où le même petit gnome corrompu du temps où je voulais vendre mon fourgon, écrivit un rapport/procès-verbal. Il savait pourtant que je savais lire, moi ! Première phrase : « Ce jour, nous avons interpellé monsieur Kane à la frontière. » Je lui dis : « Non ! Je me suis présenté à la frontière. » Et là, il m'arrache la feuille des mains sans que je puisse lire mes propres déclarations. Il est bien évident que je n'ai rien signé !

Nous allâmes ensuite rencontrer le préfet chez lui. À son domicile, le grand salon était organisé comme une église et nous trouvâmes ce haut fonctionnaire d'un État laïque, assis avec à ses pieds, un jeune garçon agenouillé sur le sol en train de réciter la Bible. Après une demi-heure, il daigna nous recevoir et récupérer les documents du Nigeria.

Le lendemain matin, une réunion est organisée dans la préfecture avec toutes les autorités officielles : chef de la police, commandant de la gendarmerie, commandant des B.I.R., secrétaire de la police spéciale, procureur, maire adjoint et surtout le maire-roi-imam (trois en un). On pouvait très facilement déterminer le pouvoir de chacun en fonction de son siège. J'étais assis sur un tabouret ; à ma droite, derrière un bureau, le préfet avec le seul stylo. À ma gauche, sur des sièges molletonnés, il y avait les commandants de service. À mon extrême gauche sur des inconfortables sièges (voire éjectables) il y avait l'adjoint et le secrétaire. Devant

moi, il y avait un divan où étaient affalés le procureur et le roi.

La réunion commença par un bref rappel du préfet, puis il me demanda d'expliquer ma situation. J'exposai donc mon projet en mettant l'accent sur les bénéfices pour les habitants et l'enrichissement que cela apporterait (plus de détails par la suite). Hormis le roi, mon auditoire en était déjà conscient mais je compris que le but de la réunion était d'obtenir le consentement de l'autorité traditionnelle car mon sort était déjà joué pour l'administration (des ordres venaient de plus haut dans leur hiérarchie). La région est en grande majorité musulmane, il était remarquable que le seul musulman de la réunion était l'imam, roi et maire de Banyo. Sur ce canapé jaune en face de moi, il était échoué comme une méduse sur une plage. Il portait un boubou blanc trop large pour la région, de ceux que portent les nomades dans les déserts. Drapé dans sa richesse mal acquise, il avait du mal à cacher sa pauvreté intérieure. Pour comprendre sa position, il est très important de savoir que ce monarque avait un problème de légitimité vis-à-vis de sa population. Pour en savoir plus, il suffit de lire le rapport fait par les Allemands lors de la colonisation de la région. En résumé, dans cette province, les membres historiques de la famille royale ont été tués ou exécutés. Ce roi est le fils issu du cadet des enfants ; le seul membre s'étant soumis aux colons. Il n'avait aucun charisme.

Après mon exposé, il y eut une cacophonie de basse-cour mais quand le roi servile prit la parole, ils se turent. Avec sa petite voix, il commença à raconter son voyage à Paris, France, où il avait visité un cimetière pour chiens. Il avait trouvé cela scandaleux (jusque-là, j'étais assez d'accord). Puis il dit : « La frontière dont vous parlez c'est la frontière des Blancs et ce n'est pas celle que je respecte ! » Je lui dis direct : « Vous dites Blancs, vous êtes raciste ? » Il répondit : « Oui ! » Les autres, ses gens, furent médusés et pétrifiés pendant un instant. Alerte ! Le souverain va se faire contrôler donc plus d'argent ! Sans laisser passer l'ange et comme si j'avais fait

appel au diable, même les muets se mirent à s'esclaffer ou à rigoler fort pour mettre un terme à cette discussion. Ils savaient que j'allais logiquement la gagner. Le préfet dut hausser la voix pour s'adresser à moi : « Ce n'est pas le sujet ! Monsieur Kane, seriez-vous prêt à faire des efforts en vous rapprochant de l'administration et en faisant les démarches pour officialiser vos actions ? » Je répondis : « Oui ! Pas de problème, mais fournissez-moi une carte qui prouve que je suis sur le territoire camerounais ! » Il répondit en serrant les dents : « Non ! Cette carte est secrète ! Fin de la réunion. »

Sur la route des cellules de Banyo, le gendarme fit un détour par le poste de la brigade d'intervention rapide car les soldats voulaient voir ma tête. Celle de celui qui leur avait échappé quelques jours plus tôt. Leur chef avait dû penser que cela leur donnerait un peu de joie mais cette scène était la caricature parfaite du rire jaune.

Voilà ! On me remet à la garderie, trente-cinq ans après m'en être évadé.

Je vais passer plus de cent jours en cellule dans cinq commissariats différents mais avant de rentrer dans les détails, je vais livrer ma navrante conclusion sur les fonctionnaires. J'ai eu le temps de les écouter, de les observer et même de discuter avec certains d'entre eux. Leur niveau de stupidité fait simplement peur et il tranche franchement avec la finesse de réflexion et d'analyse du citoyen moyen. D'où la certitude que si les fonctionnaires y compris les présidents étaient tirés au sort parmi la population, les bénéfices en vie seraient gigantesques. Les policiers 100 % ivres qui me gardèrent pendant deux jours à Banyo n'étaient pas des exceptions car après je fus transféré à Ngaoundéré par deux agents armés matériellement mais intellectuellement le néant.

À mon arrivée la première chose que j'ai vue, c'est deux jeunes (quinze ans) en pleurs. Ils étaient en train de « danser » devant un policier. S'ils arrêtaient de sautiller, ils recevaient des coups de câble électrique sur les pieds.

Intolérant face à ces pratiques, je me suis donc avancé en ordonnant : « Arrêtez ça ! »

Au bilan, des tracasseries, je me suis retrouvé dans la même cellule qu'un an auparavant mais cette fois, le policier qui m'y jeta, demanda à mes futurs camarades de me tabasser. Ce fut un instant assez tendu mais j'étais prêt à riposter. J'écrirai par la suite, comment bien rentrer en cellule mais à cet instant, j'étais un débutant. La spécificité de la cellule du commissariat de Ngaoundéré, c'est qu'il y a à l'intérieur de la cage, un couloir avec trois pièces fermées. Six ou sept détenus me poussèrent dans l'une d'elles et fermèrent la porte derrière eux. Avant peut-être de me violenter, mais, à ma grande surprise, ils me demandèrent de m'asseoir et que je leur explique pourquoi les policiers leur avaient demandé de me battre. Je leur explique mon énervement face à la torture des deux jeunes, mon projet de haut-fourneau et mon histoire. Le chef de cellule me dit : « Pas de problème, tu restes tranquille et tout se passera bien. » Ils frappèrent dans leurs mains pour simuler des coups et poussèrent quelques cris puis ils rouvrirent la porte. Je passai cinq jours avec eux.

Nous étions plus d'une vingtaine d'humains enfermés dans cette cellule. À l'intérieur, rien n'est rose, rien qu'un exemple : lors de ce séjour, une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer y était abandonnée. Elle s'était perdue dans la ville et étant rentrée dans un jardin privé, la police avait noté : « Violation de propriété » et l'avait mise dans cette cellule. Depuis une semaine, le problème pour ses codétenus, était que 90 % du temps, il n'avait pas conscience d'être dans une prison et il commençait à ranger son lieu de vie (son petit monde) en rassemblant tout le linge qu'il trouvait. Cela ne plaisait pas, donc ils le frappaient pour qu'il arrête. Au bout d'une heure, il avait même oublié qu'il avait été frappé et il recommençait et cela de jour comme nuit. Personnellement, je l'ai protégé autant que j'ai pu mais j'ai dû accepter que mes camarades l'attachent pour que nous puissions dormir un peu. Je découvrais que ces malades

mentaux de devant les barreaux, se servaient des cellules comme d'un hôpital psychiatrique.

Cependant ma prise de conscience évoluait aussi sur d'autres domaines. Par exemple, un après-midi, j'étais assis dans un coin quand le chef de cellule me demanda de le rejoindre car il voulait me montrer quelque chose à l'entrée de la cage. C'était une ouverture de deux mètres sur deux avec des barreaux verticaux qui donnait sur le hall d'entrée, juste en face du comptoir de la police. Entre nous et le comptoir, il y avait ce couloir-hall que toutes les personnes voulant se rendre dans les bureaux devaient traverser.

Nous étions quatre dont moi, à regarder les gens passer. Mes trois acolytes s'étaient fait attraper alors qu'ils dévalisaient des containers en transit. Ils s'étaient attaqués au business du groupe français Bolloré. Physiquement, moi et deux autres étions grands (1,90 mètre) et musclés (attention, c'est du vrai muscle sec de travailleur de force avec les cicatrices donc pas de la gonflette que l'on voit dans les films). Le chef de cellule, lui, était de taille moyenne (1,70 mètre), assez svelte avec un beau sourire et surtout une très bonne élocution. Comme il faisait très chaud, nous étions tous torse nu. Mieux qu'une photo de calendrier !

Ma sexualité : suite à mes relations avec cette humaniste espagnole deux ans plus tôt, après je n'ai eu aucune relation sexuelle pendant sept ans. Zéro ! Ce n'est pas par manque d'opportunités, c'était simplement le résultat de mes expériences conjuguées avec l'aboutissement de ma réflexion sur le bien. Comme je l'ai dit, la finalité de la vie est de générer de la vie. Et il y a de nombreuses façons de générer de la vie ! Dans les temps anciens, la reproduction était une nécessité pour notre espèce. Aujourd'hui non ! Pourtant nous sommes toujours programmés pour la perpétuation. Pour nous pousser à nous reproduire, l'évolution-sélection a dû doter notre cerveau d'un arsenal chimique performant (une arme). Son but est de lutter contre lui-même pour permettre à notre

instinct de gagner la bataille face aux logiques suivantes : il y a d'autres façons de générer de la vie que de faire des enfants ; avoir une relation sexuelle c'est dangereux, de nombreuses femmes meurent des conséquences d'une grossesse ; un enfant c'est coûteux ; etc.

Instinctivement ces pensées provoquent du malaise. Cette fois-ci rien à voir avec l'adrénaline, l'objectif chimique n'est pas la survie de notre personne. Au contraire ! Ce dopage auto-généré va affecter la réalité et nous faire prendre des risques. Dans ce conflit neuronal, une des parties les plus primitives de notre cerveau va secréter et diffuser des substances pour bloquer la peur et la réflexion (consciente-préfrontale). Lors d'une relation sexuelle les composés chimiques libérés portent les noms de dopamine, endorphine et ocytocine. D'après moi, l'endorphine est très dangereuse : elle est diffusée dans le cerveau principalement lors de l'acte sexuel, mais aussi lorsque l'on pense à la personne « aimée ». Elle provoque un sentiment de bien-être pareil à une drogue. Ses effets physiques sont : de fausser le jugement ; d'empêcher le discernement ; de bloquer l'esprit critique. Donc de faire une altération de la réalité et de rendre impossible la prise de bonne décision. Difficile de faire le bien ! Malheureusement ou heureusement mais logiquement, la production de cette drogue par le cerveau dure les trois premiers mois d'une relation (le temps de la passion). Cette période de diffusion permet à deux êtres qui n'avaient peut-être pas vraiment d'intérêt à rester ensemble, de reproduire l'acte sexuel suffisamment de fois pour faire un bébé. D'expérience : dit cyniquement, après trois mois la reprise de conscience est effrayante (des fois). Dit plus diplomatiquement, les relations sexuelles ont des conséquences extrêmement coûteuses en temps/argent. Mais sur cet aspect je m'estime chanceux par rapport à d'autres !

Pourtant, ce n'est pas l'endorphine qui a motivé mon abstinence de ces sept dernières années, mais c'est les bienfaits des relations sexuelles par ces émissions de dopamine et

d'ocytocine. Il faut dire qu'après de longues années d'entraînement et à un rythme assez intensif, j'avais acquis de bonnes capacités à faire jouir mes partenaires. Étant rassuré sur ma virilité et sur ma fertilité (un avortement), la question qui se posait, était : À qui donner du plaisir ? Après une relation sexuelle, la dopamine rend plus fort et plus sûr de soi. Pour l'ocytocine, elle conforte, rassure et rend plus heureux. J'avais donc ce pouvoir de renforcer qui je voulais. Alors autant m'en servir pour l'humanité !

Dans la mise en application, j'étais cependant conscient qu'après avoir eu une relation sexuelle, je ne serais plus en capacité de juger la bienveillance de cette personne, je devais donc m'assurer à 100 % qu'avant toute éjaculation, cette personne faisait déjà du bien. Je n'accorde plus crédit sur la base d'intentions. Donc avant tout acte sexuel, je devais l'avoir vue faire des actes rentables en vie et avoir discuté avec elle de ses motivations dans la vie.

Or dans la suite de mes aventures, j'ai vu de nombreuses personnes faire le bien mais le manque d'opportunités et surtout la barrière de la langue firent que je n'eus plus de relation sexuelle.

Sachant que les hommes et les femmes sont mus par le même instinct de donner la vie, illustration du danger :

La première fille seule qui passe, le chef de cellule l'interpelle. Je souligne que cette fille-femme a été prise totalement au hasard et qu'il ne la connaissait pas. Elle venait sûrement faire une démarche administrative dans les bureaux à notre gauche. Il lui dit : « Tu veux prendre une douche ? » Elle s'arrête, nous regarde et dit : « Pourquoi ? » Et là, elle a écarquillé les yeux en serrant les lèvres ; dopamine-adrénaline-… un cocktail de drogues, un super shunt qui lui a inondé le cerveau. En un instant, elle était complètement stone et il commence à la baratiner. La présence de mecs à moitié nus et ce bavardage lui faisaient visiblement beaucoup d'effet. Début de la sécrétion d'endorphine : elle commence à se caresser les bras, à avoir des gestes exagérément voluptueux,

à rigoler nerveusement… En résumé et en quelques secondes, elle se liquéfiait devant nous. Tout en répondant doucement, elle se rapprochait. Elle avait l'air super gentille mais là, c'était son instinct qui avait pris les commandes ! En moins d'une minute, elle était à portée de nos mains, c'est-à-dire à quelques centimètres des barreaux. Nous la sentions aimantée. Si elle avait eu la clé dans la main, elle serait rentrée avec nous. Ses neurones ont recommencé à se reconnecter (à la peur) quand le chef de cellule lui a dit : « Va chercher la clé, là-bas. » Elle prit conscience de sa sottise. Elle n'était qu'une opportunité, pour lui, de sortir de là ! Mais j'ai pu constater plusieurs fois que les femmes étaient plus attirées par nos cellules que par les bureaux des fonctionnaires.

Il est remarquable que la sélection faite par l'argent (intelligence mortifère) ait abouti à donner du « pouvoir » aux humains les plus serviles (comme des chiens au service du loup de Wall Street) donc assez bêtes pour être soumis à un système non viable pour nous (le vivant). Tout le monde s'accorde à dire que cela ne peut plus durer et ne doit pas durer. Si on définit l'intelligence comme la capacité d'une personne à générer de la vie au sens le plus global, force et de constater que l'intelligence est mise derrière des barreaux dans ce monde capitaliste.

D'avant les barreaux, de mon point de vue, un spectacle de danse traditionnelle se jouait. Ce divertissement populaire avait pour titre la valse politique. J'ai commencé à être détenu le 20 avril. Nous sommes le 23 avril 2012 quand j'entre dans la cellule de Ngaoundéré et Sarkozy (ami de toujours de Bolloré) était le président français pour encore quelques jours. La présidentielle française battait son plein et attirait l'attention. Cependant en Afrique, une purge était déjà en cours. Les décideurs mis à la tête de la « région » par le régime néocolonial étaient en train d'être changés. Ces hauts fonctionnaires s'étant tellement enrichis en abusant

de leur pouvoir qu'ils commençaient à avoir une capacité financière. Elle les rendait plus ou moins contrôlables par les colonisateurs.

Pour comprendre ce qui va se passer, la chaîne décisionnelle est importante ainsi que l'enchaînement dans le temps. Quelques semaines avant mon incarcération, le gouverneur que j'avais rencontré un an plus tôt, avait été mis de force à la retraite. Ce fut juste après son éviction que mes problèmes avec le préfet de Banyo ont recommencé. C'est-à-dire, de fin mars au 12 avril 2012, avec l'assaut des militaires sur mon campement. Virer ce gouverneur, sera l'une des dernières décisions qu'aura prises Marafa Yaya, le ministre des affaires territoriales du Cameroun, car il fut démis de ses fonctions quelques jours après, puis jeté en prison. Marafa Yaya était riche mais beaucoup moins que le président Biya. Pourtant il pensait pouvoir prendre son poste et devenir le futur président du Cameroun. Ce qui rendait Marafa confiant en son avenir, c'était ses relations avec Bolloré dont les leviers étaient actionnés par l'opérateur Sarkozy. Pour information, le groupe Bolloré et la société Total sont les deux pieds de la Françafrique. Chez les colonisateurs, la danse politique c'est l'alternance. Ce ministre a été présenté à un juge d'instruction le 16 avril 2012. Résultat des élections présidentielles françaises, Hollande, résultat simultané pour le ministre Marafa, condamnation à vingt-cinq ans de prison. Il y est toujours actuellement et il n'en sortira probablement pas avant un changement de tendance dans les relations internationales ou à la faveur d'une amputation. C'est une certitude, les colosses ont des pieds d'argile et le pouvoir de la société des multinationales françaises repose sur l'Afrique.

Au bout de cinq jours dans cette cellule, une dizaine de militaires surarmés sont venus me chercher. Après m'avoir menotté et installé, bien visible, en haut d'une benne arrière d'un pick-up, ils ont commencé à faire le tour de la ville avec deux voitures d'escorte en renfort. Ils voulaient montrer à la population qu'ils avaient attrapé un très dangereux

malfaiteur, alors il y avait la sirène et les gyrophares. Après m'avoir baladé comme un gibier de potence pendant une heure, ils finirent par m'amener à la gare ferroviaire du terminus de Ngaoundéré.

Pourquoi autant de tintamarre pour dénigrer un bienfaiteur ? Ce paragraphe est sûrement le plus important de ce livre, je vous demanderai donc toute votre attention dans les prochaines lignes car c'est la justification de l'introduction de la technique du haut-fourneau en Afrique. C'est le cœur de cette autobiographie et la raison de toutes ces aventures.

Ma raison de vivre, c'est la vie !

J'étais ici pour provoquer un changement de civilisation.

Faire le bien ou le mal c'est une question de vie ou de mort. La dé-cision, en deux mots dé- et scission, est de définir là où l'on va couper, « la décision ». Depuis quelque temps, pour trancher, l'homme utilise le fer aussi bien pour des arbres que pour des têtes. Pour ce faire, le fer, c'est la matière du pouvoir par excellence.

La capacité à produire du fer définit le pouvoir donc le pouvoir découle du fer.

Lors de mes nombreuses discussions, je me suis aperçu que très peu de personnes étaient conscientes de la place capitale du fer dans la civilisation actuelle. Des dizaines de milliers de livres et d'ouvrages en parlent mais je constate que moins d'une personne sur mille en reconnaît la place fondamentale.

Beaucoup de gens tiennent des discours orgueilleux, absurdes ou surnaturels sur le pouvoir (la faculté, la capacité, la possibilité matérielle ou la permission de faire). Or c'est le fer ! Ils parlent de psychologie, de dieu… mais c'est parce qu'ils n'ont jamais eu la tête sur le billot et leur peur ne vient pas du billot.

Je ne vais pas écrire un nouveau livre sur ce sujet mais j'espère qu'après avoir lu ces quelques lignes, vous serez de cette élite de savants réalistes. Tout d'abord, je vous demanderai

de lever les yeux et de regarder autour de vous en essayant de trouver un seul objet qui n'ait pas été produit avec un outil en fer. C'est impossible d'en trouver un ! Le fer entre dans la fabrication de toutes les choses. Même si vous avez vu un objet en terre cuite, il a fallu une pelle pour l'extraire et un four pour le cuire. Un objet en plastique, il fallut un tuyau, un moule en fer pour le produire.

Déjà, en 1812, dans le livre *La Sidérotechnie, ou l'art de traiter les minerais de fer pour en obtenir de la fonte, du fer, ou de l'acier,* Jean Henri Hassenfratz écrivait (tome premier, page 19, paragraphe 5) : « Le fer est de tous les métaux celui dont on fait le plus d'usage, parce que ses propriétés physiques et la modicité de son prix le rendent d'une utilité générale et souvent absolue. » Deux cents ans après, c'est encore plus vrai car c'est devenu le matériau indispensable.

Les hauts-fourneaux ont permis l'émergence de toutes les technologies modernes, sans eux pas de pétrole ni de plastique ni… d'ailleurs sans eux, vous ne pourriez pas lire ce livre. La technique du haut-fourneau a eu un tel impact sur l'histoire de ces trois cents dernières années que si elle n'avait pas été maîtrisée, vous n'existeriez pas !

C'est autour du feu que l'humanité s'est organisée, la technique du haut-fourneau, c'est le dernier cri en matière de maîtrise du feu. Malheureusement depuis quelques siècles et surtout depuis quelques décennies, la distribution des richesses produites n'a pas été égalitaire et il y a eu une concentration du pouvoir, c'est ce qui est en train de nous être fatal.

Toutes les plus vieilles fortunes sont issues de l'acier, c'est-à-dire que le fer est la base de l'économie moderne. Dans ce système capitaliste, leur seule occupation étant de garder le pouvoir ! Cet establishment quitte à éradiquer la vie maintient l'ordre en diffusant des fausses théories sur le développement (durable implique une fin, soutenable une soumission). Ils payent des charlatans pour détourner l'attention, imposer de fausses priorités, produire des informations

inutiles pour enfin attirer les humanistes vers de médiocres ou d'éphémères opportunités de faire le bien. L'Afrique en est le meilleur exemple.

Comment parler de développement, d'indépendance, d'autonomie, sans production de fer ! Les arts, les cultures, les religions, les nations, les systèmes politiques, les partis, l'éducation ne sont que des diversions médiatiques. Or l'idéal (pour la vie) serait de ne prendre que des décisions permettant à l'humanité de connaître l'infini et cela dans toutes les disciplines ; c'est le bien. Une idéologie que j'applique personnellement depuis quinze ans. Individuellement cela marche super, tout l'enjeu étant de fonctionner à plusieurs, puis à tous.

Pour qu'une organisation puisse prendre systématiquement ce genre de décision, il lui faut une *indépendance économique.* Le fer étant à la base de tout ce qui est matériel, il est nécessaire d'associer le bien avec les hauts-fourneaux. Ainsi les moyens produits seront consacrés en priorité à l'amélioration de la satisfaction de l'humanité dans sa globalité et par conséquent à la préservation de la vie sans laquelle elle ne pourrait survivre. Le bien plus la production de fer, c'est un changement de civilisation garanti !

Concrètement, pour faire triompher le bien, je m'en suis donné les moyens ! Logiquement, introduire la technologie des hauts-fourneaux sur le continent Afrique était ma meilleure opportunité, donc le top du top du bien.

Pourquoi commencer en Afrique ? Au collège, dans mon livre de géographie, il est noté que : « L'Afrique est le continent le plus riche en ressources et ses habitants sont les plus pauvres du monde. » J'étais ici pour que les Africains puissent utiliser leurs ressources tout en battant le système qui est en train de les appauvrir, par conséquent de les tuer. Un enrichissement qui ne se ferait pas au détriment de ses voisins, c'est-à-dire de l'humanité. À plus long terme, un principe et des bénéfices qui de proche en proche s'étendraient au globe ! Voilà pour la géostratégie. Cependant il y a plus

important que le lieu sur la Terre pour réussir, c'est de bien comprendre le mouvement dans le temps.

Nous allons mal ! En 2012, j'essayais encore d'orienter le mouvement dans le sens du bien ; aujourd'hui je le force à aller dans ce sens. Rien n'arrive par hasard ! Il y a toujours des circonstances qui s'enchaînent pour aboutir aux faits. Prévoir l'avenir : c'est avoir défini la tendance qui s'est dessinée dans le passé.

Pourquoi l'Afrique en est arrivée là ? Son histoire, d'après moi, mais, d'avant moi : nous (l'humanité) sommes dans la période historique de *l'âge du Fer* (Jésus-Christ ne nous a pas apporté un nouveau matériau : il fut mis aux clous). Il y a quatre cents ans, tout le monde utilisait une technique de fabrication du fer appelée le bas fourneau. À l'époque, la différence de richesse entre les Européens et les Africains était de 20 %. Un bas fourneau a une hauteur de 2 mètres maximum. Un haut-fourneau a une hauteur de 4,50 mètres minimum. Il n'existe pas de moyens fourneaux car le fer qui en sortirait, serait inutilisable, c'est un problème physico-chimique. Pendant des milliers d'années, bien que la logique poussait les métallurgistes à vouloir les plus gros fours possibles, la hauteur maximum de 2 mètres fut une limite partout dans le monde. Si cela ne fonctionne pas avec un four de 3 mètres de haut, pourquoi en construire un de 5 mètres ? Les Espagnols qui ont vu celui qui a construit le premier haut-fourneau, ont dû le traiter de fou.

Les raisons qui ont poussé cet Homme à construire un fourneau d'une telle hauteur restent encore un mystère. Les avantages et la réussite économique de ses produits, lui ont sûrement dû faire entrevoir la conséquence de sa découverte (ce fut dans les premiers temps, le jackpot qui fera tomber les rois). À l'origine, la technique est très simple, il suffit de changer légèrement la forme intérieure du bas fourneau et de lui donner une hauteur dépassant 4,50 mètres. La technique du haut-fourneau se répandit très vite en Europe car elle demande des outils très basiques (pelle, pioche, hache,

marteau, burin). Une fois en fonctionnement, le four permet de reproduire et de produire une infinité d'autres outils. Une partie d'entre eux sont destinés à la vente mais d'autres sont produits pour améliorer et perfectionner le four. Ce qui va encore augmenter la production d'outils, d'où plus d'améliorations d'où plus d'outils d'où, etc.

Si bien qu'en cent cinquante ans, elle déclencha la révolution industrielle. C'est-à-dire qu'en très peu de temps, elle permit des améliorations gigantesques dans tous les domaines (militaire, transport, agriculture, imprimerie, papeterie…).

Pendant ce temps, l'absence d'arbres au niveau du Sahara et les guerres, ont fait barrière à la diffusion de cette technique vers l'Afrique. En 1790 : en une semaine un Africain produisait 1 kilogramme de fer ; en une semaine, un Européen produisait 700 kilogrammes de fer (fonte). Autrement dit, le fer était sept cents fois moins cher en Europe qu'en Afrique, ou il était produit sept cents fois plus vite en Europe. C'est la différence entre la taille d'un lapin et d'un gros bœuf, entre la technologie d'un stylo et d'un ordinateur portable, entre la vitesse de la marche et d'un avion de chasse. L'écart d'aujourd'hui a été généré il y a deux cents ans avec la technique des hauts-fourneaux. À cette époque en Afrique, les explorateurs avaient laissé la place aux exploiteurs. Le commerce de denrées agricoles n'étant pas lucratif, les commerçants européens proposaient aux agriculteurs africains de les fournir en esclaves. L'agriculture est un secteur d'activité très friand en outils ferreux (pelle, pioche, machette…). Dans les comptes des hauts-fourneaux français de l'époque, il est inscrit qu'une partie de la production était consacrée à la réalisation de lest pour les bateaux du commerce triangulaire. Sur le trajet de l'Europe vers l'Afrique, les bateaux, s'ils n'étaient pas chargés, étaient très exposés aux problèmes de navigation. C'est pour cela que le fond de leur cale était chargé de chaînes, d'objets et de poids en fer. Ensuite ils les remplaçaient par le poids des esclaves puis par le poids des produits américains puis ils recommençaient avec du fer… Sur les

côtes africaines, les esclaves (au total plus d'un milliard de kilos d'humains) étaient échangés contre du fer. Le fer ne coûtait pratiquement rien aux sociétés européennes et en Afrique le fer valait l'or car sa difficulté de production le rendait aussi précieux qu'un métal rare.

Ce commerce inéquitable a eu plusieurs effets : le premier étant la fracturation de la société africaine par l'augmentation des clivages entre les corporations (pêcheurs, agriculteurs, éleveurs et forgerons). Il y a toujours eu de l'esclavagisme en Afrique mais ce fer a perturbé grandement le commerce interne car le pouvoir venait de ceux qui maintenant collaboraient avec les Européens (une forme d'évasion énergétique du continent). Les agriculteurs autrefois dominés par les éleveurs se sont mis à les chasser pour les ramener aux ports négriers d'où ils revenaient avec le fer des bateaux.

Le deuxième effet, encore plus catastrophique, c'est que ce fer extrêmement bon marché et en grandes quantités, a éradiqué la production africaine de fer. À l'heure actuelle, il n'y a aucun haut-fourneau africain alors que ce continent regorge de minerai de fer (des milliards de tonnes). Encore plus grave, aujourd'hui il n'existe plus d'Africains ayant les connaissances nécessaires pour la fabrication et l'utilisation d'un four, même un de leurs bas fourneaux originels. Cela aurait été un jeu d'enfant d'apprendre (en un ou deux mois) la technique du haut-fourneau à un métallurgiste ayant derrière lui une centaine de générations d'expérience du bas fourneau. Deux ou trois trucs en plus et c'est quasiment la même chose en plus grand.

Malgré la disparition de ce savoir-faire, je savais la population apte à le réacquérir et à assimiler quelques innovations. J'étais ici pour faire ce transfert et ce retransfert de technologie. Pour ma part ce projet apporterait tellement de bénéfice en vie que j'étais prêt à mourir pour qu'il se matérialise. (Je le suis toujours !) Un acte qui bouleverserait l'ordre mondial mais qui, dans un premier temps, mettrait fin à la Françafrique.

Voilà pourquoi des militaires me faisaient monter dans ce train !

La question à ce moment précis était de savoir si le gouvernement et ceux qui le manipulent allaient me permettre de continuer. J'étais en chemin vers la réponse et prêt à tout faire pour l'obtenir. Même si pour la connaître, je devais supporter d'être enchaîné dans le train entre Ngaoundéré et Yaoundé. Où je ne savais pas encore que j'allais être incarcéré pendant trois mois et demi. Officiellement je devais être présenté au délégué général à la sûreté nationale (au niveau pouvoir : le numéro deux après Paul Biya président du Cameroun). Malheureusement, huit heures de train attaché au plancher, c'est long et on a le temps de réfléchir. Passons sur le fait que ce chemin de fer appartient à Bolloré, France, que la dizaine de militaires portaient des uniformes occidentaux, que leurs pistolets-mitrailleurs (lanceurs de fer) étaient belges, etc., et ce pour nous intéresser uniquement à la seule chose que j'avais à lire. Moi qui étais venu pour briser les chaînes de l'Afrique par la production de fer, je me retrouvais avec des menottes où était gravé : « Régie de Paris ». Humiliation suprême !

Définition d'une régie : mode de gestion d'un établissement public chargé de la gestion d'un service public. C'est l'illustration parfaite de la Françafrique : mode de gestion = la contrainte ; d'un établissement public = colonie ; chargé de la gestion = maintien de l'ordre riches/pauvres ; d'un service public = le public servi, ici, étant marqué sur les menottes : les Parisiens. Donc traduction de l'inscription frappée dans le fer : contrainte des colonies à maintenir l'ordre (riches/pauvres) au service des Parisiens (sous-entendu leurs multinationales) = la Françafrique.

Preuve par l'image qu'il manquait un mot dans ce qui était marqué dans mon livre de géographie (issu de l'Éducation nationale française). Rappel : « L'Afrique est le continent le plus riche en ressources et ses habitants sont les plus pauvres du monde. » La réalité, c'est que l'Afrique est le continent

le plus riche en ressources et ses habitants sont *maintenus* les plus pauvres du monde. Était-ce une omission volontaire, une erreur ou un manque d'encre ? Il est vrai que des élèves auraient soulevé la question : maintenus par qui ? La Régie de Paris ! Toujours est-il qu'à mon arrivée à Yaoundé, la capitale du Cameroun, le délégué général à la sûreté nationale du « Cameroun » était en déplacement professionnel à Paris (lieu où d'ailleurs « ses » enfants faisaient leurs études).

Moi qui suis un spécialiste de la sûreté de fonctionnement, j'aurais bien voulu savoir la raison qui le poussait à assurer le fonctionnement d'un système qui produit de la mort. Sans trop spéculer, le débat aurait porté autour de « ses » enfants. Ses enfants ont-ils une valeur supérieure ? Scientifiquement, cela porte le nom d'eugénisme, ceux qui sont « bien » nés. C'était la base de toutes les théories racistes. Le néonazisme et le néocolonialisme ont les mêmes parents et sont frères jumeaux. Alors dans la famille des ogres vous trouverez tous les hauts fonctionnaires africains.

Ne voulant pas ou ne pouvant pas discuter, ses collègues subalternes (les mangés) m'ont baladé de bureau en bureau, où j'ai répondu à toutes leurs questions. Douze heures plus tard, je fus accueilli par un de leurs très nombreux opposants politiques, Félix, dans la tristement célèbre cellule des enquêtes en cours du commissariat central n° 1 de Yaoundé, Cameroun. J'écrivis ce texte, dans la pénombre, au cours de mes trois premières semaines. Je vous le livre tel qu'il a été écrit *in situ* et sans en avoir rien modifié :

« Encore quelques pas et vous serez dans la cellule. Ils ouvrent la porte et vous jettent dedans.

C'est sombre, mal éclairé par un néon à cinq mètres du sol. Vous comprendrez, plus tard que cette lumière ne vous est pas destinée. Ce néon est pour la cellule des femmes. C'est grâce aux rayons qui traversent une grille remplie de toiles d'araignée, que vous percevez les formes et les couleurs.

Cette pièce poussiéreuse fait cinq mètres sur six mètres. Sa dalle est défoncée par les réparations des canalisations qui sont aujourd'hui hors d'usage. Au-dessus, il y a deux mètres de mur gris foncé. Ensuite, le reste et le plafond ont dû un jour être jaunes. Les passagers ont entièrement recouvert les parois de tags. Certains ont gravé le béton. D'autres moins patients ou moins outillés, ont fait leur inscription avec des noyaux ou à base de merde. Je laisse aux archéologues du futur, le soin de trouver par quels moyens, ils ont pu étaler cette matière fécale. Mais, je peux vous dire qu'en ce qui concerne sa disponibilité, il y a un gros stock dans l'ancien W.-C.

Quand vous en ressentirez le besoin, vous chierez dans un petit sac en plastique, puis vous lancerez le tout dans le haut du W.-C. Cette pratique dure depuis assez longtemps pour commencer à remplir cet espace sans toit de deux mètres sur deux mètres et de trois mètres de haut. En l'absence d'évacuation, la merde s'entasse contre la porte et un grand malheur s'abattra sur celui qui voudra l'ouvrir. Mais malgré l'usage, cette grosse boîte arrive à contenir d'une façon étonnante les odeurs car celle qui domine est la pisse.

En entrant, vous reconnaissez à votre première inspiration cette odeur piquante, volatile et acide. Dire simplement que cette odeur est forte, serait mentir, car elle peut vous obliger à vous asseoir pour retrouver de l'air sain et respirable. Plus de deux cents litres d'urine fermentent dans des bouteilles en plastique posées autour du W.-C.

À votre deuxième inspiration, vous distinguez les senteurs d'ordures stockées à votre droite puis celles des hommes transpirant de l'autre côté.

En l'absence de circulation d'air, la chaleur augmente la sensation d'asphyxie. Cette haute pièce avait été construite pour stocker du cacao. Comme cette denrée ne nécessite pas d'aérations, les Allemands n'en avaient pas faites.

La langue de Jules Verne remplaça celle de Freud mais aujourd'hui comme hier et contrairement à l'air, le son

circule très bien. Entre les cellules des enquêtes, des femmes, du parquet et le poste de police, jusqu'à cent personnes discutent dans cet espace fermé grand comme un terrain de tennis. Les cris, les pleurs et les paroles rebondissent sur les murs. Le résultat est une résonance assez ample pour être douloureuse. La seule période relativement calme est entre 23 heures et 4 heures. À ce moment-là, seuls troublent la nuit, les bêtes qui fouillent les ordures et les appels radio de leurs collègues policiers qui eux cherchent dans les rues.

Prochainement, il y aura un bruit sourd puis un long ; un très long silence. Le bâtiment va s'écrouler car les poutres commencent à flamber. C'est-à-dire qu'elles n'arrivent plus à supporter le poids qui est au-dessus.

Mais présentement, les gens survivent en dessous. Et pour au moins rester en vie, ils se sont organisés sommairement avec un côté sale et un côté propre.

Entre les deux, il y a une bouche d'égout où l'eau est récupérée à la sortie d'une canalisation cassée. Sa provenance est inconnue. Néanmoins certains indices nous font penser que c'est une fuite du réseau de distribution. Potable ou pas, elle est bue et cela même si l'évacuation accolée est le tunnel des rats.

Une fois rentrés, ces rongeurs pestiférés se jettent sur leur buffet. C'est le côté sale, avec les cacas, les urines, les ordures et le poste de police. Mais c'est aussi le côté des bêtes qui regroupent les cafards, les moustiques, les tiques et les policiers.

Du côté propre, vous voyez les humains, la nourriture, les stocks d'eau et des sacs plastiques étalés sur le sol. Ces hommes se couchent tout en mettant leur tête le plus éloigné possible du côté sale comme si la bêtise était contagieuse.

Enfin vous vous retournez et voyez ce qui capte toute l'attention des détenus ; elle est là ; immense du point de vue de l'esprit. Ils la regardent comme les plagistes regardent la mer, il n'y a pas assez de papier sur terre pour que je puisse vous décrire cette Porte de Fer.

Encore quelques pas et vous serez dans la cellule. Ils ouvrent la porte et vous jettent dedans.

Qui sont ces animaux cannibales qui vous jettent dans la cage aux humains ? Regroupés sous le terme de police, ils sont les gardiens de la paix des riches. Si vous êtes là, c'est que vous êtes un pauvre faisant l'objet d'une opération de maintien de l'ordre. Un plus riche, vous accuse. Votre crime est de ne pas avoir eu assez d'argent pour corrompre les bêtes.

Leur bénéfice n'est pas dans la vérité mais ils doivent trouver un coupable. Ils se permettent tout pour vous transformer de suspect en coupable. Le mensonge est leur langue. Souvent ils écrivent de faux procès-verbaux et cherchent à prolonger votre garde-à-vue. Mais attention pour obtenir leur coupable, ils torturent. S'il y a dix personnes enfermées au moins une a déjà été torturée. Ces lâches vous attachent les mains dans le dos ainsi que les pieds. Ensuite, ils resserrent les menottes en les écrasant avec leurs chaussures. La compression des nerfs a pour effet de provoquer une douleur continue. Après, ils se servent de câbles téléphoniques pour vous fouetter et ce jusqu'à deux heures de temps. Ils frappent surtout la plante des pieds. Résultat, même si vous êtes innocent, vous avouez pour que les coups s'arrêtent. La nuit vous pouvez aussi entendre des femmes subir des sévices dans cette salle. Au commissariat central de Yaoundé, la torture se fait dans une pièce à gauche en entrant, appelée le bloc opératoire.

Par contre, s'ils vous amènent à droite, vous allez vers les cellules. Votre dernière chance est de gaver de billets le gardien. Alors, si vous payez, ce cerbère vous laissera dans le couloir ou la cellule des femmes. Sinon les bêtes vous jettent ici et une fois rentré dans la cellule des hommes, vous pouvez toujours crier, ces déserteurs ne reviendront pas vous chercher.

AH ! MOI ! Ah ! Moi !… ah ! Nous ! AH ! NOUS !

Les bagarres sont fréquentes surtout quand un nouveau est réceptionné. Les gardiens savent très bien ce qu'il se passe. Au point qu'ils donnent même leur consigne.

“À celui-là, vous lui prenez tout ce qu’il a.”

Dedans, les bousculades et les fouilles sont la monnaie courante à condition qu’elles soient faites sans trop de bruit. Mais supposons que vous, le nouveau ou la victime, arriviez à tambouriner sur la porte en appelant à l’aide. Cela va déranger la bête en uniforme. Alors pour te faire taire, elle viendra en personne finir de te bastonner. La police n’est pas là pour la VIE mais pour trouver de l’argent. Pour en absorber, ils se servent ici du pouvoir de la clé (en fer ; enfer). Tout ce qui passe par la porte, ils mordent pour en arracher un morceau.

Par exemple :

- Pour sortir, la façon la plus courante est d’utiliser ses relations. Pour faire recharger sa batterie de téléphone, ils vous sucent 500 CFA soit dix fois la normale et sans payer le courant.

- Pour manger, les détenus ne sont pas nourris. La boulangerie est à cent mètres. Ils vous aspirent 500 CFA pour soi-disant, prendre le taxi pour aller acheter le pain.

- …

C’est sans limite, si vous acceptez de les engraisser vous pouvez sortir boire des bières avec des amis ou carrément rentrer chez vous à condition que vous reveniez au petit matin avant la relève. Ni vu ! Ni connu ! Les policiers ne sont pas regardants sur l’origine de l’argent. À la fin du mois, ils ont englouti plus d’argent de ceux qu’ils sont en charge de combattre, que de salaire.

Mais les riches qui arrivent jusqu’en cellule sont rares. Le quotidien de la bête consiste donc à piquer les liquidités des pauvres. Pour le faire, ils sont capables de mettre en péril les vies dont ils sont responsables :

- Les drogues, ils rationnent. Pour se satisfaire, les dépendants au tabac et à l’alcool sont obligés de se transformer en de véritables racketteurs. Les gardiens se réservent le monopole de la vente de ces poisons. C’est un commerce juteux, les fonctionnaires dealers multiplient les prix par

deux, trois ou quatre. C'est par ce biais que ces commerçants mortifères arrivent à gratter la moitié de l'ensemble de l'argent entré en cellule.

- La faim, ils affament. Afin de ne pas payer ces charognards, les prisonniers font faire leurs commissions par leurs visiteurs. Pour stopper cette pratique qui ne leur rapporte rien, les gardiens empêchent les transmissions d'argent. Après quelques heures de pénurie certains cèdent et acceptent de payer les 500 CFA de taxe pour manger. Mais la faim n'est pas la pire des souffrances.

- La soif, ils coupent l'eau. Au bout de vingt-quatre heures, celui qui n'a que 5 CFA essaie d'acheter une gorgée. Lorsque le réseau d'eau ne fonctionne pas, les prédateurs en uniforme guettent l'argent qui va sortir pour l'eau minérale. Dès que l'animal entend "Commission avec taxi", il s'approche car il flaire qu'il va se mettre un billet dans la poche. Il écoute le prix que vous proposez de payer. Si la somme est assez dodue, il prend sinon… Il vous fait patienter.

Bien sûr, les détenus se rebellent, ils font le boucan. Ils frappent la porte avec leurs dernières forces et crient jusqu'à leur dernière goutte de salive. Dans ces moments-là, les bêtes montrent les dents et aboient :

"Vous n'avez qu'à manger vos cacas et boire vos urines !"

Sans nul doute, vous avez remarqué que j'assimile les policiers aux bêtes. Mais de mes trente-six ans d'expérience, je vous promets que s'il y avait une échelle avec au sommet l'humanisme, la police ramperait au sol à la frontière entre l'humain et la bête. Certains seraient même en train de creuser.

Encore quelques pas et vous serez dans la cellule. Ils ouvrent la porte et vous jettent dedans.

Dedans, vous faites face à une dizaine d'hommes. Le danger est réel ! Derrière vous la porte se referme dans un bruit sourd. Tchak ! Le cadenas en fer est mis. Maintenant, c'est d'homme à hommes. Ils se lèvent torse nu et s'approchent de

vous. Certains frappent leur poing contre leur paume pour simuler le bruit des coups. Des mains commencent à vous tirer et d'autres à vous pousser vers un recoin de la cellule. Ils parlent tous en même temps :

"Vide tes poches." – "Tu as un portable." – "Le droit de cellule." – "C'est moi le chef de cellule." – "On va te fouiller." Le stress monte. Votre attitude à ce moment-là a une grosse incidence sur votre future condition de vie. Pour vous en sortir sans dommage, il faut que vous sachiez ce qu'est :

- Le droit de cellule. C'est une somme variable que vous versez à l'entrée dans une cellule. Elle devrait servir à acheter à manger à ceux qui n'ont pas d'argent ainsi que les biens communs (savon, papier hygiénique, bougie…).

- Le chef de cellule : c'est souvent le plus ancien dans la cellule. Cependant certains "chefs" détournent l'argent à leur profit (cigarettes, alcool…) et partent avec la caisse.

En entrant, la bonne attitude est d'avancer au centre de la pièce. Vous lancez d'une voix sûre : "Bonjour à tout le monde" et demandez : "C'est qui le chef de cellule ?" Une fois connu, s'asseoir avec lui et expliquez d'une voix assez forte pour être entendu de tous, le pourquoi ils vous ont jeté ici. Ensuite sortez tout ce qu'il y a dans vos poches. Vous l'étalez entre vous et le chef de cellule. Enfin vous donnez 500 CFA en disant que c'est pour acheter à manger pour toute la cellule. Après avoir récupéré vos affaires, allez vous asseoir où ils vous indiqueront. Voilà, c'est fini, le stress tombe, reposez-vous et dormez bien.

Par contre, il y a deux attitudes à ne pas adopter.

La première est la peur. Elle domine 50 % des arrivants. Dans ce cas, le nouveau veut rester près de la porte ou pire, il se retourne et appelle le gardien en s'accrochant aux barreaux. Quand il comprend que ce lâcheur ne reviendra pas, il dit :

"Ne me touchez pas, je suis le fils de…"

Les habitués de cette scène savent qu'ils vont pouvoir tout lui prendre, quitte à le bousculer un peu.

La deuxième est la résistance. Seul 10 % des personnes qui arrivent, choisissent de se battre pour ne pas être fouillées. Une bonne partie d'entre eux sont sous l'effet de stupéfiant ou de l'alcool. Ils ne savent pas qui ils ont en face d'eux. S'il n'y a plus à manger dans la cellule, une personne isolée ne peut pas gagner face à des affamés. Elle finit sa crise d'autorité en ayant tout perdu et très isolée. Autrement dit, elle risque d'avoir du mal à manger pendant le reste de son séjour.

Lorsque l'on analyse ce qui se passe dans la cellule, on se rend compte de qui est à l'origine de cette violence. Comment peut-on laisser des gens enfermés pendant des jours sans eau, sans nourriture et sans argent ? Même le gentil doit se transformer en braqueur pour vivre. La police le sait et entretient la violence car LA CELLULE DOIT FAIRE PEUR. Elle doit être peuplée de gens qui obéissent à leur instinct bestial. La bête veut ramener le fonctionnement à l'intérieur à une hiérarchie basée sur la force physique. C'est comme cela qu'elle gagne son argent en faisant croire que si elle n'est pas là, c'est la loi de la jungle et l'injustice totale. Or c'est elle qui essaie d'imposer ce fonctionnement. Ce que la bête veut, c'est qu'un nouveau qui arrive avec une haine justifiée de l'administration camerounaise, sorte en ayant perdu tout esprit de rébellion et se soumette à leur autorité. Malheureusement, il y a souvent un ou deux détenus qui collaborent avec la police. Force est de constater, que les ethnies bamou, bassa et béti (fang) sont plus complices avec les gardiens que les gens du Nord ou de l'Ouest. Ils sont plus agressifs comme s'ils voulaient que leur domination du pays ne s'arrête pas à la Porte de Fer.

La description que j'ai faite jusqu'ici des relations humaines à l'intérieur est celle que tout homme sortant de prison vous fera. Il a intérêt à vous faire croire qu'il sort de l'enFer.

Mais il existe une autre réalité. On peut la résumer en une forme de solidarité entre enFermés ou une résistance

naturelle à la bestialité. Prenons quelques chiffres : Une fois passées les dix minutes que dure le test d'entrée, vous voyez que l'ambiance est une harmonie entre manger, dormir et volonté de sortir. Les 95 % du temps c'est calme. Ne vous inquiétez pas pour les quelques bagarres (environ une par jour) car elles sont celles de frères qui se chamaillent. Les coups ne sont pas donnés pour blesser. C'est de l'intimidation. De toute façon, il n'y a rien à gagner ici, même pas les faveurs d'une femme. De plus une fois sur trois, vous entrerez en y trouvant des gens qui ont aboli le droit de cellule pour un système participatif.

Alors le passe-temps c'est de discuter. Vous vous apercevez alors de la richesse de la cellule. Elle se trouve dans la diversité des gens qui y passent. La raison qui les a amenés ici est souvent de l'ordre de la malchance. Les arrestations sont tellement arbitraires que vous découvrirez qu'il y a toujours entre 50 et 100 % d'innocents. La plupart marchaient simplement dans la rue quand ils ont été kidnappés par la police. Les autres, ils sont là car un plus riche qu'eux se sert de son pouvoir pour les embêter. Les motifs sont fantaisistes et juste pour mettre un titre au procès-verbal. Par conséquence, parmi les soi-disant voleurs, les sans-papiers, les vendeurs ambulants… vous pourrez y trouver quelques personnes étonnantes comme des enfants (quatorze ans), des vieillards (plus de soixante-dix ans), des malades mentaux (schizophrénie et Alzheimer) ainsi que des syndicalistes et des opposants politiques.

L'ensemble de ces humains sont des otages de l'administration qui essaie de leur prendre de l'argent. Autrement dit, c'est une association de malfaiteurs (riches plus administration) où les victimes de cette escroquerie sont incarcérées. Je vous invite à venir voir. Si vous ne connaissez pas le chemin, vous avez juste à faire remarquer à un policier qu'il ne fait pas bien son travail. Il vous escortera. N'AYEZ PAS PEUR et soyez le bienvenu.

Un jour, vous verrez dans un coin d'une cellule qu'une discussion fera jaillir l'étincelle de la révolution.

Sa lumière,

Éclairera les murs,

Fondra la Porte de Fer,

Chassera les parasites qui la gardent,

Brûlera les vampires de la population,

Et elle fera rayonner LA VIE afin que NOUS (humanité) connaissions l'éternité… »

J'ai eu beaucoup de mal pour trouver du papier mais grâce à la solidarité entre victimes, j'ai pu produire cinq exemplaires du texte ci-dessus ainsi qu'un résumé de l'histoire qui m'amenait dans cette cellule. Ensuite, j'ai envoyé par le biais de camarades de détention, un exemplaire : au siège des droits de l'homme, à l'ambassade du Nigeria, à l'ambassade d'Angleterre et celle des États-Unis. J'ai même fait publier un article dans un journal de Yaoundé *(L'Épervier)*.

Félix, le chef de cellule à mon arrivée, sortit, après plusieurs heures de tortures, des chantages familiaux horribles et trois semaines de séquestration. Heureusement qu'il avait reçu du soutien de la diaspora. Ils s'étaient organisés pour faire une pression médiatique. Des dizaines de personnes avaient manifesté avec sa photo face à l'ambassade du Cameroun aux États-Unis. Des journalistes se sont intéressés à son cas, ce qui provoquera sa libération. La notoriété de Félix venait du fait qu'il était le fils d'un sécessionniste anglophone très connu et mort il y a quelques années. Après avoir harcelé son père, les services secrets (S.S.) accusaient maintenant son fils d'avoir pris part aux émeutes de 2008. En réalité, les S.S. le maintenaient en détention comme otage, au cas où il y ait des nouvelles émeutes lors de la fête du cinquantième anniversaire de « l'indépendance ». Oui ! L'hypocrisie a sa fête nationale dans tous les pays africains, mais elle est célébrée chaque jour.

Pragmatiquement, au pays des crevettes (Cameroun), un des sujets de discussion les plus populaires est la partition. C'est-à-dire, couper le pays en trois : les anglophones protestants à l'ouest ; les catholiques francophones à l'est ; les musulmans au nord. Bien que d'après mes sondages, ses habitants trouvent cela très judicieux, le gouvernement mis en place et maintenu depuis plus de cinquante ans ne veut pas en entendre parler. Précision ! Il ne veut pas que l'on en parle et veut faire taire la logique. Une logique qui devrait d'ailleurs être reprise au niveau continental car comment fédérer des ensembles illogiques ? Un spécialiste des choux ne peut pas bien diriger un peuple vivant de la culture de la carotte. Il serait logique de commencer par créer des sous-ensembles individuellement bénéficiaires en vie. Cela en donnant à chaque sous-ensemble l'autonomie et les moyens d'exclure d'entre ses éléments toute forme de priorisation autre que le bien.

Pour ma part, je pensais que j'allais sortir rapidement, c'était une cellule de garde-à-vue donc d'après la « loi » : un humain ne peut pas y être détenu plus de trois jours sans avoir été présenté à un juge. Je vais faire plus de cent jours dont soixante-quinze dans cette cellule et sans jamais voir de juge. Il est vrai que je suis un des recordmans. Le doyen des gardiens de l'injustice m'a dit qu'une personne, il y a cinq ans, aurait fait quelques jours de plus.

Pas matable, je suis fier d'être un des spécialistes de ce lieu. Au bout de deux semaines, j'étais le chef de cellule et pendant deux mois et demi au vu du nombre de passages, j'ai écouté cinq cents histoires différentes. Je pourrais écrire plusieurs très gros livres avec celles-ci. Pour mon autobiographie, j'ai donc dû faire des choix. J'ai choisi de vous raconter cinq histoires, donc 1 % de ce que je sais mais je ne vais pas choisir les plus sensationnelles (je ne suis pas un vendeur d'espace publicitaire), je vais sélectionner celles qui peuvent vous donner la meilleure image de la réalité ou de l'étendue de la malfaisance. Sachez cependant qu'il se passe d'autres

choses dépassant non seulement votre imagination mais le concept même d'imaginable.

Le commissariat :

Environ un soir par semaine, la police encercle un quartier et arrête tout le monde. Si sur votre carte d'identité, il n'y a pas inscrit le nom de la rue où vous êtes contrôlé, ils vous embarquent. Motif : « Vagabondage nocturne. » Votre mari, père, frère, ou fils passera au moins une nuit avec nous et votre femme, mère, sœur ou fille, la passera dans la cellule des femmes. Effectivement dans le lot, il y a un petit pourcentage de dealers, de voyous, de putes, de mères maquerelles ainsi que leurs clients, mais en pratique, c'est comme si des bergers enfermaient ensemble et volontairement des loups avec des moutons. Chose étonnante pour moi, en entendant les bruits provenant de la cellule des femmes, je peux affirmer qu'elles étaient plus violentes entre elles que nous (les hommes). Cependant, la séparation des sexes posait un problème au commissariat, ces nuits-là il y avait beaucoup plus d'argent dans la cellule des hommes que des femmes. Or le lendemain matin, après la vérification de son identité, toute personne raflée et payant 5 000 CFA doit être libérée. Le gros souci de ce racket légal était que les prostituées, étant arrêtées en début de nuit, n'avaient pas encore récupéré cette somme. Donc dans une logique de profit, les nouveaux maquereaux ou propriétaires ont décidé d'enfermer tous les raflés hommes comme femmes dans la cellule des femmes. Prostitués ou pas ; les viols, les séances de matage et les passes se passaient à cinquante centimètres de ma tête de l'autre côté du mur. J'ai à chaque fois les larmes qui me montent aux yeux quand j'y repense. Je peux vous dire qu'un homme qui est torturé ou une femme qui est violée, poussent très exactement les mêmes cris. C'est indissociable, un mélange de supplications, de sanglots, de gémissements, de halètements et de reniflements. Le plus dur, c'est d'essayer de dormir à côté. Quand vous fermez les yeux, les sons sont

encore plus forts, ça vous captive, vous êtes obligé d'écouter la souffrance. Vous la vivez ! Le mur n'est plus là pour vous retenir mais pour vous empêcher d'intervenir. Ce qui vous pénètre pour toujours c'est la haine.

Le policier honnête :

Lors de ces quatre ans en Afrique, j'ai été en contact avec plusieurs milliers de fonctionnaires et aucun n'était honnête hormis celui-là. Un jour, un membre du corps de la tristement célèbre brigade d'intervention rapide, B.I.R., déjà saluée, sort de l'école après deux ans de formation intensive. Il roule en taxi dans Yaoundé vers sa première affectation. Le taximan double par la gauche une file de voitures et tombe sur des agents de la circulation. Ils sortent violemment le chauffeur et commencent à le bastonner. Tel un Thierry Lhermitte au début du film *Les Ripoux,* le jeune B.I.R. fraîchement diplômé sort de la voiture et s'interpose. Il paraît qu'il a dit : « On ne traite pas les gens comme ça ! » Le taxi a payé et est reparti mais sans son passager. Le militaire, pour son acte humaniste, fut amené au commissariat central n° 1. Ils le firent entrer dans notre cellule en fermant rapidement la porte derrière lui. Il écarquilla les yeux en voyant où il venait d'être enFermé : l'odeur, la crasse et la population. Il était en tenue de militaire, assez grand, musclé mais nous ne lui aurions rien fait. À ce moment-là, nous étions en mode participatif. C'est-à-dire que chaque arrivant, après lui avoir expliqué à quoi allait servir l'argent, me donnait ce qu'il voulait. Bien sûr, nous avions eu un petit sourire quand nous avons vu ce qu'ils nous envoyaient. Il a pris peur ! Il se retourna et commença à frapper la porte. En résumé il disait : « Mon colonel va venir et il va tous vous virer. Moi, j'ai une bonne formation pas comme vous policiers de… » Je lui ai calmement fait remarquer que c'était pas contre la porte qu'il fallait frapper et que beaucoup d'autres avant lui avaient essayé. Mais il continua. Un policier de… ouvrit la porte et lui mit une claque. Pas la petite tape ! La claque

qui claque ! Le militaire vacilla et s'écroula sur le sol. J'avais devant moi, inconscient, le seul fonctionnaire, qui à ma connaissance, ait fait un acte humaniste. Ensuite, il resta trois jours avec nous, sans dire un mot, puis est sorti peut-être rejoindre sa colonne, son rang, sa place. Pourtant sache que ce jour-là je t'aurais serré la main.

L'homme riche :

1 % des hommes qui entrent en cellule sont très riches. Ils sont issus de l'oligarchie mise en place par les colonisateurs. Un jour est entrée une personne dont le nom de famille était Mitterrand, issu par filiation du fils de l'ancien président français. Sa famille possède entre autres de très grandes plantations d'arbres à Ngaoundéré autour du terminus des trains de Bolloré. Les Bolloré et les Mitterrand se connaissent de longue date. Loin de l'hémicycle les intérêts (droite gauche) se confondent. Trois générations après François, sa couleur de peau était plus pigmentée que la mienne. La couleur de peau n'a rien à voir entre être ou ne pas être un colon. C'était un colon, il avait plusieurs nationalités, entre autres britannique. Au téléphone, il gérait depuis la cellule des affaires à plusieurs dizaines de milliers d'euros. Il était accusé d'« abus de confiance », plainte retirée après avoir fait parvenir 15 000 euros en liquide à son créancier. Il resta deux jours avec nous et lors de nos discussions, il m'expliqua comment se passait la corruption pour les hommes d'affaires en Afrique. La corruption est telle qu'elle bloque toute initiative du peuple mais lorsque le volume d'argent est suffisamment important, une personne en lien avec les « autorités » vient vous voir avec un numéro de téléphone et un numéro de compte IBAN. Très souvent un compte en Suisse, m'a-t-il précisé. Si vous versez chaque mois la somme convenue, vous pouvez utiliser le numéro de téléphone. Pour le moindre problème avec un fonctionnaire ou une démarche administrative, vous appelez le numéro de téléphone. Dans l'heure qui suit vous aurez le document ou l'autorisation et

cela sans verser un CFA. Si un jour vous vous êtes demandé comment les comptes occultes étaient alimentés, ceci en est une des façons. Pour les riches la corruption c'est pratiquement la liberté absolue et la dernière marche avant le « paradis » (fiscal). Où ils jouiront à l'infini non seulement des frontières de l'enFer mais aussi de ceux qu'ils y ont enFermés. Leurs domestiques et leur nourriture, ce sont les nationalistes.

Si un jour, ce Mitterrand a les mains propres, je les lui serrerai.

L'homme pauvre :

95 % des hommes qui entrent en cellule sont très pauvres, avec moins de deux ou trois euros pour vivre par jour. El Hadji Moïse était l'un d'entre eux. Il m'a raconté son histoire. Une enfance difficile dans la ville de Garoua, battu et exclu par son instituteur, violé par son beau-père, il fut poussé par la pauvreté dans la capitale. Obligé de voler pour survivre pendant deux ans, il fut arrêté et il passa plus de deux ans en prison. Au moment de sa deuxième arrestation, il avait vingt ans et il venait de sortir de prison. C'est-à-dire qu'il profitait de sa liberté depuis deux semaines, avec lunettes de soleil, chemise ouverte, la frime classique des jeunes « American lovers ». Il se baladait dans une rue où il y avait beaucoup de vendeurs ambulants. D'un seul coup tout le monde se met à courir. Lui non, il n'avait rien à se reprocher. La police contrôle son identité et constate qu'il vient de sortir de prison. Ils avaient donc attrapé celui qu'ils allaient rendre coupable, même s'il avait été arrêté à huit cents mètres des faits sans aucune preuve matérielle ni témoin. S'il ne remboursait pas le téléphone volé, ils lui promettaient un retour immédiat en prison. C'est une pratique systématique, la plupart du temps, ils en capturent plusieurs comme lui. Ensuite, ils doivent s'arranger en cellule pour rassembler la somme demandée. Moïse, lui, était le seul inculpé pour cette affaire (mais d'autres avaient dû corrompre avant). Après

négociation de mille euros ramenés à cent euros, il fut obligé de téléphoner à son frère qu'il n'avait pas revu depuis plus de cinq ans pour qu'il lui envoie les 50 000 CFA exigés. Deux jours après, un militaire fait l'appel des personnes qui vont partir au tribunal et être présentées au parquet. Cela veut dire que le soir même, tu peux te retrouver en prison pour le reste de ta vie. El Hadji Moïse fut pris de terreur quand il entendit son nom. Il faut dire que j'ai entendu beaucoup de choses sur la prison de Kondengui (quartier 7 Kosovo) et ce n'est pas un lieu où vous voudriez retourner. Il fit une chose que je pensais infaisable. Il a ouvert la porte du W.-C. et a plongé dans nos excréments. Il s'est badigeonné de nos merdes de la tête aux pieds. Quand la police a vu qu'il manquait à l'appel, ils sont revenus pour le chercher. Dégoulinant de merde, il a couru sur le militaire qui était dans l'encadrement de la porte. Le fonctionnaire écarquilla les yeux et a fui en laissant la porte ouverte. Cet intouchable alla jusque dans le hall du commissariat où un attroupement se créa. Il y avait plusieurs civils, auxquels il a pu expliquer son cas. Cela obligea la commissaire principale à enquêter sur son dossier. L'enquêteur responsable de cette affaire était bien allé chercher à Western Union l'argent envoyé par son frère. Le fonctionnaire avait soi-disant oublié de l'enregistrer, toujours est-il qu'il était dans ses poches. Qui s'en soucierait, une fois Moïse en prison pour plusieurs années ?

Après plusieurs douches avec des bouteilles remplies d'eau venant de l'égout et plusieurs jours d'enquête, je lui ai serré la main avant qu'ils le transfèrent. J'espère qu'il va bien !

L'homme dangereux :

Son nom code, « le Chirurgien », lui venait de ses débuts où il dépouillait les gens retirant de l'argent aux distributeurs de billets. Il leur donnait un coup de couteau avant chaque ordre. Slash ! Donne-moi ton portefeuille ! Slash ! Donne-moi le code ! Slash !… des frappes chirurgicales, d'où

son surnom. D'après lui, ils obéissaient plus vite après coup qu'en les menaçant du coup. Un pro ! Il avait déjà passé plus de six ans en prison où il était devenu un des principaux lieutenants (personnes maintenant la hiérarchie instaurée par les prisonniers) dans la prison de Kondengui, quartier Kosovo. Entre ses séjours en taule, il était un gros consommateur de cocaïne et pour se satisfaire, il arrivait à trouver deux mille euros par semaine dans Yaoundé. Attention, rien à voir avec le cliché médiatique du malfaiteur, mais exactement l'inverse : trente ans, très bonne éducation, issu de la classe moyenne, propre voire raffiné, beau sourire, des mains qui montraient qu'il n'avait jamais touché un manche d'outil, une mentalité de politicien, donc un vrai psychopathe. Au départ, je ne le croyais pas quand il me racontait concrètement comment cela se passait dans les rues de Yaoundé. Mais cela me fut confirmé par tous ceux qui y vivaient, par les histoires de mes camarades de cellule et par les conversations des policiers entre eux : premièrement, les policiers qui travaillent dans les rues ne veulent surtout pas monter en grade car lorsqu'ils « travaillent » dans les bureaux c'est moins lucratif (même avec le système des rafles hebdomadaires décrit ci-dessus). Normalement, un vrai criminel ou un vrai voleur n'arrive jamais en cellule. Il faut pour cela qu'il ait suffisamment d'argent sur lui pour payer la police si elle l'attrape.

Les prix : pour un vol, entre cinquante et cent euros en fonction de la négociation avec le groupe de policiers, mais dans tous les cas, tu repars immédiatement (ni vu ni connu) et avec la marchandise que tu as volée. Pour un meurtre, le Chirurgien m'a dit qu'il avait pu repartir une fois pour deux cents euros, mais j'ai pu comprendre que ce n'est pas beaucoup plus que mille euros. Pour preuve, mes camarades de cellule n'avaient jamais une telle somme dans les poches, lui, le Chirurgien n'avait pas eu de chance sur ce coup-là. Lors du dernier cambriolage, il avait été arrêté, fortuitement, par la police judiciaire qui enquêtait sur une autre affaire. Ses

complices à moto ont réussi à s'échapper, mais lui avait des écrans plasma accrochés dans le dos. Il y a un commissariat pour les affaires judiciaires avec une salle de torture équipée avec notamment une barre de balançoire. La police judiciaire est plus gourmande mais l'argent qu'il avait dans les poches lui avait au moins servi à acheter sa détention dans un commissariat plus soft. L'impunité des vrais criminels n'a d'égale que la corruption du système ! Et la corruption est totale.

L'humanitaire :

J'ai dit cinq histoires mais l'humanitaire c'est moi. Le fait le plus essentiel de mon séjour arriva vers la fin. J'étais en train de dormir d'un sommeil profond quand mes camarades sont venus me réveiller. Je n'avais pas dormi de la nuit car la veille, les matons avaient transféré tous les détenus de la cellule du parquet dans la nôtre. Donc cette nuit-là, nous étions plus de cinquante personnes dans cette petite pièce, il n'y avait même plus la place pour s'allonger. J'étais donc fatigué quand je me suis levé en pensant qu'il y avait une bagarre. Mais non, ils me disent qu'il faut absolument que je parle à la femme qui va repasser devant la porte.

Depuis mon arrivée sur le continent africain, j'avais bien pris soin de ne pas avoir à faire directement à la société française. De très hauts gradés du système colonial étaient dans le couloir, devant la porte, dont plusieurs généraux. Ils étaient là pour faire une inspection de la cellule du parquet (un contrôle du bon fonctionnement de l'institution). La cellule pouvait être propre dans le fond comme dans la forme, ils l'avaient nettoyée toute la nuit et avaient transféré au matin tous les détenus torturés et les nombreux cas « bizarres » légalement. Dans notre cellule de garde-à-vue, notre porte en fer avait juste une petite lucarne de dix centimètres à hauteur des yeux. C'est par ce petit orifice que je vois passer dans le couloir une Française grisonnante d'une cinquantaine d'années. En Afrique comme ailleurs,

le français est parlé avec des accents caractéristiques donc en quelques mots, on sait d'où est originaire la personne et notamment si elle vient de France. C'est pour cela que cette femme s'est tout de suite retournée et est venue me parler. Je vais retranscrire le dialogue exact :

Moi : « Bonjour madame, excusez-moi pourrais-je vous parler ? » Elle se retourne : « Vous êtes Français ? » Moi : « Oui, entre autres. » Elle s'approche : « Pourquoi vous êtes là ? Qu'avez-vous fait ? » Très étonnée ! « Moi ? Rien ! J'ai été arrêté quand… » Elle me coupe la parole : « Ça fait combien de temps que vous êtes là ? — Deux mois. — Ce n'est pas possible ! Donnez-moi votre nom, je peux en toucher un mot à l'ambassade. — Vous trouverez mon nom sur le registre, vous verrez que ça fait deux mois. Je ne vous demande pas votre aide ; je veux juste que vous entriez pour inspecter notre cellule. » Derrière son dos, les généraux faisaient les gros yeux et des gestes menaçants à mon intention. Ce qui se traduirait littéralement par : « On va te trancher la tête si tu fais foirer notre mise en scène. » Elle répéta : « Donnez-moi votre nom ! », pleinement consciente de ce qui se passait derrière elle, son visage trahissait un début de peur. Moi : « Il est sur le registre ! Je vous demande d'inspecter notre cellule, je garantis votre sécurité. » Faites votre travail ! Elle réfléchit deux secondes et fit un pas en arrière en disant : « Euh, je n'ai pas le temps », et continua son chemin. Cela s'est passé à 19 heures. Elle devait être en retard pour aller manger des petits fours dans un salon feutré.

Quelques chiffres : dans ma cellule, il y avait toujours un ou plusieurs détenus avec des traces de tortures très récentes. En prenant en compte le nombre de commissariats au Cameroun par le nombre de torturés par jour, il y a, par an, plus de 100 000 personnes torturées par les fonctionnaires de police. Lors de mon séjour, plusieurs détenus sont partis à l'hôpital notamment suite à des bagarres avec des lames de rasoir. Donc par an, il y a plus de 5 000 blessés graves qui sont générés en garde-à-vue. On est également sûrs (cf. Internet)

que par an, il y a au moins 500 morts dans les cellules de garde-à-vue camerounaises. À ce propos, il est à noter que les conditions de détention dans le Nord sont pires.

Si un jour je recroisais cette Française et qu'il n'y a pas une porte en fer entre elle et moi, je prendrais le temps et mes responsabilités. Je ferais mon devoir en tant qu'être vivant ! Car c'est sur la base de ses rapports que les Français vont se faire une opinion de la situation et/ou justifier leur société. Or ce sont en réalité des écrits fantastiques. Mais après ce qui s'est passé, c'est de la barbouzerie, de la non-assistance à personne en danger et de la collaboration criminelle. J'accuse les institutions de produire des faux, les médias d'usage de faux et ceux qui les suivent d'être des faux culs. Je les accuse au moins de complicité de crime contre l'Humanité. Il va falloir se faire justice !

Au bout de plus de deux mois de mensonges sur ma proche libération, pour sortir, je pris l'option de la violence. Je commençais à être malade avec de plus en plus de maux de tête. Il faut dire que l'alimentation n'était pas équilibrée et les conditions d'hygiène étaient moyenâgeuses, en plus je n'ai pas encore parlé des poux de vêtements. Ces parasites se reproduisent par centaines dans les coutures. En deux jours, ils ont la taille d'une fourmi, donc assez gros pour piquer jusqu'au sang. Je passais deux à trois heures par jour à les enlever. Ce y compris la nuit car les démangeaisons me réveillaient. J'étais recouvert de boutons et je sentais ma condition physique diminuer.

L'instinct de survie se réveilla. Quand les gardiens ouvrirent la porte pour faire l'appel, je forçai le passage pour aller dans le couloir où j'étais prêt à me battre. La première fois, ils me calmèrent en faisant venir le responsable opérations des services secrets. Il me fit une énième promesse de sortie imminente. Comme d'habitude, après être retourné en cellule, elle ne fut pas tenue. Donc une semaine après, retour à l'attaque, j'étais prêt à mourir et à tuer pour sortir.

J'étais conscient qu'il fallait que je batte une dizaine de militaires avant d'atteindre la rue. La porte s'ouvre, j'envoie la gardienne voler contre le mur et commence à me diriger vers le hall, quand le gardien, celui qui m'avait appris que Sarkozy avait été remplacé par Hollande, se met en travers de ma route. Un colosse d'1,80 mètre, cent kilos, sûrement ancien boxeur, j'envoie un coup de poing à pleine puissance dans l'intention de lui traverser la tête. J'ai pratiqué le karaté jusqu'à obtenir une ceinture verte, juste pour préciser que mes intentions étaient fondées. Ma garde était trop haute et il esquive le coup en plongeant en avant, puis me ceinture au niveau de la taille. Pendant que je lui donnais des coups de coudes dans le dos, un autre gardien arriva et m'étrangla. En même temps, une nouvelle gardienne essayait de bloquer mes bras et sa consœur gardienne que j'avais laissée derrière moi me tirait vers l'arrière avec l'aide d'un inconnu. Au total, il fallut cinq personnes pour me ramener jusqu'à la porte mais lorsqu'ils arrivèrent à l'encadrement de celle-ci, ils durent tous me lâcher. Pensaient-ils que j'allais rentrer tranquille me rasseoir ? Je réajustai ma garde et repartis à l'attaque. Face à mes coups, le civil inconnu s'éclata l'arrière de la tête contre le mur en reculant. Cette fois, les gardiens reculaient, bien que je reçus quelques coups. Malheureusement, j'avais laissé l'inconnu derrière moi et au bout de trois mètres dans le couloir, il me ceintura par l'arrière au moment ou un gardien réussit à me faucher les jambes. Ils me portèrent à grand mal jusqu'à la porte où ils nous (moi et l'inconnu) poussèrent dans la cellule. Quand l'inconnu se rendit compte de là où il était, il se releva et voulut courir vers la porte. Mais depuis le sol, je lui fis un croche-patte, si bien qu'il loupa l'ouverture et rentra dans le mur, cette fois, la tête la première. C'est évanoui que les gardiens le tirèrent dehors. Bilan personnel, arcade sourcilière ouverte (beaucoup de sang mais pas grave), de multiples bleus et un mal de gorge pendant quelques jours. J'avais l'intention de recommencer et ils le savaient.

À partir de ce moment-là, lorsqu'ils ouvraient la porte, j'ai bien aimé la peur que ces monstres avaient dans les yeux (l'angoisse du Souleymane). L'embêtement que cela a généré, a fait rapidement évoluer le traitement de mon dossier. Officieusement, des policiers sont venus me dire quel motif les services secrets avaient fini par inscrire pour justifier mon incarcération. Car, depuis deux mois, je ne savais pas officiellement pourquoi j'étais enFermé. Il était marqué sur le registre : « Rébellion, pratique d'activités dangereuses et espionnage. » Rébellion, je suis d'accord et fier. Pratique d'activités dangereuses, cela ne précise pas pour qui ! Bolloré, Total, Biya ou les trois ? Espionnage, de quoi et pour qui ? Sérieusement ! Le commissariat avait fait pression sur le délégué général à la sûreté pour qu'il me transfère autre part. Ce qui fut fait après soixante-quinze jours dans une cellule de garde-à-vue, et dans un bâtiment à cinquante mètres de la cellule.

Ma plus grande victoire fut de sentir le soleil sur ma peau malgré la douleur aux yeux causée par ce séjour dans la pénombre. De plus, après deux mois et demi allongé et accroupi, les cent mètres à pied qui me séparaient de ma nouvelle chambre me fatiguèrent autant que dix kilomètres. Mais là, changement de décor radical, ils m'installèrent seul dans une pièce trois fois plus grande que mon ancienne cellule, parquet au sol, boiserie sur les murs, très grande baie vitrée et surtout un lit avec un matelas. Oui, un matelas !

Ce bâtiment était le siège des services secrets pour la région de Yaoundé. J'étais libre d'aller sur tout le rez-de-chaussée et même de regarder la télé. Une seule sortie gardée avec un mur de 2,50 mètres séparant l'arrière-cour de la rue. J'en reparlerai car dans un premier temps, l'évasion n'était pas d'actualité : d'abord retrouver une condition physique acceptable. Je vais passer un mois dans ce bâtiment. D'abord, une information à destination de l'infime partie des « Camerounais » qui n'auraient pas encore honte d'appartenir à cette nation (N.B. : avoir la nationalité française c'est

encore plus honteux). J'ai été transféré aux S.S. (services secrets) le jour où Marafa Yaya (peuple fulbé, musulman, homme politique du Nord, ex-ministre des finances puis des affaires territoriales et le grand « ami » de Bolloré) et Yves Michel Fotso (peuple bamiléké, protestant, homme politique de l'Est, ex-ministre de l'économie et aussi homme d'affaires) sont eux entrés à la prison de Kondengui.

Résumé des faits : ces deux ministres avaient acheté quelques années plus tôt le plus gros avion du monde, le même qu'utilise Trump (président d'un des pays les plus riches du monde) : un Boeing 747 pouvant transporter cinq cents personnes. Cela à la demande et pour l'usage d'une personne, Paul Biya (peuple fang-bulu-béti, catholique, originaire de l'Ouest, dictateur du pays dont les populations sont parmi les plus pauvres du monde). Résultat, Marafa et Yves, ses deux acheteurs sous-fifres mais surtout ses deux principaux concurrents à la présidence, ont été mis hors d'état de lui nuire. Mon anecdote, dans cette manigance, est que le leader des manifestations de soutien à ces deux politiciens (Marafa et Yves) fut « interrogé-torturé » dans le building des S.S. Ils (S.S. et dictateur) voulaient savoir d'où leur venaient leurs financements (question intéressante maintenant que Sarkozy n'était plus au pouvoir). C'est ce leader qui après son « interrogatoire », me l'a dit avec encore des larmes dans les yeux. Il était devant le poste de télévision et attendait que ses pieds dégonflent pour pouvoir remettre ses chaussures. Ayant maintenant une bonne expérience des soins post-tortures, je lui ai préconisé de partir pieds nus s'il ne voulait pas passer la nuit ici ! Ce qu'il fit.

Le renseignement est un des arts de la guerre ! Sur ce plan, j'ai appris quelques trucs importants : premièrement concernant mon dossier, il était resté pendant deux mois et demi sur le bureau du délégué général à la sûreté du territoire. Chose étonnante, c'est qu'il ne l'a jamais transmis à son propre secrétariat. Lors de son archivage, j'appris auprès d'un fonctionnaire ivre, ce qui est au passage l'état normal

du fonctionnaire camerounais, que c'est grâce à ma bagarre contre les gardiens de la cellule que j'en étais sorti. Il avait été noté comme raison : « Tendances suicidaires ». Deuxième truc important, j'ai écrit service secret et pas service secret du Cameroun. Ici la notion de nation est très floue car l'ingérence est Total-Bolloré. Le directeur des S.S. de la région de Yaoundé a été formé à l'école de Saint-Cyr en France. Ses deux subalternes : le chef du service d'archivage avait été formé à l'ENA (École nationale d'administration) en France et le chef du service opérations avait lui aussi été formé à l'école de Saint-Cyr en France.

Dans mes écrits, je sélectionne les informations en fonction de leur pertinence pour la vie mais aussi qu'elles soient vérifiables moyennant une petite enquête. Les informations ci-après risquent d'être un peu plus dures à vérifier au vu de là ou je les ai récoltées. Mais rien d'impossible ! J'ai constaté qu'une trentaine de personnes aux traits occidentaux venaient très régulièrement et tout spécialement dans la salle qui faisait face à ma baie vitrée. Pour ceux que cela intéresse, c'est dans les petits locaux entre le bâtiment des S.S. et celui du commissariat. Dans cette pièce avec digicode, barreaux aux fenêtres, vitres et porte blindées, des ordinateurs fonctionnent jour et nuit. Ils surveillent, enregistrent et contrôlent les communications. Sur le toit du building de quatre étages de très nombreuses paraboles sont tournées vers le ciel et des antennes vers Yaoundé. À ma connaissance, le Cameroun n'a jamais envoyé de satellites !

Dans mes relations plus terre-à-terre, mes nouveaux compagnons de détention n'étaient pas inintéressants. Ils avaient tous deux points communs : mes codétenus étaient tous de nationalité étrangère et recevaient tous de l'argent du HCR ou de l'ONU. Ces deux institutions ont un but commun, maintenir les États et les frontières en entretenant les nationalistes. Le HCR qui veut dire Haut Commissariat aux Réfugiés, a son siège à Paris. Cette institution cache le vivier des futurs pantins politiques qui siégeront peut-être

un jour à l'ONU. J'ai beaucoup discuté avec un « Ivoirien » qui était dans ce building depuis plusieurs années. C'était notre doyen dans la connaissance de ce lieu et un expert de leurs magouilles. Son histoire en est la caricature.

Ancien secrétaire général des Forces nouvelles, il avait fait une tentative de putsch lors d'une attaque sanglante contre Guillaume Soro, l'actuel président de l'Assemblée nationale de Côte d'Ivoire. Les S.S. le cachaient et le protégeaient car il pouvait, si le président Alassane Ouattara devenait non coopératif avec les colons, le remplacer. Le cas échéant, il aurait avec ses camarades cachés un peu partout en Afrique été amené à prendre la tête d'une rébellion. Cependant, sans vouloir casser ses espoirs, cela me paraissait peu probable : Alassane Ouattara s'étant marié à une Française, Dominique Nouvian. Leur mariage ayant été célébré dans le seizième arrondissement de Paris en présence de Jean-Christophe Mitterrand, Martin Bouygues et avec un fils travaillant en étroite collaboration avec Bolloré. Disons que ce président est colonialement très encadré, ou tenu, ou lié, ou…

On m'a raconté beaucoup d'histoires au sujet des liens qu'il y a entre le HCR et les conflits (passés et futurs). C'est frustrant mais je raconte juste ce que j'ai vécu. Pendant quelques jours, j'ai eu un compagnon dans ma nouvelle chambre. C'était un ancien enfant-soldat du Tchad. Il s'était rendu lors de l'assaut du palais présidentiel puis il avait été transféré à Yaoundé par le HCR. Il percevait cinquante euros par mois de cette institution. Il venait de son plein gré prévenir les S.S., preuves à l'appui, que des e-mails étaient envoyés à tous les anciens soldats du Tchad soutenus par le HCR. Des personnes cherchaient à les enrôler dans la future guerre qu'il va y avoir en Centrafrique.

La soudaineté avec laquelle les guerres « africaines » apparaissent sur les médias européens est très artificielle. En Afrique, la population sait très exactement et des mois à l'avance où il va y avoir la guerre (entre nationalistes). Je passe sur les histoires louches avec l'ONU mais… Au début,

je discutais avec les agents, je leur racontais mon histoire et surtout l'intérêt des hauts-fourneaux. Ils me disaient : « C'est pas possible, il faut ça ! Je vais voir ce que je peux faire pour te libérer. » Quelques jours après, je les recroisais et là, ils fuyaient mon regard, sans s'arrêter.

Pour ma part, je commençais à retrouver une certaine forme physique. J'arrivais à marcher plusieurs heures d'affilée en tournant en huit dans ma chambre. J'ai donc commencé à organiser mon évasion. Dans un premier temps j'essayai de récolter le maximum d'informations sur ma localisation pour pouvoir m'orienter une fois que je serais dans Yaoundé. Ensuite, je déterminai le meilleur moment pour sauter le mur. Je ne sais pas vraiment quand ils m'ont grillé, peut-être quand je dégageais les détritus le long du mur ou quand, à 4 heures du matin, j'observais les va-et-vient des passants de la rue debout sur des cagettes que j'avais placées contre le mur. Toujours est-il que je fus convoqué par le chef des O.S. (opérations secrètes) pour un entretien qui fut un haut sommet d'hypocrisie de part et d'autre. Mais je n'ai pas pu le convaincre de ma passivité face à ses mensonges car la semaine suivante, il affecta un homme armé pour me suivre partout. J'étais en horaire décalé, c'est-à-dire que je vivais la nuit pour éviter de discuter avec ces connards. Les agents en charge de ma surveillance n'arrivaient pas à tenir toute la nuit et s'endormaient sur leur chaise. À ce moment-là, je prenais un malin plaisir à me déplacer doucement dans une autre pièce. J'avais du mal à me retenir de sourire quand je les voyais arriver stressés et paniqués par ma disparition. Ce n'est pas eux qui allaient perturber mon programme, au bout de trois semaines, la date de l'évasion était fixée. Je passerai le mur le samedi soir car ils étaient en sous-effectif. Une fois le mur franchi, je choperai un moto-man pour la gare de transport de marchandises, puis trajet jusqu'à la frontière du Nigeria. Mon passeport ne m'avait pas été rendu, donc sûrement traversée à la nage ou par pirogue pirate. Mon projet était de me présenter aux « autorités » du Nigeria pour leur

raconter ce qui s'était passé. Trois jours avant l'évasion, on me convoque chez le directeur car un représentant de l'ambassade du Sénégal était là pour me rapatrier. Lors des discussions, je demandai une dernière fois la carte officielle de la région où j'avais prévu de construire le haut-fourneau et qu'ils m'avaient promis de me fournir. Énième refus, le représentant sénégalais Diop (famille d'agriculteurs) me conseilla de laisser le sujet de côté et d'accepter mon rapatriement. J'acceptai !

À l'extérieur du bâtiment, le chef des opérations secrètes, Moukoulou (famille d'agriculteurs), voulut me serrer la main. Je refusai avec le poing serré ! En d'autres lieux, je mettrais hors d'état de nuire ce menteur. Parlons famille, dans celle des Moukoulou, il y a plusieurs hauts fonctionnaires d'État, des hauts gradés militaires et des hauts ecclésiastiques catholiques, une vraie dynastie « postcoloniale ». De mon côté, je porte le nom de Kane-Diallo (donc d'une famille d'éleveurs). De nombreux commerçants du marché de Yaoundé sont de ma famille. Malheureusement, un gigantesque incendie avait ravagé le marché quelques mois plus tôt et ces commerçants avaient tout perdu. L'État sénégalais (depuis peu dirigé par Macky Sall, famille d'éleveurs) finançait leur rapatriement et quand les membres de ma famille ont été au courant qu'un Kane était détenu au secret, ils ont fait pression sur l'ambassade pour que je rentre avec eux. C'est ainsi que je me suis retrouvé dans un avion pour Dakar.

CASCADE

À l'atterrissage, l'administration sénégalaise voulait me donner deux cents euros pour mon intégration. Je les refusai !

J'avais récupéré mes passeports et étais à nouveau libre de circuler. Le transfert de technologie des hauts-fourneaux étant tellement capital pour la vie qu'en aucun cas j'y renoncerai. Après trois jours chez ma famille ouest-africaine, je repris la route pour aller où il était le plus logique de construire ce premier haut-fourneau. C'est-à-dire où j'avais commencé à le faire. Je retournai donc au village de la Vallée aux Épinards dans les montagnes de l'Adamaoua. Cette fois j'y allai en transports en commun. Dakar-Bamako, Bamako-Bobo Dioulasso, Bobo-Ouagadougou, Ouaga-Cotonou, Cotonou-Lagos… rivière Yim.

C'est le moment idéal pour parler de ma perception de l'histoire de la bande sahélienne.

Le Sahel : c'est l'espace entre le désert du Sahara au nord et la forêt tropicale au sud. Pour voyager et par souci de prendre des décisions réalistes, je me suis intéressé très tôt aux histoires de cette zone. Je mets histoires au pluriel car il y a à ma connaissance au moins trois histoires : celle vue et racontée par les Africains ; celle écrite et inculquée par l'Éducation nationale française ; celle factuelle de l'Amérique.

Je considère que la vérité se trouve dans les jonctions de ces trois « sous-ensembles ». Ce que je vais écrire va être

cynique et je suis conscient que « la vérité » n'arrange aucune communauté cependant si des décisions doivent être prises au profit de la vie, il est nécessaire de mépriser ces intérêts particuliers. J'ai écrit précédemment que les agriculteurs ont chassé les éleveurs pour les vendre comme esclaves aux Européens. C'est un peu rapide comme analyse !

Remontons à plus de quatre siècles auparavant. Il y a deux modes de vie totalement différents : les sédentaires et les nomades. Bien sûr, il n'y a pas de séparation stricte car il y a aussi beaucoup de semi-nomades à des degrés divers. Cependant la pure logique explique le regroupement des éleveurs nomades en un ensemble collaboratif et les morcellements des agriculteurs sédentaires en zones fertiles concurrentielles. Dans le but de commercer entre eux, les éleveurs se sont organisés autour d'une langue, de coutumes et de croyances communes. Ils maîtrisaient les grands axes de circulation donc ils contrôlaient aussi les commerces de la bande sahélienne. Cela s'étendait sur dix mille kilomètres, de l'océan Atlantique à l'océan Indien. Bien sûr, cette organisation s'est construite en plusieurs millénaires. De très nombreuses preuves le confirment, notamment les premières traces écrites de mon nom de famille (Diallo, Kane ou Khan) remontent à plus de mille ans et les prénoms traditionnels fulbé remontent à plusieurs millénaires. Ces prénoms sont extraordinairement ressemblants aux prénoms juifs et à ceux de l'ancienne civilisation égyptienne. Par exemple, Souleymane et Salomon, lequel est à l'origine de l'autre ? Pareil pour Adama et Adam, Adamaoua ? Bien sûr, il y a eu de nombreux grands et très puissants royaumes sur le continent ; capables de supplanter partiellement et momentanément la domination des nomades. Mais ces royaumes n'ont jamais contrôlé leur commerce. Il faut bien se replacer dans la situation économique de l'époque car il n'y avait pas d'industrie lourde (haut-fourneau). Il n'y avait donc pas de raison stratégique à défendre une place ou à faire

des forteresses. La puissance d'une cité vient toujours de sa capacité à produire de la richesse et de son organisation sociale. Cependant sur plusieurs siècles, les techniques de production de richesses sont assimilable par les concurrents et l'organisation sociale surtout monarchique a toujours une fin car l'intelligence n'est pas héréditaire (intelligence : capacité à générer de la vie). Une domination (économique) n'est jamais éternelle par contre le commerce lui ne s'arrête jamais.

Lorsque les Européens arrivèrent pour explorer le continent africain, la situation était donc la suivante : de très nombreux peuples vivant de l'agriculture dans des bassins fertiles ou des vallées, ils représentaient 60 % de la population de la bande sahélienne mais ils étaient très divisés et aucun peuple d'agriculteurs ne dépassait 10 % de la population du Sahel. Tout autour de ces agriculteurs, il y avait les nomades et les semi-nomades qui eux représentaient un seul peuple et 40 % de la population. Si on transpose le comportement humain actuel sur celui de l'époque (car je pense que globalement, il n'a pas beaucoup évolué) : les éleveurs devaient harceler et opprimer les agriculteurs à défaut de les dominer. Cependant les uns ne peuvent pas vivre sans les autres (nourriture/commerce), ce qui donnait une société robuste dont l'image la plus juste serait le béton, avec les éleveurs comme ciment et les agriculteurs comme graviers.

Au début les Européens se sont servis de cela. Apportant de la richesse (du fer), ils ont désenclavé les agriculteurs en tissant de nouveaux liens commerciaux. L'esclavagisme peut être vu comme des victoires militaires des agriculteurs sur les éleveurs et les esclaves comme des prisonniers de guerre. Pour les Européens, il était logique d'investir contre leur principal concurrent commercial. Cette stratégie de faire grossir les graviers de l'Afrique a eu un double effet : récupérer des morceaux du ciment (des esclaves principalement éleveurs) et faire fissurer le béton (les liens commerciaux).

Mais cela a ses limites, surtout que le commerce triangulaire commençait à dysfonctionner : moins de demande de la part des royaumes africains rassasiés en fer. Ils devaient négocier à la hausse le prix des esclaves. La question à cette époque (vers 1800) était comment retrouver de la rentabilité ? La réponse française fut simple : contrôler le commerce interne à l'Afrique et l'axe commercial océan Atlantique – océan Indien. Leur plus gros problème était que les agriculteurs comme les éleveurs sont avant tout des Africains. Ils ont un besoin vital les uns des autres et vivent ensemble sur un même territoire. Aucune frontière n'existe entre les deux corporations. Malgré des fissures dans la société africaine dues à la traite des esclaves, elle ne s'était pas effondrée. Entre le ciment et un gravier, il y a toutes les tailles de sable et ils étaient encore bien liés. Ils formaient un mur imperméable à la colonisation. Sauf que dans cette représentation, on oublie une corporation : les forgerons. Pour eux la situation était tragique, leur art ne valait plus un clou avec l'arrivée du métal européen. Le prix de la vie étant négocié en fer (un esclave égale *N* kilogrammes de fer) et le cours du fer s'étant, lui, effondré en quelques dizaines d'années, les familles de forgerons qui auparavant étaient parmi les plus respectées d'Afrique, se retrouvaient sans fonction. La famille la plus connue est celle des Tall et plus précisément un de leur illustres ancêtres Oumar. Étant au chômage, il part à La Mecque pour se reconvertir dans la religion. Lors de son retour, il passe par Bamako pour essayer de convertir les Bambaras à la religion musulmane. À cette époque, le royaume de Ségou était très puissant grâce au commerce avec les Français. Cette dynastie d'agriculteurs de la haute vallée du Niger avait su tirer profit de la « traite négrière ». Ce qui s'est passé pendant les deux ans qu'Oumar Tall passa dans ce royaume (réduit en esclavage ou captif privilégié) n'est pas intéressant, par contre, on peut comprendre sa haine de cette royauté lorsqu'il a réussi à s'évader. Ce leader religieux

continua son chemin par le fleuve Sénégal. Là, son prêche trouva plus d'écho chez les semi-nomades déjà musulmans. Il fit de nombreux adeptes pour partir en Guinée construire une mosquée. Il regroupait autour de lui les opposants au système mis en place entre les Français et les agriculteurs.

À cette date-là (1840), aucune des trois histoires (africaine traditionnelle, française et anglo-américaine) ne raconte les mêmes choses. La raison en est simple, aucun des trois groupes n'a d'intérêt à ce que l'on dévoile la magouille, pourtant ce qui va se passer aura des conséquences énormes et explique la situation actuelle de l'Afrique. Dans ce que je vais écrire il y a un problème interafricain de fierté, un problème français car cela démontre tout le danger de croire en leur parole (diplomatie), et du côté anglo-américain cela démontre la priorisation du commerce au mépris total de la vie.

Je vais essayer d'être le plus cynique possible. Les Français veulent détruire leur allié bambara, récupérer les terres de leur partenaire bambara et réduire en esclavage leur ami bambara, le tout, sans qu'ils s'en aperçoivent et sans perdre d'hommes. Pour réaliser ce tour de force, il fallait mentir, autrement dit, exploiter l'ignorance africaine. Du point de vue africain, les habitants avaient une certitude, les Français et les Anglais ne s'entendaient pas et c'est peu dire, les guerres franco-anglaises duraient depuis des siècles. Les Africains les avaient d'ailleurs vus se battre entre eux pour la maîtrise des comptoirs. Pour eux, ils étaient comme le chien et le chat, l'huile et l'eau, l'eau et le feu. Malheureusement (pour la vie), vers 1850, les Africains n'étaient pas au courant des dernières actualités européennes. C'est ce que les Français vont exploiter avec leurs nouveaux alliés anglais. Leur but : casser la société africaine !

Il est mortel d'être « ami » avec les Français car ils n'en ont pas. En français, la fraternité a une forme hexagonale. Ils vont demander aux Anglais d'armer le pire ennemi de leurs « amis » bambaras, c'est-à-dire Oumar Tall.

Oumar Tall part à l'assaut de Bamako ! C'est une guerre qui aujourd'hui est très peu médiatisée dans les éducations nationales, pourtant elle a une importance capitale. Car Oumar Tall gagne ! Mais pas la vie ; les historiens estiment le nombre de morts à soixante-dix mille. L'armée et la population bambaras sont en déroute. Bien sûr, ils vont se tourner vers leur « allié » et « ami », les Français. Évidemment, demander de « l'aide » à la société française n'a jamais été sans contrepartie. Pour les guerriers bambaras, ce fut de devenir des soldats français. Ceci est l'instant précis du début de la colonisation et la fin de l'indépendance en Afrique. À qui la faute ? Peut-être que la réponse se cache derrière des fiertés et des rancunes entretenues par ceux qui profitent des divisions.

En tout cas, les troupes coloniales françaises sont allées très loin avec leurs nouveaux tirailleurs. Surtout que dans un premier temps, leurs nouvelles recrues se battaient pour récupérer leurs terres. De son côté, Oumar Tall n'était plus supporté par les Anglais. Ils avaient disparu après avoir réalisé leur mission d'initiateur de guerre ! Oumar Tall dut reculer face aux Bambaras sous uniforme français car il avait un problème technique. La fabrication des fusils ne lui posait pas de problèmes (c'était un forgeron), mais par contre celle de la poudre à canon était beaucoup plus difficile. De nombreuses histoires existent sur la mort d'Oumar Tall mais elles s'accordent sur le fait qu'il explosa dans une grotte de la falaise de Bandiagara au centre du Mali. (Ma théorie est qu'il essayait de fabriquer de la poudre pour ses fusils.) Sans leader, les troupes des derniers Africains libres se dispersèrent. En face, la colonisation française n'ayant plus d'opposition, alla jusqu'au Darfour après le lac Tchad en suivant la bande sahélienne, donc les zones de pâturage.

Cette conquête ayant demandé très peu de militaires français (mille hommes), elle eut, néanmoins, de grosses conséquences au niveau planétaire. Les moyens économisés

par la désinformation et les mensonges furent alloués à d'autres colonisations. Par exemple celle du Mexique (une autre zone de pâturage) où, quand les Bambaras furent enrôlés, c'est vingt mille militaires français qui furent envoyés pour essayer de soumettre ces éleveurs américains par la force.

Autre zone d'élevage, les Alpes, mais toujours à la même époque. Cette fois-ci, la colonisation française se fit par la ruse, l'économie et le mensonge. La Savoie était un pays indépendant et était économiquement très fort car il exportait aux autres nations des centaines de milliers de tonnes de fer. Leurs avantages concurrentiels étaient le charbon de bois issu des forêts et les ruisseaux des montagnes pour faire tourner les moulins, deux choses indispensables aux hauts-fourneaux au début.

Au dix-neuvième siècle l'industrie du fer connut une nouvelle évolution, l'utilisation du charbon de terre (la houille et le coke : énergie fossile) en remplacement du charbon de bois (anecdote importante, la production de fer à partir de cette énergie fossile est à l'origine du réchauffement climatique). Malheureusement pour les Savoyards, la localisation de cette énergie était dans le Nord, donc très éloignée de leurs hauts-fourneaux. De plus, les machines à vapeur permettaient maintenant de s'affranchir des cours d'eau. Ces machines et l'utilisation du charbon de terre étant beaucoup moins onéreux, l'économie de ce royaume alpin connut une grande dépression. Lors d'élections que beaucoup pensent truquées, la Savoie fut rattachée à la France en 1860. Cependant, lors de la seconde guerre mondiale l'orgueil des éleveurs alpestres s'est réveillé, les Allemands (ou plutôt les Autrichiens) n'ont jamais vraiment contrôlé les habitants des montagnes, hauts lieux de la Résistance. Par contre, la France, elle, s'est fait coloniser par l'Allemagne.

Au bilan, la France ayant été obligée de demander l'aide des anglophones pour se libérer des germanophones, elle

a donc perdu la seconde guerre mondiale. Cette perdante (la France) a dû se plier aux exigences des vainqueurs. Des ordres furent donnés à l'ancien fuyard, réfugié et protégé anglais, le général De Gaulle qui fut contraint de donner l'indépendance aux Africains. Je ne ferais pas la même erreur qu'Oumar Tall. Je pense qu'après concertation avec les Anglais, le gouvernement français a créé les frontières africaines pour que les peuples ne puissent pas avoir d'autonomie. En fait, surtout les peuples nomades qui conservaient (et conservent) encore de la haine envers ceux qui avaient exporté un quart de leurs ancêtres. Cependant, dans la zone coloniale, le peuple des éleveurs représentait encore plus de 30 % de l'ensemble de la population. Si De Gaulle donnait l'indépendance à l'ensemble de la zone colonisée (Afrique-Occidentale française), il était inéluctable qu'un futur président soit issu d'un peuple nomade car les peuples d'agriculteurs n'auraient jamais pu s'entendre entre eux. Les dirigeants franco-anglais savaient (et savent maintenant) que lorsqu'un dirigeant est issu par exemple du peuple peul-fulbé, sa politique est de virer les Français du territoire. Donc sous tutelle anglaise, De Gaulle et Foccart ont décidé de fractionner la colonie d'Afrique. En donnant « l'indépendance » à des « pays » où à l'intérieur un peuple d'agriculteurs « amis » pourra être en majorité démographique (c'est-à-dire en nombre plus important que les éleveurs, et donc biaiser la démocratie). Ainsi dans chaque pays dessiné, il y avait environ 70 % d'agriculteurs et 30 % d'éleveurs. Il suffit de regarder une carte, le peuple peul-fulbé est coupé en quatorze pays, les Touaregs en quatre pays, les Sahraouis en trois… Actuellement, ce découpage est à l'origine de toutes les guerres d'autonomie africaines et les comportements sont exactement les mêmes qu'entre 1940 et 1944 en France.

Vu la situation j'avais décidé de passer par le Sud du Nigeria car au Nord il y avait des guerres, dont une menée

par le groupe Boko Haram. J'aurai l'occasion d'approfondir mes propos.

Je passe sur toutes les petites tracasseries et aventures pour arriver jusqu'à la douane du Bénin-Nigeria à côté de Cotonou. J'étais très fatigué, ayant voyagé toute la nuit sans dormir. Je monte sur une moto et dis : « Je vais au Nigeria. » Comme la dernière fois, le conducteur traverse les postes sans s'arrêter aux contrôles douaniers. Je lui dis : « Non, moi je dois avoir les tampons pour voyager ! » Donc, je retourne au poste pour me faire enregistrer. Les douaniers commencent à regarder mon passeport dans tous les sens et à passer des coups de téléphone. Je sentais que cela commençait à merder ! Ils m'amènent dans une salle pour m'interroger. Il était 15 heures, je leur explique la situation. Je leur fais part également de mon intention de passer par Abuja, la capitale du Nigeria. Là-bas je voulais raconter ce qui s'était passé au Cameroun. Mon but étant que le Nigeria dise à « l'autorité » camerounaise de ne plus rentrer sur « son territoire » notamment pour essayer de m'attraper. Il faut savoir qu'en tant que Sénégalais, j'ai le droit de circuler dans toute l'Afrique de l'Ouest et ce sans visa. Le Nigeria faisant partie de l'Afrique de l'Ouest et le Cameroun de l'Afrique centrale, j'étais dans la légalité au Nigeria.

Après deux heures d'attente, un officier vient avec mon passeport. Il me montre que tous les tampons d'entrée et d'autorisation de circuler sont mis. Puis il me dit que je ne peux pas aller à la capitale. Sans autre explication, il me tend un document à remplir dont le titre est : « Expulsion du territoire du Nigeria ». J'ai bien demandé une explication, mais il semblait peu loquace, en plus j'étais très fatigué après mes trois jours et trois nuits de voyage. C'est à moitié éveillé que j'ai rempli en double exemplaire les formulaires de mon expulsion.

Cet agent X dont je ne souhaite pas me rappeler et que je ne pourrais en aucun cas décrire, me ramène au

poste-frontière du Bénin. Il me tend mon passeport et comme un imbécile (j'étais fatigué), je vais au guichet d'enregistrement béninois et je tends mon passeport au douanier. Il me dit : « Donne-moi de l'argent. » Je lui réponds : « Non ! » En prononçant ce mot un sorte de connexion s'est effectuée. Je lui dis avec nervosité : « Rends-moi mon passeport ! » Une montée d'adrénaline face à l'angoisse de tomber sur un policier honnête. Chose impossible ! Il me rendit mon passeport. J'avais eu peur qu'il y mette un coup de tampon car il y avait tous les tampons pour circuler au Nigeria mais il n'y avait pas les tampons de sortie du Nigeria. Donc, sans celui d'entrée au Bénin, j'étais totalement en règle pour voyager au Nigeria. Il suffisait que « ni vu ni connu », j'y retourne illégalement en sautant les deux douanes. Ensuite, si je tombais sur un policier mes tampons étaient bons et il n'y avait aucune chance qu'il téléphone au poste de douane pour savoir si j'avais été expulsé. En tout cas pour un barrage routier classique. Dans le pire des cas, même s'il y avait un registre national des personnes interdites, avant qu'il soit mis à jour informatiquement, j'avais quelques jours. Je retourne donc à Cotonou pour dormir à la station de bus. Ce n'est pas loin, dans un cybercafé, que je rencontre un Camerounais dont je connaissais la famille : un Joya. Les Joya sont de la royauté voisine du roi fantoche de Banyo (la méduse échouée sur le canapé jaune du préfet qui m'avait envoyé en cellule). Je lui raconte mon histoire et lui expose mon problème. C'était un trafiquant donc il connaissait bien les routes parallèles. Le lendemain, nous partons ensemble pour la frontière, où l'on devait retrouver un de ses passeurs. Malheureusement, il était indisponible. Je dus prendre un taxi-moto qu'il ne connaissait pas vraiment mais qui était du village frontalier. Je traverse la frontière comme une lettre à la poste, par le village tout simplement. Mais d'un seul coup, il s'arrête et me dit de l'attendre dans ce restaurant. Je lui dis

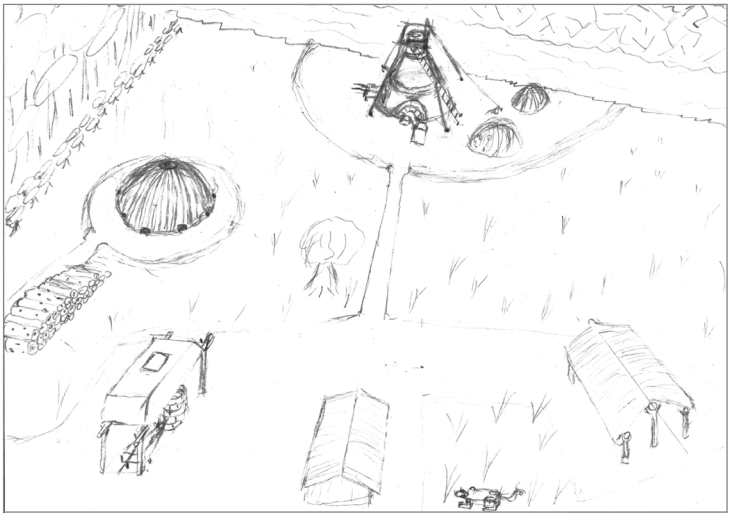
non, de continuer mais je ne pouvais pas faire scandale. J'étais à moins de cent mètres du poste-frontière, là où la veille, ils m'avaient expulsé en me promettant la prison si je remettais les pieds dans « leur pays ». J'obtempérai en allant m'asseoir au restaurant. Deux heures de stress et impossible de joindre Joya. Le moto-man revint et me dit de monter avec un autre chauffeur. Nous nous éloignâmes de deux kilomètres et je retrouvai Joya. Très en colère ! Les autochtones m'avaient pris en otage et il avait dû payer pour ma libération. Il faut savoir que je lui avais confié tout mon argent pour éviter de me faire dépouiller sur le trajet. Les villageois avaient réussi à nous soutirer deux fois plus que ce qui avait été convenu. Néanmoins, je conservais une certaine confiance en Joya. Il me dit que cette fois, on va faire les choses autrement. Il sélectionne le taxi mécaniquement le plus pourri possible, avec le chauffeur le plus disgracieux et âgé possible. Le pilote accepte la proposition suivante : s'il arrive à passer les quatre contrôles de douane sans que l'on se fasse contrôler avant la station de transport de Lagos, on lui quadruple le prix de la course. Ouh là, ouh là là ! Comme moi, je suis sûr que Joya doit encore s'en rappeler. Premier contrôle, il arrive à 50 km/h, un policier se met au milieu de la route pour nous arrêter. Il accélère ! Le policier plonge sur le côté. Il monte à plus de 100 km/h pour le deuxième poste où les policiers n'ont pas osé se mettre en travers. Pour le troisième barrage, il le contourna par un passage à contresens sur un kilomètre d'autoroute. On a payé quatre fois le prix et en plus on lui a donné une prime. C'était mieux que dans les films ou que dans n'importe quel manège à sensation. Waouh ! En plus c'est autrement plus stressant que d'être dans un fauteuil à regarder des acteurs qui portent des jouets en bandoulière. Adrénaline A+++

Ensuite, je fis une centaine de kilomètres en minibus avec Joya, puis après une nuit dans une gare routière, je

pris seul un bus pour Enugu. Les villes du Nigeria sont immenses par rapport aux autres pays. À Enugu, je prends un minibus pour une petite ville plus au nord où je passe la nuit. Au petit matin, le problème est que je n'arrivais pas à trouver un bus qui allait dans la direction voulue. Je décide donc d'aller dans un cybercafé pour planifier un nouveau parcours. Tant que je ne parlais pas, j'arrivais à me fondre dans la population mais mon accent en anglais ne laissait aucun doute sur mes origines. La police fut vite avertie qu'une personne venant d'Europe était dans ses rues. Elle m'arrêta avant d'atteindre le cyber. Lors de mon deuxième interrogatoire, au cours duquel j'essayais de me faire passer pour un touriste voulant visiter le parc Gashaka, je tombe sur un policier véreux (normal). Il a dû flairer que je n'étais pas tout à fait en règle donc une occasion de se faire du fric. Il m'imposa de me conduire avec son collègue dans une ville où je pourrais prendre un bus pour le parc. J'ai bien essayé de faire tourner court cette expédition mais ils me disaient que c'était pour « ma sécurité » et que sinon ils seraient obligés de me garder au poste dans l'attente d'une solution. J'ai payé ! Ils m'ont extorqué plus de cent euros sous différents prétextes, néanmoins ils m'ont transporté sur cent vingt kilomètres au final. La fin du trajet jusqu'aux portes du parc Gashaka se fit sans tracasserie. Mais à mon arrivée, les « autorités » m'ont dit de poursuivre jusqu'à Gembu pour avoir un permis de séjour de longue durée et surtout raconter mes mésaventures. Impossible ! Là-bas, ils avaient des ordinateurs. S'ils y entraient mon nom, ils allaient savoir que je n'étais plus le bienvenu au Nigeria. En leur faussant compagnie, j'entre donc dans l'illégalité. Mon but : rejoindre la rivière Yim sans me faire contrôler par les gardes du parc. Plus de cent cinquante kilomètres à pied dans la jungle et pendant la saison des pluies. À partir de maintenant, c'était autrement plus stressant de marcher, car à chaque bruit de moteur, c'était la course pour trouver une planque. Au bout

de trente kilomètres, je fus bloqué par la première rivière. En cette saison, elle faisait trente mètres de large, plus de trois mètres de profondeur et un courant à 20 km/h. La construction d'un radeau fut un échec et la nuit arrivait. Je me résolus donc à aller à l'embarcadère. Un moto-man était en train de traverser à la nage pour ramener une pirogue afin de faire traverser sa moto. Je lui demande s'il veut bien que je traverse avec lui. Non seulement il accepta, mais en plus il me transporta jusqu'à Gashaka, me planqua jusqu'au lendemain chez un ami. Puis, très tôt, il m'emmena en moto jusqu'à la montée au pied du plateau.

J'en avais les larmes aux yeux, j'avais réussi à revenir !



Second campement, avec le haut-fourneau,
le site de charbonnage, le four d'essais, le site d'habitation

LIQUÉFACTION

Il ne me restait plus que soixante kilomètres sur les six mille depuis Dakar. En arrivant à Selbé, je pus constater que les rapports entre les habitants et moi, avaient changé. Ils avaient tous entendu parler de mes exploits face aux militaires camerounais. Les méfiants ne l'étaient plus, j'étais accepté et plus besoin de négocier les prix. Avec l'expérience de ces trois derniers mois, moi aussi, je comprenais mieux ce qu'ils vivaient. Je me sentais également en sécurité de par la solidarité ! Je baignais maintenant dans la fraternité humaine face à l'oppresseur administratif-institutionnel-colonial. Ici plus de frontière, j'avais retrouvé ma liberté.

La liberté !

En arrivant dans le village du Bon Pré, trente kilomètres plus loin, son « docteur » décida de me montrer un raccourci pour retourner à la fonderie. Nous nous séparâmes au village du mont aux Hyènes après avoir reçu un accueil courtois de la part de son chef et doyen. J'arrivai à la nuit au campement. Toutes mes affaires étaient là ! Une hutte complètement isolée dans la jungle, sans surveillance pendant quatre mois, avec une porte en paille, une fortune en matériel (équivalant à plusieurs années de travail pour un autochtone) et il ne manquait rien !

Le lendemain, mon retour au village de la Vallée aux Épinards fut très joyeux. Les langues se déliaient. Je leur racontais la prison. Eux me racontaient les nouvelles

magouilles policières et les dernières histoires du coin. Certains avaient pris des paris sur mon retour mais les perdants ne m'en voulaient pas.

Trêve de bavardage ! La prochaine étape est de déménager le campement. C'était début septembre, aucune armée, fût-elle équipée des dernières technologies, ne pouvait venir me chercher avant deux mois. Cela me laissait le temps de trouver un nouvel emplacement. Maintenant, je connaissais bien les politiques locales et je savais qu'en construisant la fonderie de l'autre côté de la rivière, je changeais de royaume. De plus, je n'avais plus la contrainte de rester proche de « la frontière ». En explorant les environs, je trouvai l'endroit parfait à quelques kilomètres en aval. Il y avait un rétrécissement de la rivière avec un courant rapide (et une magnifique vue sur le volcan). Aucun chemin d'accès car juste après la rivière s'enfonce dans un canyon abrupt. Cette fois-ci, je décidai de participer pleinement à la construction de ma future maison avec un défrichage et un soubassement réalisés par mes soins. Je détruisis ma première hutte pour en récupérer les poutres. Pour économiser du portage, j'attachai les poutres et les bois ensemble. Les autochtones n'avaient jamais fait ça, mais pour moi ce fut un plaisir. En tant que moniteur de canoë-kayak, ce n'était pas quelques rapides qui allaient me faire peur. Je mis à l'eau ce radeau et je descendis la rivière jusqu'à mon nouveau « domaine ». Là, c'est l'imam et les cadets de ses six fils qui s'occupèrent du remontage et de la couverture en paille.

Fin octobre, j'emménageais. Tout de suite après, je suis tombé malade et je n'ai jamais autant souffert de ma vie. J'ai bien cru que j'allais mourir et finir mangé par les charognards. Quand une personne meurt seule dans la jungle, en deux jours son corps disparaît, os y compris. Les éboueurs (hyènes, vautours, phacochères, mouches, fourmis, bactéries) sont très efficaces ! Je potassai le *Quid* (encyclopédie thématique) pour mettre un nom sur mes maux. Tous mes symptômes correspondaient au choléra, c'est-à-dire : vomissement,

déshydratation, diarrhée, fatigue extrême, etc. Il était marqué que pour y survivre il fallait beaucoup s'hydrater. Donc, je buvais autant que je pouvais mais immanquablement après quelques heures, les vomissements réapparaissaient. Pendant des heures mon estomac se contractait pour faire sortir ce qui n'était que des petites gouttes jaunâtres de bile. Vomir une fois, c'est déjà dur mais en continu pendant plusieurs heures, c'est le top en matière de douleur. C'était toujours au moment où j'allais m'étouffer et tomber dans les pommes que les spasmes s'arrêtaient. Je buvais, puis quelques heures après, nouvelle séance de vomissement. Mes selles étaient devenues de l'eau et plus rien ne sortait par la vessie. Je savais que personne n'allait me rendre visite ou passer par là. J'étais plus loin que le bout du monde.

Au bout de cinq jours, je décidai de traverser la rivière et de rejoindre le village pour demander de l'aide. Après trois heures de marche, j'arrive dans le village de la Vallée aux Épinards quasiment vide. Tous ses habitants étaient partis s'occuper des récoltes. L'enfant d'Amadou (dix ans) m'offre un thé et du pain. Tout de suite, je me suis senti mieux ! Je lui ai ensuite demandé de faire la commission à Karim de venir me voir demain et je suis retourné au campement. Les douleurs reprirent sur la route du retour. Quand le lendemain, Karim me vit à côté de mes dix litres de gerbe et à moitié mort dans mon lit, il partit directement à la Lance de Samba pour me chercher des médicaments.

Les quatre jours qui suivirent furent les plus longs de ma vie. À la fin, j'étais trop faible pour sortir chier dehors. Un jour de plus et je chiais dans mon lit. Je n'avais rien mangé depuis onze jours et quand Karim revint avec les médicaments, j'avais faim ! Surtout ne pas manger directement quelque chose de solide sinon c'est direct la mort. C'est pourquoi les femmes du village m'avaient préparé de la bouillie. Je l'absorbais avec un traitement antibiotique à cinq grammes par jour. Mon rétablissement fut spectaculaire. En dix jours, je remarchais et remangeais normalement. Au niveau boisson,

c'était « Fanta orange » car avec le Coca Cola, ce sont les meilleurs antivomitifs d'Afrique grâce à tous les conservateurs ajoutés.

Ce n'était pas le choléra mais un mal bien plus original que je n'identifierai qu'un an plus tard.

Trois semaines après, je retournai téléphoner côté Nigeria pour donner et prendre des nouvelles. Mes 2800 euros initiaux étant presque terminés, pendant les deux ans qui suivirent, je retournerai quatre fois au Nigeria notamment pour emprunter au total 1500 euros à ma famille.

Abordons le sujet des jeunes femmes croisées lors de ces trajets. Les femmes peules-fulbés ont la réputation d'être les plus belles d'Afrique. C'est faux ! D'après mon expérience et n'en déplaise à certaines, physiquement, c'est les plus belles du monde ! L'explication en est simple. Elles n'ont pas été élevées sur un canapé. Dès leur enfance, le matin elles courent pour rassembler les troupeaux, ensuite séance de pillage de maïs, puis tressage de cheveux pendant l'après-midi, et le soir à nouveau rassemblement des troupeaux. Cela trois cent soixante-cinq jours par an. C'est des sprinteuses, 100 % bio, grandes, fines, très musclées, pieds nus, un corps drapé dans une seule pièce de tissu, un visage fin, de longues tresses et des yeux pétillant de liberté. Elles me draguaient quand je traversais le domaine de leur famille. Elle, entre treize et dix-huit ans, s'arrangeait pour être seule et se postait au détour d'un chemin. Quand elle me voyait arriver, elle me faisait des gestes et des scènes qui visuellement ne pouvaient pas laisser à interprétation. Des trucs à faire rougir une prostituée ! Elle laissait toujours une vingtaine de mètres entre elle et moi. Quand j'étais dangereusement proche, elle me lançait des regards explicites et m'invitait à la poursuivre en trottinant vers la brousse. C'est dur, mais il faut raison garder car à chaque fois, j'étais à un doigt de faire une bêtise.

Premièrement, même sans la fatigue des dizaines de kilomètres à pied déjà faits, jamais mes jambes ne pourraient la rattraper. Deuxièmement, elle a beaucoup de frères qui ont

la même morphologie et qui en plus d'être des bergers sont aussi d'excellents bouchers. Troisièmement, si cette sirène m'éloigne de mon chemin, je pourrais facilement passer le reste de ma vie à errer dans la jungle. Quatrièmement, je suis venu pour construire un haut-fourneau. Voilà les grandes raisons qui me faisaient baisser les yeux et poursuivre ma route un peu plus alourdi d'une frustration éternelle.

Analysons la situation avec sang-froid, elles rencontrent un nombre très limité d'hommes et elles doivent trouver un mari avant vingt ans sinon elles seront mariées par leur père. Attention, cela ne veut pas dire qu'elles ne pourront pas divorcer après. De ce que l'on m'en a dit et que j'ai vu effectivement, l'homme paie une forte dot au père de la fille avec qui il veut se marier. En plus, il doit garantir qu'il a une maison individuelle pour elle (l'homme dormant dans une maison à part) et qu'il a les moyens de fonder une famille (champs, troupeau…). Ensuite la dot n'appartiendra au père que si le mari a une relation sexuelle avec sa femme (cela peut être plusieurs années après le mariage). Cependant et même après, à la moindre relation sexuelle forcée ou violence, une femme peut retourner chez ses parents. Dans ce cas, le divorce est acquis et défendu par la tradition. Dans mon cas, je représentais pour elles une bonne opportunité et le fantasme d'une vie facile en Europe. Je ne me faisais pas d'illusion sur leurs intentions. Il n'empêche que les tentations étaient grandes.

Paradoxalement, quand je pense à elles et à eux, une grande tristesse m'envahit quant à leur avenir. Pour l'illustrer, voilà leurs perspectives :

Nous sommes dans un petit village d'Afrique. Une fille et un garçon ont grandi ensemble. Depuis le début le garçon rêve de se marier avec la fille. Elle le sait et cela la rend forte. Maintenant, elle est adolescente et s'aperçoit du pouvoir de ses charmes sur les autres hommes. Lui, il travaille dur dans les champs pour un jour pouvoir payer la dot. Elle, elle vend des cacahuètes lors des jours de marché et arrive à avoir

deux euros de bénéfice par mois (trente jours). Un jour, elle rentre dans un restaurant où un douanier est assis. Il gagne deux mille euros par mois. Il lui tend cinquante euros pour qu'elle le suive dans une case voisine. Pour elle, cela représente presque un an de travail et la moitié de sa dot. Elle accepte. Pour cinquante euros, il va lui faire subir le pire. En sortant de la case, avec des larmes dans les yeux, elle croise le regard de celui qui l'aimait depuis toujours. Avec ses cinquante euros, elle va faire la princesse pendant quelque temps. Puis quand elle aura tout dépensé, elle ira s'asseoir au restaurant. Puis elle suivra l'argent jusque dans les grandes villes. Le garçon cultivera une haine des fonctionnaires et s'achètera une arme avec l'argent de la dot. Elle mourra d'overdose de n'être plus considérée que comme un objet et lui mourra lors d'une attaque que les médias occidentaux qualifieront de terroriste.

Nous sommes dans un petit village d'Afrique. Un garçon et une fille ont grandi ensemble. Depuis le début la fille rêve de se marier avec le garçon. Il le sait et cela le rend fort. Maintenant, il est adolescent et commence à parler avec ses copains de richesse et d'Europe ou de Gabon. Elle, elle fantasme, il est intelligent, fort et entreprenant. Lui, il gagne une misère (dix euros par mois) avec le travail des champs et des troupeaux. Cela lui est insupportable. Un jour, excédé, il prend ses économies et part. Il disparaîtra à tout jamais. Elle l'attendra quelques années, puis face à la pénurie d'hommes, avant de mourir vers cinquante ans, elle deviendra la deuxième, troisième ou quatrième épouse d'un homme qui lui fera quatre ou cinq enfants. La prochaine génération de filles et de garçons. Ils n'auront pas un meilleur avenir…

Ils/elles partent chercher « l'argent » or il y a des trésors sous leurs pieds ! Pour les faire sortir, la seule solution, construire des hauts-fourneaux organisés de façon anarchique (sans chef) pour répartir la richesse en fonction du

travail et de la capacité de chacun à générer de la vie. Oui c'est possible ! Cela a déjà fonctionné et tous les raisonnements scientifiques actuels montrent que c'est rentable (en vie). Inversement le capitalisme est et restera logiquement déficitaire (en vie). Au boulot ! Au bout la vie !

J'allais au village une fois par semaine. Ce jour-là, j'avais décidé d'améliorer un sentier (principalement utilisé par des animaux). Je consacrais donc quatre heures par semaine à faire un chemin entre le nouveau lieu de la fonderie et le village. Mon but étant de faire une route praticable en moto. Pour ce faire, je construisis deux ponts, coupai vingt-sept arbres, en brûlai trois, déplaçai des milliers de cailloux et de rochers. Au bout d'un an, le chemin était fait. Cependant, lors de ces travaux, je découvris une chose extraordinaire. Il y avait eu une route qui avait déjà relié la fonderie au village. Des bas-côtés avaient déjà été travaillés et dans les portions de forêt dense, on pouvait faire un chemin en ligne droite sans tomber sur de gros arbres. Ce fut le point de départ d'une longue enquête qui commença par l'interrogation des villageois. Ils m'apprirent que partout dans le parc Gashaka, il y avait des traces d'anciens villages et un très grand réseau d'anciennes routes abandonnées. La première question, à laquelle je pus répondre rapidement : depuis combien de temps, ces habitants avaient-ils disparu ? C'est assez facile à déterminer en fonction de la taille des troncs sur l'ancienne route et sachant la vitesse à laquelle ils grossissent. D'après mes observations, ils ont tous disparu il y a cent ans. Cette enquête connaîtra plusieurs rebondissements.

En ce qui concerne la construction du haut-fourneau, j'essayais d'impliquer au maximum mes voisins pour qu'ils sachent le reproduire. Ce n'était pas gratuit, je les payais 500 CFA (0,75 euro) l'heure mais pour certains travaux ce n'était pas désintéressé de ma part. Par exemple pour construire des ponts (six mètres de long), il fallait être une dizaine de costauds à cause du poids des troncs.

La naissance d'un haut-fourneau commence par le terrassement puis les fondations. Le terrassement me prit le mois de novembre. J'en profitai également pour débroussailler. Néanmoins, rien n'est perdu car tous les arbres coupés deviendront du charbon de bois. J'avais donc dégagé le bord de la rivière, lieu où le four sera installé. À cette époque de l'année, c'était à huit mètres au-dessus du niveau de l'eau sur une petite falaise. La berge était constituée de roche très dure surmontée de 1,50 mètre de terre. Le poids estimé de la future construction était de cinquante tonnes, donc pas question de la faire reposer sur de la terre. Surtout que des crues arrivaient fréquemment au niveau de celle-ci et la transformaient en boue. Il fallait donc creuser pour faire reposer les fondations directement sur la roche. Un mois de travail pour dégager quarante mètres cubes de terre. Mais ce ne fut pas le plus éprouvant car il fallut ensuite remplir cet espace avec des pierres. Leur taille et leur agencement étaient primordiaux. En contact avec la roche, un premier tapis de grosses pierres rondes (plus de vingt kilogrammes) fut posé. Il permettait le rassemblement et l'écoulement des eaux vers la rivière. Elles sont surmontées d'un plancher de très gros troncs durs (garanti dix ans par les autochtones). Ensuite, le reste du trou est comblé par des pierres rondes permettant deux choses : à la fois l'évacuation de la chaleur issue de la cuve (ou son refroidissement) mais aussi l'écoulement rapide des eaux de pluie. Une nappe d'eau stagnant à ce niveau pourrait faire exploser le four (par la pression de vapeur). Sachant que l'eau bout à 100 °C et que la cuve est à 1 500 °C, tout l'enjeu des fondations est de faire une structure supportant le poids et permettant à la chaleur de sortir sans rencontrer d'eau confinée. Les cailloux ronds étaient à trois cents mètres aller-retour. Avec une brouette artisanale et cinq mois de travail, j'arrivai au niveau zéro du sol. Mieux vaut prendre le temps de partir sur une bonne base !

Mais je ne passais pas ma journée à faire les soubassements. C'était le travail du matin quand il ne faisait pas

encore trop chaud. Le reste du temps productif était alloué à deux choses, à la reconstruction d'un nouveau four d'essais et à la fabrication de grands soufflets (permettant l'injection d'air). En plus, je charbonnais ; c'est-à-dire que je transformais du bois en charbon. C'est un art difficile et très fatigant car en plus de la coupe du bois, de son arrangement en tas, il faut surveiller la cuisson pendant cinq jours. Donc lever toutes les deux heures pour vérifier qu'il n'y a pas de trou dans la meule car si l'air venait à rentrer dans ce monticule recouvert de terre, une flamme de plusieurs mètres de haut s'élèverait et transformerait en quelques minutes le tout en cendres. Stressant le boulot !

En avril, le four d'essais était opérationnel mais les premiers tests, bien que peu concluants, me permirent de déterminer la terre qui supportait le mieux la chaleur. Coup de chance ! Elle n'était pas loin, à trente mètres du futur grand four, à côté de ma maison en paille. C'était une sorte d'argile blanc jaunâtre que les termites avaient remontée du sol. Ces petites bêtes avaient trié et sélectionné cette terre. Ce tas de plusieurs mètres était le résultat d'au moins cent ans de travail. J'espère qu'elles ne m'en tiendront pas rancune. C'est donc avec le toit de la maison de mes voisines les termites que nous fabriquâmes les briques du grand four. Je dis nous car je payais des personnes du village pour qu'elles viennent fabriquer ces briques. Au total 2 800 blocs de 26/15/15 centimètres (taille d'un parpaing environ). Alors que les jeunes étaient en train de dégager une surface pour entreposer les blocs, ils découvrirent des cailloux fondus (des scories). Quelques minutes après, ils crièrent pour que je vienne voir leur nouvelle découverte. Jusqu'à ce moment-là, je ne savais pas si j'allais trouver du minerai de fer. Cela faisait un an et demi que j'étais ici pour construire un four sans vraiment savoir si je pourrais l'alimenter. À mon arrivée, j'avais constaté qu'il n'y avait pas de pierre rouge alors le doute avait été semé, il avait poussé et grandi jusqu'à devenir un arbre, type baobab. Quand ils me montrèrent ce qu'il y avait sur le sol : Crac !

Hiiiii ! Boum ! Le doute fut déraciné ! J'avais installé mon haut-fourneau à trente mètres d'un ancien bas fourneau. Je ne serai pas le premier à faire du fer, ici. Mais de fait, il y avait du minerai quelque part. Cette découverte me débloqua sur plusieurs points et me motiva à savoir ce qu'étaient devenus mes prédécesseurs. (Exterminés ?)

Premièrement, il fallait que je trouve où nos ancêtres avaient creusé. Comme ils avaient moins de contraintes de localisation que moi, donc cela ne devait pas être loin. Effectivement en observant le paysage, je remarquai un petit vallon qui ne pouvait pas avoir été creusé par le ruissellement. En y allant, je vis des veines noires-grises dans la roche et en posant un aimant dessus, il resta collé. Puis, après avoir compris que je ne cherchais pas les bonnes pierres et avoir bouquiné un peu plus, j'allai de découverte en découverte. Le minerai que transformaient nos anciens était du fer pur mais l'oxyde de fer utilisé dans le haut-fourneau pouvait prendre d'autres couleurs que rouge. Avant de devenir rouge rouille, le minerai de fer passe par des étapes, noir, gris, bleu, vert, jaune, orange, et il peut même se trouver sous forme de cristaux. Des petites promenades dans les montagnes me permirent d'estimer qu'il y avait au moins plusieurs centaines de milliers de tonnes de réserves de minerai et ce à moins d'un kilomètre du futur haut-fourneau. De quoi le faire fonctionner à plein régime pendant plusieurs générations. Grand soulagement et grandes joies car il y a encore mieux. Un jour très fortuitement, je laisse tomber un aimant par terre. En le ramassant, je m'aperçois que plein de petits cailloux restent collés et surtout des petites paillettes noires argentées bleues. J'avais déjà vu ces paillettes quand j'allais chercher de l'eau à la rivière ou en faisant la vaisselle. Je pars à l'embouchure du ruisseau et je trempe l'aimant dans les serpentins noirâtres. Mon aimant ressort recouvert de limaille de fer. Donc, il y avait aussi des milliers de tonnes de fer dans le sable, et pas n'importe quel fer. Face à moi, il y avait un volcan, et selon les informations que j'avais, un fer qui ne s'oxyde pas

(reste noir) dans l'eau et qui est sur une pente volcanique, est associé à du titane. Fer plus titane donnent l'un des métaux les plus durs du monde. Super bien placé, pour un changement de civilisation. La prospérité nous tendait les bras !

En mai, la saison des pluies arrivait, je commençai les murs du four avec de grosses pierres plates. Elles étaient extraites à quelques mètres, directement dans la falaise en dessous du four. C'est un empilage sans ciment qui laisse le froid entrer car à ce niveau, il faut évacuer la chaleur pour qu'elle ne fasse pas fondre la cuve. C'est de la cuisine à haute température avec une casserole en pierre, dans laquelle le métal va s'accumuler après avoir traversé une passoire de charbon en feu. Entre les averses, je m'occupais de tailler les pierres de cette cuve. Elles provenaient de rochers blancs de petits cristaux de quartz (en silicium). Le quartz étant une pierre qui supporte de très hautes températures (plus de 2 000 °C). Tailleur de pierres fut encore un autre métier que je dus maîtriser. C'est aussi un art long, au cours duquel la moindre erreur anéantit des heures de travail. Quand la pluie tombait, je me réfugiais dans mon atelier où les occupations ne manquaient pas. Entre la taille des briques pour les arches d'entrée, le pillage de quartz pour les jointures et les machines soufflantes géantes pour faire rentrer l'air, mes journées étaient bien remplies.

J'étais heureux ! Le four grandissait et je vivais en symbiose avec la nature. Je la transformais sans la détruire. Par exemple, je luttais contre mes parasites en m'entourant des prédateurs de ceux-ci. Les araignées, les lézards, les serpents étaient les bienvenus. Sur ce point, deux choses étonnantes : j'avais construit ma maison sur une fourmilière, mais pas avec n'importe quelles fourmis. Les plus grosses du règne animal. Tellement grosses qu'elles n'arrivaient pas à monter sur le bois et notamment sur mon lit. Trop lourdes pour pouvoir s'agripper, elles vivaient au sol. C'étaient mes ménagères, elles passaient le balai continuellement. Pour ma part, je prenais soin de ne pas les écraser, en échange, elles ramassaient mes détritus, mangeaient les vers et menaient

la guerre contre les termites, sans oublier qu'elles étaient les seules à pouvoir faire face à une attaque de fourmis rouges. En deux ans de vie commune, jamais elles ne m'ont mordu. Pourtant elles auraient pu me faire très mal avec leur trois centimètres (un pouce) et surtout leurs mandibules de sept millimètres (un ongle).

Plus étonnant encore, je vivais avec une panthère. Sa litière devait être à quelques centaines de mètres de mon lit. Comme de temps en temps, je mangeais de la viande et que je jetais les restes à quelques mètres de ma maison (en paille), chaque nuit, elle avait pris l'habitude de faire un petit tour d'inspection dans l'espoir d'os à briser. Pendant sa ronde, elle en profitait pour tuer quelques rats, ce qui m'arrangeait bien. Mais attention, ce n'est pas un chat ! C'est du soixante kilos et deux mètres de long avec la queue. Une nuit, je sortis pour la voir. Au départ, je ne distinguais que ses yeux (ils brillaient autant que la lampe torche que je braquais sur elle). J'ai eu du mal à la distinguer (noire sur fond noir) mais après quelques secondes, quand j'ai vu la taille qu'elle faisait ! Je fus autant tétanisé par la peur que par la beauté de ce félin. Sans bouger, nous restâmes une éternité l'un face à l'autre et à trois mètres l'un de l'autre. Puis, sans me quitter du regard, elle se mit à avancer lentement à plat ventre vers les hautes herbes. Elle aurait pu me tuer d'un coup de patte mais si elle ne l'avait pas fait ce jour-là, je sentais qu'elle ne le ferait jamais. Bon, je dormais, quand même, avec un grand couteau sous l'oreiller ; il faut savoir qu'il n'y avait pas de porte à cette maison en paille. Néanmoins, à cause d'elle, une nuit, je fus réveillé de la plus horrible des façons. Le cauchemar des cauchemars ! Pire que les fourmis rouges. Tout le monde a déjà entendu le son émis lors d'une bagarre entre des chats. En multipliant la puissance sonore par dix, on a la raison qui m'a fait me retrouver accroupi sur mon lit en tenant ma machette fermement. La panthère était en train de se battre à deux mètres, de l'autre côté des dix centimètres du mur en paille. Son adversaire devait être un autre gros animal

(lion, panthère, hyène ?) mais il me restera inconnu car je vous avouerai que je ne suis pas sorti. Le bruit était terrible ! J'aurais peut-être dû aller la défendre. Par fierté, je ne veux pas dire que je n'ai jamais eu aussi peur donc pour cacher ma lâcheté, sur ce coup, je dirais hypocritement qu'il faut laisser la nature sauvage suivre son cours. Ma voisine a dû gagner sans mon aide (tant mieux vraiment !) car le lendemain, elle revint prendre l'apéritif avant de repartir pour sa nuit de chasse. Mis à part ce seul tapage nocturne, nous avons entretenu de bons rapports. Une amie !

Entre juillet et octobre, personne ne passait par là. Les chemins étant recouverts de hautes herbes (de trois mètres), elles rendaient la circulation extrêmement difficile et ce sans compter les rivières à traverser. Donc, il m'arrivait fréquemment de ne voir personne pendant plus de trois semaines. Mes seules interactions quotidiennes étaient avec les singes qui, eux, se rapprochaient de plus en plus. Mais l'événement marquant de cette fin de saison, fut la crue de début septembre. Après plusieurs énormes orages, la rivière Yim monta de huit mètres. Au centre de la rivière devenue un fleuve marron, un tapis de branches, de troncs et d'arbres flottaient à 50 km/h. Heureusement, sur les bords, l'eau montait sans vraiment de courant et glissait sur les fondations du four. Malheureusement, chose que je n'avais pas prévue, c'est que les ponts, malgré leur poids de plus de cinq tonnes, se mirent à flotter. Ils n'étaient pas ancrés au sol. Bilan, les deux ponts furent détruits. Je n'avais plus le temps de les reconstruire car il me restait sept mois pour finir et mettre en marche le four.

Je ne pouvais pas y arriver seul !

Au village un nouveau était arrivé, il s'appelait Emmanuel. Il était originaire du Nigeria, à deux cents kilomètres d'ici. Après avoir été chassé de son village natal, il était allé à Yaoundé, Cameroun, où il avait appris le métier de menuisier et le français. D'autres problèmes l'avaient amené près de Banyo, Cameroun, à cent vingt kilomètres, où il fut charpentier dans une exploitation de pierres précieuses. Là-bas,

il s'est fait virer à cause de ses problèmes d'alcoolisme. Mon ami, Karim, l'accueillit au village où il l'aidait à la fabrication de lits en planches. J'étais content de pouvoir discuter avec une personne qui parlait le français, l'anglais et le fulbé. Au niveau du travail, il avait du savoir-faire et apporta des techniques qui améliorèrent grandement le mobilier. Cependant son alcoolisme était persistant si bien que tout ce qu'il gagnait, il le buvait. Puis il commencera à boire à crédit, ce qui va aboutir à une catastrophe.

Mais avant celle-ci, chronologiquement, à la mi-octobre, je retombe malade avec les mêmes symptômes et à la même date qu'un an auparavant. Après deux séances de vomissements intensifs, cette fois je vais directement au village pour acheter les médicaments et le Fanta. Je rentre à la fonderie où le lendemain, je reçois le berger qui allait faire pâturer ses vaches autour du campement les prochains mois, dit Amadou-teint clair. C'était un ami et il venait tout juste de se marier. Il avait une vingtaine d'années et je connaissais bien sa femme car je leur achetais souvent du lait. Je discutais donc avec ce chef de troupeau, et tout spécialement de l'herbe que nous allions brûler autour, ainsi que des parcelles que je voulais conserver comme réserve de chaume (herbes destinées aux toitures). En gros, où nous allions mettre le feu. Comme à tous mes invités, je lui offris un morceau de crêpe avec un verre d'eau. Quand il porta le verre à sa bouche, il mit sa chemise sur ses lèvres pour boire à travers. Je lui fis comprendre qu'il pouvait verser l'eau dans sa bouche sans que le verre touche ses lèvres. Je commençais à me débrouiller en langue fulbé (bien que les gestes et les mimiques fussent d'une aide nécessaire).

Il me dit en fulbé : « Non, ne bois pas cette eau ainsi, sinon tu vas avoir très mal au ventre. » Ne lui ayant pas dit que j'avais passé la nuit à vomir, son explication m'intéressait au plus haut point. Il me précisa : « Regarde dans l'eau, il y a des particules blanches en suspension. C'est de la cendre ! » Ce n'est pas une lumière qui s'est allumée, c'est une véritable

guirlande qui s'est illuminée. Autour de nous, c'était la période des feux de brousse. Les dernières averses charriaient les cendres jusqu'aux ruisseaux et en buvant cette eau, les cendres s'accumulaient dans mon estomac ainsi que ma vessie et les colmataient. D'où la colique et les vomissements. Mais l'effet le plus frappant était la déshydratation, car l'eau n'arrivait plus à pénétrer dans mon corps. Tout le circuit de digestion était étanche. L'année précédente, ce n'était pas les médicaments qui m'avaient soigné, c'était surtout d'avoir bu pendant quelques jours du Fanta (du détergent au parfum orange) et la bouillie du village. Jusqu'à cet instant, je pensais avoir eu le choléra avec lequel il faut beaucoup boire pour rester en vie. Mais dans ce cas, plus je buvais, plus je m'empoisonnais donc j'ai failli mourir de mon obstination à vouloir vivre. Dans la jungle, la relation entre l'eau et les vomissements est évidente mais d'imaginer une eau déshydratante, c'est moins logique. Un grand merci à ce berger !

Toujours est-il que c'est à cette période, quelques semaines après la visite d'Amadou, qu'Emmanuel est arrivé avec son petit baluchon. Il me demanda s'il pouvait dormir dans la hutte construite pour les travailleurs. J'acceptai. Ce charpentier m'expliqua alors qu'il avait dû fuir le village car il ne pouvait plus rembourser ses dettes de boisson (et de putes). Au village, des personnes avaient effectivement décidé de lui taper dessus pour récupérer leur fric. Il était à la fin des routes, après la fonderie c'est la jungle. Personne ne pouvait vivre plus loin, c'est le bout de la « civilisation ». J'ai eu pitié et ce fut une des plus grandes erreurs de jugement de ma vie. J'aurais dû le laisser se faire bouffer par les lions mais je lui ai proposé l'arrangement qui suit : « Je te nourris et contre des travaux, je vais payer tes dettes au village. » Cela n'était pas prévu ainsi car j'aurais préféré faire travailler un grand nombre de personnes diverses pour répartir l'argent et surtout le savoir. Au bout de deux mois de travail, j'étais allé rembourser au village ses dettes les plus urgentes et il pouvait y remettre les pieds.

La construction du haut-fourneau avançait vite car les arches étaient terminées avec une sortie pour le métal et une entrée pour l'air. La chaleur qui sort d'un four étant extrêmement forte, il est nécessaire de faire deux accès avec des briques supportant plus de 1 000 °C. Ces voûtes ressemblaient aux entrées arrondies des églises, des mosquées ou des châteaux. Le four commençait à être impressionnant. Je recevais plusieurs personnes par semaine qui pour certaines avaient fait des centaines de kilomètres. Tous les habitants sur deux cents kilomètres à la ronde étaient au courant du projet (officieusement). J'avais d'ailleurs reçu l'assurance de tranquillité des plus hautes autorités traditionnelles. Emmanuel me servait de traducteur pour la présentation, bien que je puisse maintenant la faire en trois langues différentes (français, anglais et fulfulde). Je n'avais aucune information sur les événements internationaux mais Emmanuel, lui, était toujours collé à une petite radio. Pendant trois mois, il m'informa un peu, notamment sur Boko Haram via les news en anglais. Cependant, c'était un mythomane, je m'en suis aperçu très vite. Un exemple soulignant sa vision fantasmatique et son manque de sincérité : la définition de Boko Haram. Soi-disant *boko* égale *book* égale « livre » et d'après les médias occidentaux : *boko haram,* c'est le refus de l'éducation occidentale. C'était la définition qu'il essayait de m'imposer pourtant il parlait suffisamment haoussa pour connaître la vraie définition de *boko,* celle des utilisateurs du mot. Mais comme elle ne l'arrangeait pas, il s'est abstenu de m'en faire part. Il connaissait mon opinion sur les méfaits de la colonisation. De par mon passé et d'autant plus avec lui, je vérifiais systématiquement les informations que l'on me donnait.

Pour bien comprendre la problématique sur cette définition, on peut faire un parallèle avec le mot « con ». Un con désigne le sexe de la femme mais il a un sens figuré beaucoup plus large et largement utilisé, c'est la même chose pour *boko.* Les bergers itinérants qui venaient de très loin me

qualifiaient de « personne *boko* ». J'ai donc fait mon enquête auprès de ceux qui sont le plus à même de définir pratiquement ce que veut dire *boko* : un *boko* peut être une personne (policier, marchand…), une mentalité, une technique, une éducation, une religion, une politique, une culture. En fait, c'est tout ce qui est issu de l'Occident dans un sens large et péjoratif. Donc en Afrique, en langue française cela se traduirait par « colon », ou « colonial », ou « colonisation ». En ce qui concerne le terme *haram,* cela veut dire en langue arabe « interdit ». En association, les deux termes, *boko* plus *haram,* cela veut donc dire : « colon interdit », « colonial interdit » ou « colonisation interdite ». Le mot le plus exact dans la langue de Molière est donc « anticolonial », *boko haram* pour les populations alentour. On comprend que cette définition, de terrain, ait été trafiquée par les médias internationaux.

Emmanuel était un *boko,* communautariste, nationaliste, religieux et très menteur. Autre exemple, il avait fait la promesse de ne plus boire d'alcool mais dès qu'il a pu trouver un peu d'argent par lui-même (grâce à la cueillette, la pêche et la chasse), j'entendais pendant la nuit les bouchons sauter. Et glou, et glou, et glou. Ensuite, j'ai fait l'erreur de lui accorder un crédit sur des travaux futurs. Il ne réalisera presque rien de ses promesses et le peu qu'il fera, sera bâclé. Dès le début, je m'en doutais donc ce que je lui avais demandé n'était pas capital pour le four, juste des accessoires. La spécialité de ces psychopathes est d'essayer de coincer l'autre pour en tirer un profit personnel. Ils commencent les travaux puis s'arrêtent et demandent plus d'argent. D'après moi, la meilleure méthode est de ne pas céder quitte à ce que ce ne soit jamais fini. Malheureusement au village, certains et certaines étaient moins aguerris face à ce genre de personnes et j'ai ma part de responsabilité dans ce qui va se passer. Si je l'avais su, non seulement je ne l'aurais pas aidé mais je l'aurais sûrement tué sans sommation.

En février 2014, le haut-fourneau avait une hauteur de 1,30 mètre mais tout était prêt. C'est-à-dire que j'avais le

minerai, le charbon, les machines soufflantes, les briques pour la cheminée, etc.

Il est remarquable, dans mon passé, que systématiquement, à chaque fois que j'arrivais au terme d'un projet, les « autorités nationales » se pointaient pour le faire avorter. Cette fois, je comptais bien les prendre de vitesse sur l'assemblage. Certains indices corroboraient leur arrivée imminente. Premièrement, un hélicoptère survolait la zone. Il était blanc très gros porteur (type Super Puma transporteur de troupes). Les informations qui circulaient, l'attribuaient à l'ONU faisant l'inspection des frontières. En provenance du Nigeria, il volait à très basse altitude. Je peux confirmer que j'étais bien sur le « territoire du Nigeria » car l'hélicoptère passait toujours un peu plus à l'est. Cependant, en mars, lors de son dernier passage, il survola la fonderie à trente mètres d'altitude et ne revint plus. À partir de cette date et pendant plus d'un mois, un avion en provenance du Cameroun survola la zone en faisant demi-tour arrivé au bord de l'espace aérien du Nigeria. J'étais installé quelques kilomètres après. Néanmoins, son dernier passage avec appareil photo et caméra, il le fera en passant à vingt mètres au-dessus de la fonderie. Au village, les spéculations allaient bon train et certains pensaient qu'ils me cherchaient, d'autres pensaient qu'ils cherchaient les fillettes que Boko Haram avait capturées, d'autres pensaient que c'était pour faire un barrage. Personnellement, je m'étais juré que je ne partirais pas sans avoir fait fonctionner le four. Cette fois pas de fuite, de toute façon, j'avais tellement mal aux pieds que je ne pouvais plus courir. S'ils débarquaient, j'avais décidé de me servir de ma machette ! De nouvelles modalités de communication à distance avaient été prévues au cas où ils arriveraient par les chemins. Pour me prévenir, ils tireraient en l'air au fusil à un certain rythme. Une version moderne du tam-tam. Un léger stress renaît au village mais j'avais la confiance des habitants.

Mon impératif, finir avant la saison des pluies ; autant dire que j'étais accaparé par la construction. Malheureusement,

je ne me suis pas assez méfié des méfaits d'Emmanuel qui était retourné s'installer au village. Il faut reconnaître qu'il a su tirer avantage de certaines de ses facultés. Au premier abord, il présente bien, beau, marrant, jovial, avenant. Un peu comme mon ami Karim qui étant tailleur, profitait lui aussi de son charme et de l'orgueil pour vendre ses vêtements. Mais ce couturier trouva son maître en Emmanuel. Surtout que ce pourri avait réussi à entraîner mon ami dans l'alcool. Le problème originel était que la concurrence sur les habits était devenue rude. C'est pourquoi Karim avait diversifié son activité en fabriquant des lits, des chaises, des tables. Il y avait un véritable besoin et la finalité était utilitaire, au départ. Il permettait à Emmanuel de se servir de son matériel pour réaliser ses propres produits. Emmanuel, lui, faisait du beau. Petite déco, bois bien poli, et il en tirait beaucoup plus de bénéfice. C'était un expert dans l'exploitation de la vanité et n'en déplaise à certaines, les femmes y étaient trop sensibles. Si bien que posséder une tête de lit avec une sculpture grossière était à la mode. De nombreuses promesses d'achat furent faites, mais très peu furent suivies de commandes fermes, malgré de gros investissements. En quelques mois, Karim fut ruiné, mais pas que lui, il y en avait d'autres qui avaient cru en Emmanuel et étaient désormais en difficulté. Malheureusement, les conséquences en furent on ne peut plus dramatiques.

De mon côté, financièrement, il me restait juste assez pour manger pendant quatre mois. Les plus motivés des habitants venaient travailler, maintenant, sur ma seule promesse de leur donner en échange le matériel que je possédais. C'est-à-dire qu'ils m'annonçaient ce qui les intéressait (machette, pelle, marteau, brouette…), ensuite on le notait sur un cahier puis ils travaillaient en fonction de la valeur estimée. C'est lorsque je partirai, en juin, que le matériel en question leur appartiendrait. Plus qu'une hypothèque, ils travaillaient sur gage.

Début avril, le haut-fourneau était terminé. 4,50 mètres de haut, cinquante tonnes, deux soufflets de 2,50 mètres de long,

intérieur entièrement crépi de quartz. Techniquement une perfection, j'avais compilé le meilleur de plusieurs dizaines de plans de four, ainsi celui-ci devait être encore plus performant que le plus performant des fours qui initièrent la révolution industrielle européenne. Après deux semaines de séchage, je le remplis de charbon et j'y mis le feu. J'espérais en maîtriser la combustion pour achever l'évaporation de l'eau. Je comptais ensuite directement enchaîner par le chargement alterné avec du minerai.

Le charbon, en brûlant trop vite à cause de fissures, fit s'emballer la température qui monta trop rapidement. Je perdis un volume de charbon équivalent à la taille du four. Soit quinze mètres cubes ou autrement dit un peu plus que le volume de mon ancien fourgon. Je dus changer mon planning mais cette erreur de débutant était tout à fait rattrapable. Je me lançai donc dans une campagne de charbonnage intensif. Trois semaines après, j'étais à nouveau prêt pour un nouvel allumage. Cependant les premières pluies étaient arrivées. Conséquence du réchauffement climatique, elles étaient très violentes. La rivière grossit et emporta le moulin qui aurait dû actionner les soufflets. De toute façon, ce moteur hydraulique n'était pas terminé car c'était un des travaux que j'avais demandés à Emmanuel. Pas très grave ! Dans un premier temps, les soufflets seraient mus par l'homme. Pour cela, des contrepoids permettaient d'alléger leur poids et deux personnes pouvaient les faire fonctionner pendant des heures sans trop d'efforts.

Je remplis à nouveau le four de charbon mais cette fois-ci, avant de l'allumer, je me rendis au village pour recruter quatre personnes. Quand j'arrivai, le village était quasiment vide, ils étaient tous partis dans les champs pour creuser les sillons. Cette opération doit être réalisée impérativement aux premières pluies car la terre devient meuble avec l'eau. Je ressentais un certain malaise mais je mettais cela sur le compte de la campagne de dénigrement à mon propos. C'est Emmanuel qui l'avait lancée car il fallait qu'il justifie de sa

désertion et du fait qu'il ne finisse pas les travaux promis. Il essayait de faire croire à ses compagnons de boisson, aux putes, aux marchands et aux enfants que le haut-fourneau n'allait pas fonctionner : surtout sans lui ! Les personnes qui vivaient de l'exploitation du travail des villageois, ne voyaient pas tous la fonderie d'un bon œil et reprenaient les arguments d'Emmanuel. Force est de constater que ce groupe était constitué essentiellement de catholiques (anglophones ou francophones) gros consommateurs d'alcool : le groupe issu de la culture occidentale, en langage haoussa : les *boko*. Personnellement, cela ne m'importait guère car la saison des pluies arrivant, ils étaient en train de partir et il n'allait rester au village que les autochtones dont je conservais la confiance. Mais la raison de cet accueil très froid était tout autre. C'est là que j'appris la terrible nouvelle : la fille de Karim était morte ! Née trois semaines auparavant, sa mère n'ayant pas eu de lait et le lait de vache n'étant pas adapté à l'alimentation des nouveau-nés, elles ont dû partir en moto pour trouver du lait de substitution à soixante kilomètres, mais en arrivant, il y avait une pénurie. L'enfant mourut quelques jours après. J'étais sûrement plus choqué que les autres personnes du village car ici la mort d'enfants est courante. Depuis mon arrivée, six nouveau-nés étaient déjà morts, mais j'avais tenu celui-ci dans mes bras. Ce jour-là, je ne pus voir Karim pour lui présenter mes condoléances, il était aux champs. Je dus donc faire avec le seul feignant qui était là : Emmanuel. Je lui explique qu'il faudrait que quatre personnes viennent dans sept jours à la fonderie pour m'aider à faire sortir le métal.

Bon, je savais que ce n'était pas le bon interlocuteur, c'est pour cela que je suis revenu le lendemain. Karim était présent et nous discutâmes. La veille, Emmanuel lui avait raconté n'importe quoi (fausse date, fausse raison et fausse rémunération). Je précisai donc à Karim les modalités et que la rémunération était en argent, 10 000 CFA (quinze euros) par personne pour une nuit. C'était très bien payé et en gros

c'était tout l'argent qui me restait. Nous discutâmes également de la mort de sa fille. Il avait les yeux rouges mais c'est la première fois que je sentais des effluves d'alcool dans son haleine. Je savais que la pénurie de lait de substitution n'était pas la vraie raison, c'était le manque de moyens pour en acheter. Il m'avait emprunté de l'argent lors de l'ouverture de son commerce de meubles et il ne m'avait toujours pas remboursé un an après. Emmanuel l'avait mis sur la paille et il n'avait peut-être pas osé m'en emprunter plus, quitte à faire prendre des risques à sa fille. Je rentrai à la fonderie attristé mais en me disant que lorsqu'il y aura une fonderie plus de problème, il y aura de la richesse et de quoi l'échanger contre du lait et des compléments alimentaires.

Faire fonctionner un haut-fourneau c'est un peu comme faire de la cuisine mais à une très haute température. Il y a trois ingrédients : le charbon, le minerai de fer et le fondant. Ils sont placés en couches avec une alternance d'une couche de charbon suivie d'une couche de minerai mélangé au fondant.

Les morceaux de charbon ont la taille d'un poing alors que le minerai et le fondant ont la taille d'une noix. Ils sont placés dans une cheminée légèrement pyramidale. En bas de cette cheminée, un rétrécissement brutal, à 70 centimètres du sol, fait que le charbon et le minerai ne tombent pas au fond. Ils restent comme en suspension dans l'air. Le principe est exactement le même que lorsqu'on remplit une bouteille avec du gravier et que l'on retourne la bouteille. Les cailloux ne s'écoulent pas et restent bloqués. C'est ainsi qu'est créé un espace vide entre le bas du mélange (charbon plus minerai plus fondant) et le haut de la cuve remplie de métal liquide. C'est à ce niveau que l'air est injecté. L'air va monter et faire brûler les plus basses couches de charbon. Cependant la quantité d'air est bien contrôlée pour que le feu reste entre 70 et 150 centimètres de hauteur. Cette partie est appelée le ventre du four. Au-dessus, il n'y aura pas de flammes. Cela sera impossible car tout l'oxygène aura

déjà été utilisé en dessous. Donc le charbon au-dessus de 150 centimètres ne pourra pas brûler, ce qui ne l'empêchera pas d'être réchauffé par les fumées. Dit plus scientifiquement, il s'élèvera en température grâce au flux de chaleur ascendant porté par l'agitation des gaz (CO + azote). Cette chaleur est très importante car elle va permettre de faire des économies énormes : d'une part en charbon, car il sera déjà à une très haute température (1 200 °C) au moment de son contact avec sa première molécule d'oxygène ; d'autre part cette chaleur montante va sécher les cailloux de minerai, les fissurer et ainsi les préparer à la fusion. C'est pourquoi lorsque cette mixture (charbon plus minerai plus fondant) arrivera au niveau du feu, elle aura besoin d'une très petite quantité d'énergie pour fondre. Avec un four bien réglé, on peut obtenir autant de métal que de volume de charbon. Autrement dit, on peut transformer une branche d'arbre en une barre de fer.

L'autre point important est la qualité de ce fer, c'est pour cela que l'on ajoute des fondants. La plupart du temps ce sont des pierres calcaires, vulgairement du plâtre. Cette pierre beige permet de rendre bien liquides les roches du minerai, elle permet aussi de protéger les gouttes de fer qui vont tomber dans la cuve. Comme ces gouttes de fer, en tombant, vont rencontrer le souffle d'air qui monte, il ne faut pas que le fer chaud et nu touche l'oxygène car sinon le fer va se transformer en rouille et ensuite donner un fer de très mauvaise qualité. C'est pour cela que les fondants transforment la roche accompagnant le fer en une sorte de verre qui va se mettre autour de la goutte et qui va la protéger du contact avec le souffle montant. Une fois qu'elle aura atterri dans le bain de métal, le fer étant plus lourd, il va tomber au fond de la cuve alors que sa protection en verre va venir flotter à la surface. Comme l'huile se sépare de l'eau dans une bouteille.

Après quelques heures, pendant lesquelles le surplus de déchets flottants (les scories) sera régulièrement enlevé, la

cuve se remplira de fer liquide. Il sera temps de faire un trou et percer la base de la cuve pour que le métal liquide coule dans les moules. Mon four a une cuve de cent litres qui d'après mes calculs se serait remplie en six heures de temps. Sachant qu'un litre pèse sept kilogrammes et que le four fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je vous laisse imaginer ou calculer. Ça dépasse tous les rêves même les plus ambitieux !

Le 16 mai 2014 à midi, allumage du four. Cette fois, fort de l'expérience acquise un mois plus tôt, je réussis à faire une montée en température très lente. J'avais acheté du café car pas question de dormir, il y avait du travail en continu de jour comme de nuit. Entre autres, colmater les petites fissures pour que l'air n'entre pas trop vite, charger le four avec le charbon et le minerai… Le jour J, le 18 mai arriva. Et là !

Personne ! Le minerai allait arriver au niveau du ventre et personne n'était là pour m'aider. Une expression dit qu'on ne peut pas être au four et au moulin. Elle aurait pu être issue du travail dans les hauts-fourneaux où il faut des personnes qui chargent le four et d'autres qui s'occupent de faire entrer de l'air via le moulin, le tout, simultanément. J'étais seul au milieu de la jungle. Impossible de laisser le four sans surveillance et de courir au village demander de l'aide.

Assumons ! Je me retrousse les manches pour cette longue nuit. J'ouvre progressivement les aérations. La température grimpe et tout se déroule parfaitement. Les premières gouttes de métal tombent dans la cuve alors que j'étais en train de faire la navette entre le haut et le bas du four. Quasiment tout le minerai prévu était chargé (quatre cents kilogrammes), de quoi obtenir au moins cent kilogrammes de fer liquide. Après une grosse averse, un peu avant minuit, l'air est sec et froid donc idéal. Je montais mon avant-dernier panier de charbon par la poulie. On pouvait déjà percevoir la chaleur énorme qui montait. Avant de verser ce panier de charbon, je regardai le niveau de charbon dans la cheminée

en me penchant pour voir à l'intérieur. Je constatai que tout était pour le mieux.

D'un seul coup, je sentis mon corps m'abandonner ! Je lâchai le panier de charbon, mes jambes ne me supportaient plus et je n'y voyais plus rien. J'étais en train de tomber ! C'est la sensation d'accélération, de vertige et d'angoisse que l'on ressent en l'air avant de toucher l'eau ou la neige. Là, ce qui m'attendait, c'était des rochers huit mètres plus bas. Voilà, c'est la fin ! Je suis mort ! J'attendis le dernier choc et la mort inéluctable. Après rien !

Quand je repris un peu conscience, je m'aperçus que je m'étais écroulé sur le petit rebord de vingt-six centimètres (longueur de mes pieds), qui me servait de promontoire circulaire pour verser les paniers. Impossible de dire ce qui s'est passé pendant ces quelques secondes ou minutes. Un coup de chance exceptionnel ! J'irais presque jusqu'à dire miraculeux. Au niveau des probabilités, on pourrait comparer avec un jeu de pile ou face, où pour moi, pile et face étaient la mort, mais la pièce est tombée sur la tranche. Incroyable ! À moitié dans les vapes, je parvins à atteindre l'échelle. J'étais si faible que je ne réussis pas à descendre, je glissai le long et m'écrasai sur le sol, quatre mètres plus bas. N'arrivant toujours pas à me lever, c'est en rampant que je rejoignis ma hutte. Je me couchai avec un mal de tête terrible.

Je savais ce qui venait de se passer. Le monoxyde de carbone est un gaz incolore et inodore. Le même qu'utilisent ces lâches qui se suicident en s'enfermant dans leur garage moteur allumé. Je dis bien ces lâches car si on veut se donner la mort autant le faire d'une façon utile. Par exemple en allant ou venant avec moi construire d'autres hauts-fourneaux en Afrique. Après si vous voulez encore du monoxyde il y en aura à disposition. En me penchant pour regarder à l'intérieur de la cheminée, j'avais inhalé ce gaz sans m'en rendre compte. Pourtant j'étais au courant de ce danger mais je l'avais sous-estimé, il faisait l'objet de quelques lignes dans l'ouvrage de mille quatre cents pages

sur les hauts-fourneaux. Il y était d'ailleurs mentionné qu'il y eut de nombreux décès au niveau du chargement à cause de ce gaz. Malheureusement, n'ayant pas pris cette information à sa juste valeur, j'étais présentement couché sur ce lit sans pouvoir bouger. Même lever un bras m'était pénible. Depuis mon lit, je voyais l'entrée du four. La lumière blanche qui en sortait indiquait que ça chauffait fort et dur à l'intérieur. En regardant cette lumière sans pouvoir la rejoindre, je réfléchissais sur ma situation. Sans mon intervention, le four allait casser.

Mais impossible de bouger ! Mes jambes ne supportaient pas mon poids. Pourquoi étais-je seul ? Pourquoi les villageois ne sont-ils pas venus ? Mon impuissance face à la catastrophe qui se déroulait sous mes yeux, me fit prendre une importante décision : demain, je pars !

Au bout de deux heures, je tentai de me mettre debout mais finalement c'est presque à quatre pattes que je suis allé jusqu'à l'entrée du four. Je fis tomber la porte de la cuve, je vis que tout se déroulait comme prévu. La cuve se remplissait d'une sorte de magma orange vif et de grosses gouttes étincelantes tombaient dedans. Un bain de métal liquide était en train de se former. Il aurait fallu racler la surface avec une sorte de râteau pour en faire sortir les déchets, mais je n'en avais pas la force. J'abandonnai donc le four et retournai me coucher.

Pendant quelques instants, je fus en dépression. C'était la fin d'un projet auquel j'avais consacré dix ans. Je me disais : « Les Africains ne sont pas prêts ! » Mais en poussant la réflexion : « Est-ce que les autres continents l'ont jamais été ? Au vu du résultat, de ce qu'ils ont fait depuis deux cents ans avec cette technologie, c'est sûr que non ! En Afrique on ne peut faire que mieux. »

Mais pourquoi les habitants ne sont-ils pas venus ? Une seule personne aurait suffi ! J'étais en colère contre le village. J'avais presque envie de prendre quelques affaires et de partir au lever du jour. Mais je ne suis pas un lâche et je veux savoir : pourquoi ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Ils

sont venus travailler pendant trois ans et pourquoi le jour J, il n'y avait eu personne ? C'était ma quatrième nuit sans dormir et pourtant je n'arrivais pas à trouver le sommeil. En regardant le four, la tête posée sur l'oreiller, je me disais que techniquement, ce projet était une grande réussite, mais que, humainement, c'était un échec !

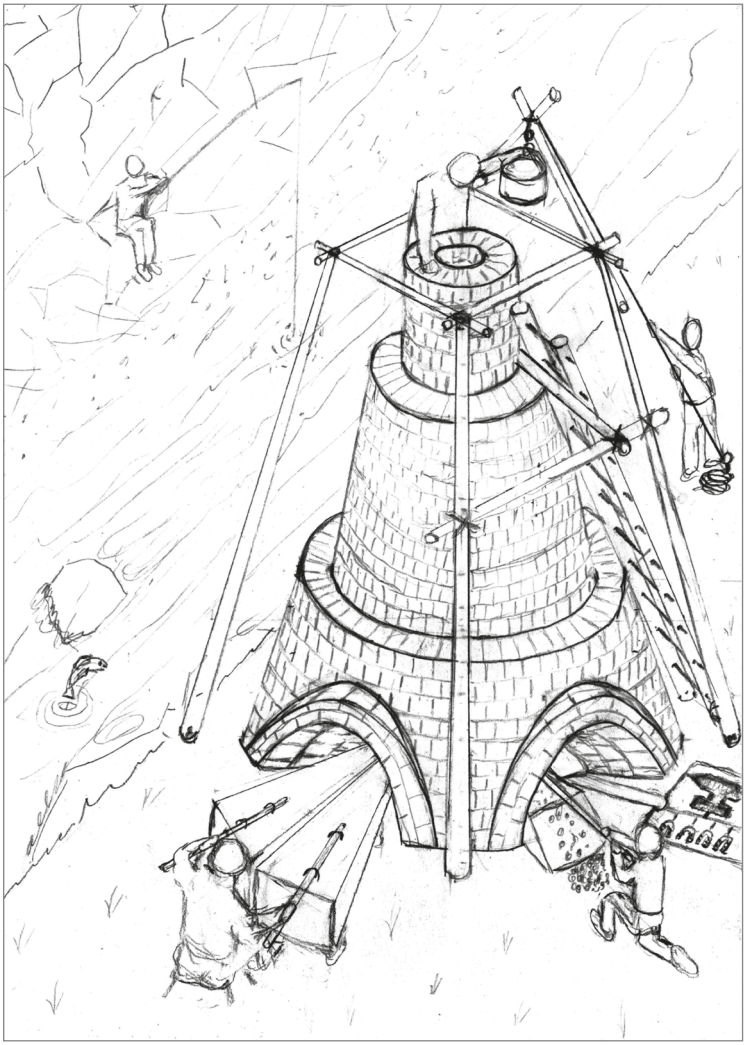
Si j'avais la possibilité de construire un nouveau haut-fourneau, je devais d'abord trouver d'autres humanistes. Le vilain petit canard devait trouver d'autres vilains petits canards avant de repartir. C'est avec cette pensée en tête que je partis au village chercher les réponses à ma question : pourquoi n'y avait-il eu personne avec moi la nuit dernière ?

En arrivant au village, j'allai manger au restaurant de la mère maquerelle. J'avais les larmes aux yeux en mangeant. Elle comprit vite qu'il y avait eu un problème, surtout quand je lui dis que je partais. La famille du chef du village vint immédiatement aux nouvelles et ensemble nous allâmes à la maison de Karim. La mère de l'enfant qui était mort une semaine auparavant était revenue la veille. Son mari Karim, lui, avait disparu de la maison depuis trois jours. Ne la voyant pas revenir après l'enterrement, Karim avait pris sa moto pour aller la chercher. Mais sa femme ne l'avait pas croisé sur la route du retour. Nous espérions qu'il n'avait pas eu d'accident. Nous étions un peu inquiets. Pour ma part, je leur expliquai que le four était cassé car comme il n'y avait eu personne pour m'aider à faire sortir le métal de la cuve, le fer était en train de se solidifier à l'intérieur et qu'il aurait fallu des mois pour le réparer. Ils connaissaient ma situation, plus d'argent et une santé catastrophique qui ne m'aurait pas permis de passer la prochaine saison des pluies. Quand je leur ai dit que je partais, ils étaient tous tristes mais ils voulaient comme moi, savoir pourquoi Karim ne leur avait rien dit. Des personnes seraient venues m'a-t-on dit (même sans être payées).

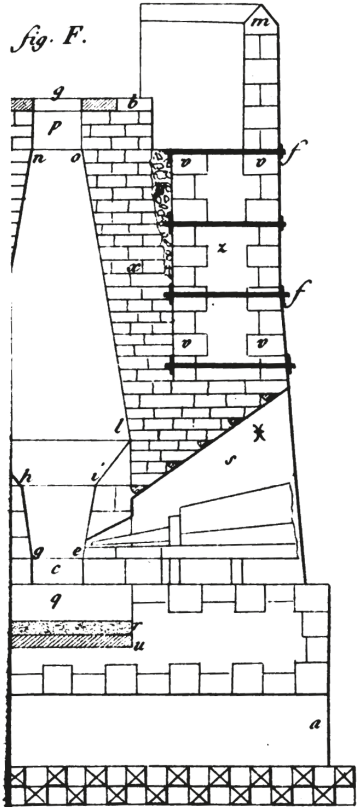
En espérant le retour de Karim, nous partîmes avec tous ceux qui avaient travaillé sur gage pour qu'ils récupèrent leur

dû. Le soir tout mon matériel avait été distribué et je donnai le reste au chef du village. Puis je retournai au village, où Karim était revenu : c'est la première fois que j'ai vu de la colère de la part de certains habitants envers lui. Ses explications étaient un peu vagues : il était tombé en panne de moto puis avait pris une autre route, c'est pour cela qu'il n'avait pas croisé sa femme. En ce qui concerne la fonderie : il avait oublié ! En tout cas, il semblait très marqué par son voyage et il est vrai qu'il était un peu au fond du trou : plus d'argent et en deuil de sa fille… On peut lui trouver des excuses et reconnaître que sans lui, je n'aurais jamais pu construire le four. Il me semblait rester honnête, d'ailleurs pendant la nuit, il a fait le maximum pour me rembourser l'argent qu'il me devait. Il a transféré sa dette en demandant du crédit à Amadou-boutique pour me permettre de voyager. J'ai ma part de responsabilité dans cet échec, entre autres, j'aurais dû mieux apprendre la langue fulfulde pour pouvoir communiquer directement. Mais c'est la mère maquerelle qui corrobora mon opinion sur la cause principale de cette fin dramatique : Emmanuel. Elle me fit comprendre qu'il avait foutu la merde dans le village, surtout entre les femmes. L'orgueil et la vanité ont été un poison aussi puissant que l'alcool le fut pour leurs maris. En plus d'avoir été le principal protagoniste de la mort d'une enfant, il avait aussi reporté de plusieurs années l'opportunité d'autonomie de l'Afrique et retardé l'apparition d'une nouvelle idéologie.

Le lendemain, comme je ne pouvais presque plus marcher à cause de ma maladie au pied, je partis avec Aboubacar en moto pour le Nigeria. Sans me retourner !



Le haut-fourneau



Coupe du haut-fourneau (planche 18(a)
de J. H. Hassenfratz, La Sidérotechnie*)*

ÉVAPORATION

J'avais deux options, ou rentrer en France ou aller au Sénégal pour construire un autre haut-fourneau. Je comptais prendre ma décision à Dakar, Sénégal. J'avais en poche juste le nécessaire pour le trajet, environ 500 euros. La mère maquerelle ainsi que des habitants du plateau, sachant que j'allais peut-être en Europe, me proposèrent de rentrer avec des pierres « précieuses » mais je refusai. Mon but n'étant pas de faire du fric de cette manière. J'avais quelque chose de bien plus précieux : une histoire à raconter, des informations inédites sur la réalité et surtout un savoir-faire unique au monde (autoconstructeur de haut-fourneau).

La route praticable en moto s'arrêtant toujours à Selbé, c'est après un calvaire de quatre heures de marche pour arriver au fond de la vallée, à Marmite, que je retrouvai une équipe de zoologistes. Ils étaient tous originaires d'Europe et la responsable venait de Suisse. Ils étaient ici pour étudier le comportement des primates et par analogie mieux comprendre celui de l'humain. Ils m'offrirent à manger. Après deux ans de riz et de maïs, c'est le meilleur plat de pâtes que j'aie jamais mangé. En échange, je leur racontai ce qui se passait sur le plateau et dans les montagnes. Nous discutâmes également de nos cousins les singes et du braconnage. Ayant vécu avec la population, je savais faire la différence entre ceux qui chassaient pour se nourrir et ceux qui tuaient pour l'argent. De nombreuses espèces sont en

voie de disparition dans ce parc de Gashaka. Je leur exposai donc la filière braconnage pour l'argent. Un seul homme était à la tête de ce réseau. C'était John, le propriétaire d'un bar-bordel de Léwal. Il était le principal dealer de drogue de la région mais surtout c'est lui qui centralisait toutes les peaux de félin, les mains, les pieds et les têtes de grands singes. En plus, il passait des commandes, c'est-à-dire qu'en fonction de la demande de ses clients, il fournissait au chasseur les balles pour aller tuer (un des bons copains d'Emmanuel). Pour plus d'efficacité, j'en ai même parlé directement aux gardes forestiers. De toute façon, je savais que je ne reviendrais pas, donc autant faire le maximum de bien avant de partir.

Le lendemain, je pris la moto pour la ville de Serti ou de « Y a pas d'eau ». À mon arrivée, un employé du parc me prit en charge pour faire les démarches administratives pour traverser le Nigeria. Avant cela, il me conseilla de changer d'apparence. Donc, je quitte mes habits de berger puis coiffeur, jeans et chemise. Après que la police eut vérifié mes papiers, l'agent de l'immigration me dit qu'il n'y avait pas le tampon de transit car Serti-« Y a pas d'eau » n'était pas un poste de frontière. Il m'envoie donc au siège de l'immigration, à Jalingo, une ville à cent kilomètres au nord. Il me donna son numéro de téléphone au cas où j'aie des problèmes sur la route. J'en ai eu mais j'arrive quand même le soir à Jalingo. Lors du trajet, chose très importante, j'avais essayé de joindre ma famille en France pour les prévenir du début de mon voyage. Je n'ai réussi qu'à parler à mon frère Amadou mais la communication était tellement mauvaise que je pus juste lui faire savoir que : « Je te rappellerai plus tard ! »

À mon arrivée devant les bureaux de l'immigration, il était trop tard. C'était fermé ! Je m'adresse donc aux militaires gardant l'entrée pour savoir s'il est possible de quand même avoir juste un tampon de transit. Ils me font rentrer dans la cour. Il y avait quatre personnes armées. Ils demandèrent à voir l'intérieur de mon sac. Pas de problème ! Je déballe

mes affaires, presque rien, des vêtements et des documents. Je leur donne le numéro de leur collègue à contacter à Serti. Ils ne l'appellent pas et commencent un interrogatoire avec mes passeports (français et sénégalais) entre les mains. Pour m'impressionner, leur chef commence à gueuler mais ce n'était pas mon premier interrogatoire. Au final, il me menace de me mettre en cellule. Personnellement, je ne savais pas où j'allais dormir donc ils prennent mon sac et je garde sur moi la seule chose que je ne les ai pas autorisés à inspecter : mon porte-monnaie. Ils m'amenèrent dans une grande pièce blanche avec du carrelage au sol et avec des barreaux aux fenêtres. Ils ferment la porte à clé en me laissant seul. Il était environ 19 heures, je m'allonge et je m'endors sur le sol. Vers minuit la porte s'ouvre et cinq personnes en uniforme font irruption avec des lampes-torches et un fusil. J'étais alors assis contre un des murs quand ils me disent d'enlever mes chaussures et mes vêtements. Je n'étais pas stressé, je savais d'expérience que c'était la fouille. Donc j'enlève tranquillement mes chaussures et mon pantalon. Mais quand ils me disent qu'ils veulent mon porte-monnaie en bandoulière, je leur dis : « Non ! » Un coup de poing fit voler mes lunettes. De toute façon, je ne distinguais pas mes interlocuteurs qui étaient derrière des lampes-torches. Je demande : « Pourquoi ? » et ils me répondent qu'ils veulent voir à l'intérieur. Je sors les billets en leur montrant qu'il n'y a que des billets puis les mets dans mon poing que je serre. Je leur jette mon porte-monnaie vide mais ce qu'ils voulaient c'était mon argent.

Pour récompense, je reçus un jet de bombe lacrymogène. Ils me l'ont envoyé directement dans l'œil, c'est-à-dire à cinq centimètres du visage avec les yeux grands ouverts. Je n'y voyais presque plus rien mais je me suis redressé pour me battre. Après une minute de bagarre, ne pouvant me maîtriser, ils se sont écartés en disant que si je ne leur donnais pas mon argent, ils me tueraient. Je m'étais mis contre un mur pour qu'aucun de mes agresseurs ne puisse me prendre

à revers. Devant moi, derrière mon rideau de larmes, je percevais un homme avec un fusil et j'ai entendu le chargement de son arme. Il me mettait en joue. J'ai levé le poing qui serrait l'argent et j'ai dit : « It's for humanity, kill me ! » (C'est pour l'humanité, tuez-moi !) Je regardais fixement le trou du canon d'où la balle allait arriver. Sur le côté gauche, je n'ai pas vu s'approcher le militaire qui me faucha les pieds. Je me suis donc retrouvé à terre et les cinq agresseurs se jetèrent sur moi. Ils n'arrivaient toujours pas à me faire ouvrir le poing. Un des soldats assis sur moi était en train de m'étrangler. J'avais une main libre et je frappais pour tuer ! Il évita deux coups qui lui auraient sûrement fracassé le crâne. J'avais déjà assisté de nombreuses fois à cette scène dans les cellules camerounaises. D'expérience, quand on est étranglé, il ne faut pas bouger pour ne pas gaspiller ses forces car après trente secondes sans air, on met au moins trois minutes à s'en remettre. Je décide donc d'ouvrir le poing. Une fois l'argent obtenu, l'étrangleur se leva et ils commencèrent le lynchage à coups de pied et de crosse. Au bout d'une minute, j'ai commencé à voir des étoiles vertes et jaunes. Je m'affalai sur le sol quelques secondes pour récupérer. Ils pensaient que je ne m'en relèverais pas et arrêtèrent les coups. Mais on n'est pas dans un match de boxe, de mon point de vue, c'est jusqu'à la mort. Je me redresse immédiatement et me mets en position d'attaque. À travers les larmes, je voyais de la peur dans leurs yeux. Ils criaient : « Stop ! Stop ! » Ils reculaient ! Ils me dirent ensuite : « On veut juste que tu signes là. » En me tendant un registre. Pour me foutre de leur gueule, j'ai pris le stylo à bout de bras et j'ai fait une grosse croix puis me suis remis en position de combat. Ils ont fui la cellule. J'étais debout ! Bilan, je pissais le sang au niveau du nez, des arcades sourcilières et j'avais des éraflures de partout, mais surtout j'avais très mal à l'œil droit (à cause du lacrymogène). Je me suis allongé et malgré toutes les souffrances, je me souviens que le pire, c'est que j'avais faim et soif. Au fur et à mesure que mon rythme cardiaque diminuait, la perception

des hématomes grandissait. Au petit matin, j'avais du mal à bouger mais j'avais tellement soif que je décidai de forcer une petite porte qui donnait sur des toilettes. Il n'y avait pas d'eau mais la vasque du cabinet était remplie de sang et il y avait aussi des petites flaques de sang sur le sol. J'ai pensé que c'était sûrement le résultat d'un viol anal pratiqué sur des précédents. Je retournai me rallonger dans la flaque de mon propre sang, toujours assoiffé.

Vers 9 heures un fonctionnaire vint ouvrir la fenêtre alors que j'étais encore allongé sur le carrelage. De sa position, il ne voyait pas mon visage, il me demanda mon nom et me dit que l'on m'avait mis là pour ma sécurité. Sans blague ! Il doit être cousin avec les B.I.R. celui-là ! Je me suis redressé pour qu'il voie mon visage et j'ai gueulé en anglais : « Ça ! C'est pour ma sécurité ? » Il est reparti très désappointé. Une heure après, ils sont revenus me chercher. C'est sur le trajet pour aller au bureau de leur grand chef que j'ai pu voir ma tête dans le reflet d'une vitre. La caricature de l'expression avoir une tête au carré : deux yeux au beurre noir, les lèvres, les pommettes, le front gonflés avec des coulures de sang séché. Encore mieux que dans le film *Rocky Balboa.* Je ne voyais plus que d'un œil et encore très peu. C'est en boitant et donc presque dans l'obscurité que j'arrivai dans le bureau du directeur de l'immigration. Une dizaine de fonctionnaires s'y trouvaient, leur chef était très énervé surtout quand il a vu mon état. Devant mes « yeux », ils firent l'inventaire de mon sac et lurent ce qu'il y avait inscrit sur le registre de cette nuit : trois cents euros en CFA et cent euros en monnaie du Nigeria. Il manquait cent euros. Certains fonctionnaires avaient l'air d'être gênés ! Ce qui leur faisait peur ce n'était pas mon passeport sénégalais mais mon passeport français périmé. Avaient-ils peur qu'un jour, je puisse raconter leurs pratiques à ceux qui les légitiment, les soutiennent et les financent ? Prenaient-ils conscience qu'ils avaient peut-être fait une erreur stratégique selon leur conception du monde ? Je ne parle pas de

pratique humaniste ni civilisée. En réalité, ce qui les dérangeait, c'était d'avoir traité comme un Africain, une personne originaire de France qui est un de leurs principaux bailleurs de fonds dans la soi-disant lutte contre « le terrorisme ». D'après mes sources, ce n'était pas une bavure car les exécutions, les tabassages et les viols en cellule sont systématiques dans cette zone. C'est pour cela que quelques années plus tôt, ils m'avaient tous dit de ne pas traverser par le Nigeria. Au moins une cinquantaine d'Africains m'ont raconté que les personnes étrangères qui se font arrêter sur leurs routes se font dépouiller ou disparaissent. À ce moment-là, moi, je n'avais perdu que cent euros, là où d'autres avaient perdu toutes leurs économies ou la vie. Les services de l'immigration sont des bandits de grand chemin !

Ils m'ont pris plusieurs fois en photo pour identification et confirmation d'identification. On peut être sûr qu'à ce moment-là, les renseignements français savaient où j'étais et dans quel état j'étais. Je passai la journée dans les locaux de l'immigration avec interrogatoire sur interrogatoire. Ils firent venir un médecin car un côté de ma tête avait doublé de volume. Le médecin pensait que j'allais peut-être perdre un œil. Le soir, après un gros remue-ménage et plusieurs cafouillages, ils me transférèrent les yeux bandés, à quelques kilomètres, au siège régional des services secrets du Nigeria. Ils m'enfermèrent seul dans un ancien bureau reconverti en cellule. C'est à partir de là qu'ils me mirent un nouveau type de menottes aux pieds. Ce même si je ne pouvais plus courir ! Mais devinez ce qui était marqué sur les menottes : « Made in England ».

Je vais rester cinq jours dans ce bureau. La violence qui régnait dans ces locaux n'avait rien à envier à celle du Cameroun et pour des raisons aussi mesquines. Par exemple, un soir deux jeunes se sont fait arrêter à cinq minutes de leur domicile car ils roulaient sans avoir emporté leur permis de conduire. Ils se sont fait tabasser à grands coups de pied et de ceinture dans le couloir.

Je sortais pour les interrogatoires et pour aller aux toilettes. Les W.-C. étaient dans une ancienne salle de projection où une dizaine de jeunes (entre quatorze et dix-huit ans) étaient enfermés.

En ce qui concernait mes interrogatoires, je racontais tout, seulement pour des raisons stratégiques-humanistes, j'omettais de parler de mon emprisonnement au Cameroun et du problème de la localisation de la frontière. Ces informations n'avaient plus d'intérêt pour la vie. Qu'ils les connaissent, n'aurait fait qu'apporter des problèmes à ceux qui habitaient autour du haut-fourneau. De plus, ce n'était pas ce qui les préoccupait. Ils semblaient plus inquiets du fait que j'aie des relations en France et du coup de téléphone que j'avais passé à mon frère. Le but étant maintenant de rester en vie, j'ai aussi omis de dire que la communication lors de cet appel était tellement mauvaise que mon frère ne savait ni où j'étais ni où j'allais. Cependant il est vrai que je l'avais formulé au téléphone (subtilité vitale entre la question sur la réception et ma réponse sur mon émission : « Je lui ai dit que… »). Je ne mens jamais !

Même s'ils cherchaient peut-être à savoir s'ils pouvaient me faire disparaître tranquille. Mais ce qui était certain, c'est qu'ils voulaient déterminer combien de temps ils avaient avant que des personnes se mettent à me chercher. Au bout de deux jours sans interrogatoire, ils me sortent de la cellule pour me transférer. Au passage, j'ai pu voir dans les cellules d'à côté que certains de mes voisins étaient très gravement blessés. Dehors, avec les chaînes aux pieds (sans chaussures) et les mains attachées dans le dos, ils me firent m'asseoir contre un poteau. Assis à côté de moi, il y avait un vieux commerçant malien qui vivait depuis dix ans dans une ville toute proche. Nous pûmes échanger quelques mots en français avant qu'ils nous fassent taire. Nous n'étions pas sûrs, mais il nous semblait avoir entendu qu'ils nous transféraient à Abuja, la capitale du Nigeria. Avant qu'ils nous mettent des bandeaux sur les yeux, j'ai pu voir notre escorte.

Il y avait au moins quinze militaires. Les services secrets sont super-équipés : fusil ultraléger à visée laser, pantalon et gilet pare-balles, casque en kevlar… Nous n'étions que deux à être transférés sur plus de six cents kilomètres et pourtant il y avait quatre véhicules dont deux surmontés de mitrailleuses lourdes. Aboubacar (l'ex-Malien) et moi sommes montés dans un minibus avec chacun un militaire à nos côtés. La route fut longue, surtout avec les yeux bandés. Je spéculais sur ce qui allait nous arriver. Au départ, j'avais peur qu'ils nous amènent dans la brousse pour nous exécuter mais chemin faisant, j'espérais ensuite qu'ils allaient nous déposer à nos ambassades respectives. J'étais calme.

Après d'innombrables passages de check-point, nous arrivâmes huit heures plus tard. Lieu inconnu mais ce n'était pas une ambassade. Toujours avec les yeux bandés, les pieds nus et les chaînes, ils nous dirigèrent dans plusieurs pièces en proférant des menaces de mort. Cela faisait grand effet sur mon camarade de menottes et il arrivait à me communiquer sa peur : « Ils vont nous tuer ! » Il est vrai qu'il comprenait mieux l'anglais que moi.

Vers 21 heures, après nous avoir descendus dans les caves, ils nous retirèrent nos bandeaux. Toujours avec les mains et pieds liés, un gardien commença à me mettre des grandes claques en disant : « Tu es de Boko Haram ! Hey ! Tu es de Boko Haram ! Tu es de Boko Haram ! » C'était un pauvre type. Bien sûr il ne connaissait rien de moi et comme j'avais déjà des traces de tortures, il évacuait sa frustration car il y avait un fait étonnant : j'ai pu constater par la suite, que ce débile devait être un des seuls fonctionnaires musulmans du bâtiment. Plus précisément, j'ai pu observer que plus de 50 % des responsables des services secrets appartenaient à la même ethnie, celle de la côte sud. Historiquement les anciens traders d'esclaves, aujourd'hui des chrétiens. Après que ce gardien du Nord a pu montrer à ses collègues sudistes sa loyauté à leur système, Aboubacar et moi fûmes séparés dans deux cellules différentes.

Cave des services secrets (dits S.S.S.), maison jaune à Abuja, cellule « Obasanjo ». Cette cellule a été faite dans un ancien bureau. L'entrée se fait par une double porte. La première est faite avec des barreaux métalliques et une fois les cadenas enlevés, elle permet d'en ouvrir une seconde, qui est une porte épaisse mais classique avec une poignée et un verrou. Une fois cette dernière fermée, la cellule est complètement étanche, c'est-à-dire que la seule entrée d'air possible, est la climatisation. Lors des coupures de courant, cette pièce devient hermétique et si les gardiens n'ouvraient pas la porte, les détenus mourraient asphyxiés en quelques heures. Pour autant le fonctionnement de la climatisation n'est pas un gage de confort. Au contraire, c'est réglé trop fort et c'est une torture car la température y est toujours fraîche et les détenus doivent lutter contre le vent froid qu'elle génère.

La pièce est assez haute, quatre mètres, avec au sommet une petite lucarne permettant à peine de savoir s'il fait jour. La nuit, une seule ampoule éclaire la pièce blanche. Le sol est constitué de carrelage blanc qui se prolonge dans un couloir où se trouvent deux douches et deux W.-C. Cela devait être une ancienne cellule de luxe pour très haut fonctionnaire. D'ailleurs Obasanjo y a passé quelque temps. C'est après qu'il fut pendant un moment président du Nigeria. La différence qui saute aux yeux (plus précisément à mon œil valide) en comparaison avec les cellules camerounaises, c'est l'hygiène.

C'était super propre ! Aucun tag sur les murs, pas d'ordure, des nattes en plastique bien alignées sur les pourtours, de l'eau sortant d'un robinet, des pommeaux de douche… Étant quasiment sous terre, le couloir d'arrivée des prisonniers se trouvait au-dessus. On pouvait à chaque passage entendre les chaînes frotter sur notre plafond. Le complexe est immense autant en superficie qu'en hauteur (au moins trois étages). D'après mes informations, plus de huit cents détenus y sont gardés dans le secret le plus Total. Dans ma section qui se

trouvait sous les bureaux administratifs, il y avait quatre cellules. Elles étaient à peu près identiques et comptaient entre quatre-vingts et cent personnes. À mon arrivée, nous étions une trentaine dans la pièce de six mètres sur six où nous dormions quasiment collés les uns aux autres. Ils étaient tous très propres, eux aussi. Chaque semaine, du savon et de la lessive étaient distribués. Le balai était passé régulièrement en plus des corvées de chiottes. Nous étions sans chaussures avec des chaînes aux pieds et portions les vêtements avec lesquels nous étions rentrés (pantalon, tee-shirt, boubou). Cela n'a rien à voir avec une cellule de garde-à-vue où les personnes changent constamment, ici en moyenne, les personnes restent quatre mois. Le doyen (vingt-cinq ans) était enFermé ici depuis deux ans et demi. Dans la cellule voisine, un jeune de vingt ans avait lui dépassé les trois ans. La moyenne d'âge est de vingt-cinq ans et de nombreux mineurs sont aussi détenus. Le plus jeune à mes côtés avait quatorze ans. L'ambiance était très pesante, ce n'est pas comme au Cameroun, un lieu de passage, mais un lieu de vie. Ils se connaissent tous et depuis longtemps et sont à 90 % musulmans. Les journées et les nuits sont rythmées par les prières. Entre celles-ci, les seules activités sont l'apprentissage du Coran, l'épouillage des vêtements (les mêmes sales bêtes que dans les cellules camerounaises) et la discussion. À chaque nouvel arrivant, les détenus se regroupent autour de lui pour connaître son histoire mais surtout pour avoir des informations sur l'extérieur. Pas question de fouille ici, car le nouveau entre avec rien d'autre que ses vêtements. Une fois qu'il a raconté, il s'installera au plus mauvais endroit : sous la climatisation. Quand elle souffle, le courant d'air froid est terrible. Les autres places s'obtiennent par décalage, il faut attendre que d'autres entrent ou que des personnes sortent pour quitter l'exposition directe au vent glacial. Lutter contre le froid demande beaucoup d'énergie, mes compagnons étaient tous maigres ou étaient en train de le devenir. Un seul repas par jour, d'un volume équivalent à une poignée

et tenant dans le creux d'une main. La nourriture arrive en portions individuelles qui sont distribuées par le doyen de cellule, aucune injustice à ce niveau-là ; cependant la quantité est tellement faible que c'est plus dur pour les grands qui ont des besoins nutritionnels plus importants. Quand vous avez fini votre « repas » (déchets de poisson ou déchets de viande ou riz ou maïs ou manioc), vous avez encore faim et le prochain repas est dans vingt-quatre heures. C'était une torture en continu ! Le but étant sciemment d'affaiblir physiquement et moralement les prisonniers.

Quelques mois avant mon arrivée, dix-huit prisonniers de ma section avaient tenté de s'évader. Ils ont tous été tués, d'après mes camarades de famine, mais cette tentative fut le prétexte des administrateurs pour diminuer les rations de nourriture par deux, pour tous ceux qui restaient et les suivants. C'est complètement injuste ! Cette sous-alimentation transformait les détenus en zombies, 99 % du temps assis ou allongés. Une statistique qui pourrait être officialisée grâce aux enregistrements vidéo car des caméras de surveillance hi-tech sont installées à l'intérieur des cellules. En ce qui concerne la répression, les expéditions punitives se passent toujours tard dans la nuit. Une dizaine de militaires ouvrent soudainement les portes puis vérifient que tout le monde porte ses chaînes. Ensuite ils traînent dans le couloir celui qui les a crochetées, le(s) fauteur(s) de trouble ou la personne ciblée. Ils le tabassent à coups de manche à balai, de crosse, de pied… et le renvoient dans la cellule. Cependant, quand il y a des problèmes de discipline ils demandent aux détenus eux-mêmes de tabasser la personne désignée, sans quoi, m'a-t-on dit, ils reviennent la nuit et fouettent toutes les personnes de la cellule. Lors des sorties vers les salles d'interrogatoire, en plus des pieds, chaque détenu est menotté dans le dos à travers les barreaux et ses yeux sont bandés pour qu'il ne sache pas la configuration du bâtiment.

Durant mon premier interrogatoire, j'ai appris officiellement que j'étais accusé de faire partie de « Boko Haram ».

Leurs seules justifications : ils avaient trouvé dans mon sac, une calculatrice avec deux fils qui sortaient et dans une petite boîte, une petite bille de métal grande comme un « Tic-Tac ». Dans leur rapport, c'était marqué comme étant un détonateur et de l'explosif. Comment pouvaient-ils oser ! On peut difficilement faire plus ridicule ! J'ai quand même dit que dans la jungle il n'y a pas de pile-bouton, donc on utilise les piles des lampes-torches, et la petite bille était un des résultats des essais pour le haut-fourneau (il suffisait de poser un aimant dessus). En fait, c'était la première goutte de métal que j'avais produite et gardée comme souvenir, mais vu sa taille, même si c'était un explosif puissant, il n'aurait même pas fait exploser un doigt.

De retour en cellule, j'interrogeais mes camarades sur les raisons de leur détention. Hormis les deux ou trois chrétiens soupçonnés d'avoir détourné de l'argent de l'État ou d'associations, tous les musulmans étaient eux accusés de faire partie de Boko Haram, et pour des raisons aussi ridicules que dans mon cas. Néanmoins, ils avaient tous un point commun, c'étaient des personnes influentes (économiquement, religieusement, traditionnellement, syndicalement) ou importantes pour d'autres (père de, frère de, fils de). Quelques exemples : le jeune qui était enFermé depuis trois ans avait un frère soupçonné d'être actuellement dans les rangs de Boko Haram ; notre chef de cellule, en revenant de La Mecque, il y a deux ans et six mois ; un syndicaliste ayant organisé une manifestation, déjà huit mois ; un entrepreneur du bâtiment, déjà six mois ; un représentant du Niger en charge d'officialiser ses compatriotes, trois mois ; de très nombreux propriétaires de bétail dont certains me connaissaient ; le patron du chauffeur routier avec qui j'avais discuté trois ans plus tôt après Maiduguri ; des imams de mosquée ; des chefs traditionnels… Vraiment pas des combattants !

Les méthodes d'arrestation sont celles du kidnapping, la plupart marchaient dans la rue quand ils furent obligés de monter dans un véhicule. Souvent, personne ne sait qu'ils ont

été arrêtés, ni où ils sont. Les séquestrés ne peuvent prévenir personne. Bien sûr, pas d'avocat ni de juge et si toujours en vie, les libérations se font de la même façon, relâchés en pleine rue. C'est du kidnapping !

Quand on analyse le profil de chacun et qu'on le rapporte à la situation de guerre actuelle, le but est de bloquer économiquement la région sous influence de Boko Haram et surtout qu'il n'y ait pas d'argent qui soit généré sans leur contrôle. C'est ce point le plus important ! Les colons ne veulent pas que les populations puissent s'enrichir en toute autonomie. Dans cette cellule, « Boko Haram » n'a rien à voir avec cette secte religieuse et radicale telle qu'elle est présentée dans les médias. Le but étant de cacher que dans cette zone, il y a une guerre entre (néo)colonialistes et anticolonialistes. J'avais donc ma place dans cette cellule. Au vu des personnes enFermées dans cette section, je suis un « boko haram » (anticolonialiste) bien que je sois antireligion et (donc) très loin du terrorisme.

La lutte contre le « terrorisme » masque une opération de paupérisation ! En discutant avec mes camarades de cellule qui venaient de toutes les régions du Nigeria, j'ai pu estimer qu'à cet instant, il y avait au moins quatre mille cinq cents personnes dans notre cas. C'est-à-dire détenus par les services secrets uniquement, donc, sans aucune forme de justice et sans aucune existence légale.

Déjà, quand Emmanuel m'avait dit que les « Boko Haram » avaient capturé deux cent dix-neuf fillettes, j'avais trouvé ça « bizarre ». Je lui avais demandé : « Pourquoi ? » Il m'avait répondu : « Ils sont fous ! » La justification que j'entendais maintenant était loin de la folie. Leur but était d'attirer l'attention médiatique sur les kidnappings pratiqués par le gouvernement. Leur revendication était de les échanger contre deux mille cinq cents de ces prisonniers inconnus du grand public. J'étais une des milliers de victimes ! Les services secrets me qualifiaient comme membre d'une secte alors que je ne partageais en rien leurs convictions religieuses. Au

contraire, d'après moi, la soumission à une entité surnaturelle (isme) est super dangereuse, autant que la soumission au capitalisme avec son dieu argent. Ils le savaient que j'étais athée et humaniste. Je ne m'en cachais pas et faisais part de mes opinions sans problème. Cependant, d'expérience, je ne le formulais pas aussi brutalement car cela bloque la discussion.

J'aime bien discuter ! Plusieurs milliers de personnes, ont essayé de me convertir aux religions catholique, musulmane et autres. Avec le temps, j'ai développé une argumentation performante en plusieurs points qui permet de ne pas les braquer sans pour autant concéder. Déjà, je ne vais pas les voir pour en parler, ce qu'ils prendraient pour une agression. De toute façon, ils vont venir car c'est inscrit dans leurs livres, ils doivent recruter. Ils commencent par me demander si je crois en Dieu. Je leur réponds que non. Ils me disent qu'il faut croire et qui il faut croire ! Il s'ensuit une discussion sur son existence. Il faut être patient (ils ont peut-être des preuves). Quand ils ont sorti tous leurs « arguments », je leur pose une question : « Alors c'est qui, qui a inventé l'autre, c'est Dieu qui a inventé l'homme ou l'homme qui a inventé Dieu ? » S'ensuit une discussion sur les limites de la connaissance humaine où je reconnaîtrai à la fin que les scientifiques ont trois dieux : l'infini dans le temps (on ne sait pas ce qui s'est passé, il y a très très longtemps), l'infini dans l'espace (on ne sait pas ce qu'il y a très très loin) et le chaos (on ne peut pas prouver que les choses arrivent par pur hasard). L'interlocuteur prend confiance en lui et là, je lui dis : « OK, Dieu existe donc chacun d'entre nous en est une partie. » Il vous répondra automatiquement avec un grand sourire de victoire : « Oui ! » Il faut le laisser réfléchir car il va devoir se raviser. D'après leurs livres, nous ne sommes surtout pas une partie de Dieu (ou Dieu n'est surtout pas nous, en somme). C'est le moment d'orienter la discussion sur le libre-arbitre et de conclure que nous sommes tous des dieux ou alors Dieu c'est nous. À cet instant, il est coincé,

son cerveau lui dit logiquement que c'est vrai et attention, il va devoir attaquer donc essayer de diviser. Humain-nature, hommes-femmes, agriculteurs-éleveurs, communauté A-B… Dans mon cas, à 95 %, il va aborder le thème des races. Sujet que je maîtrise, jusqu'à l'atome mais pas besoin d'aller aussi profond. La stratégie expéditive est déjà d'aborder le problème des frontières. Où est la frontière entre les races ? Ce qu'il faut bien comprendre c'est qu'il essaye de se valoriser, de dominer. C'est le mal ! C'est de l'égoïsme pur ! C'est du racisme ! Il faut aller au bout de son raisonnement, sa reproduction. C'est-à-dire que son fantasme ultime c'est de faire des enfants avec sa sœur (eugénisme). Donc profiter de son absurdité en lui disant : « Je peux te prouver que les races n'existent pas, présente-moi ta sœur et si on arrive à se reproduire… » À ce moment-là, très très attention, car il va devenir nerveux donc enchaîner ainsi : l'humanité, c'est bien ! Toutes les religions disent être au service de l'humanité, dans les faits ce n'est pas le cas, mais pour des raisons de prosélytisme, c'est à la base de leur prédication. Difficile de recruter sans cela, une religion qui ne prétendrait pas être humaniste, serait taxée de secte (bien que les religions soient des conversions de sectes). Ayant trouvé un point commun et ayant évacué le thème de la religion, les vraies discussions peuvent commencer. Comment faire pour que la vie connaisse « l'éternité » (en langage religieux ou infini chez les scientifiques) ? Changer la finalité de l'argent. Créer une autre organisation. Faire des fonderies autonomes en Afrique. Supprimer les frontières…

En réalité, il y a peu de problèmes et il y a des solutions à l'infini !

Dans cette cellule, nous étions plutôt en phase sur ces sujets. Avec le temps, je gagnais en respect et en conditions de vie. Cependant nos discussions se terminaient toujours de la même façon : « Il faudrait faire… mais avant il faut sortir d'ici. » Cette date n'étant pas définie, la plupart plongeaient dans la religion. C'était très différent de la cellule du

Cameroun, ici, l'isolement est presque total. Nous n'avions aucune interaction avec l'extérieur, même les gardiens ne devaient pas discuter avec nous. Cloisonnés dans une pièce où rien ne change, jour après jour. Après quelques semaines d'enFermement et au fur et à mesure de la perte de leurs illusions sur « la justice, les droits de l'homme et les nations », j'ai vu des personnes croyantes devenir des fondamentalistes, avec comme seule occupation d'apprendre le Coran ou la Bible (les deux seuls livres dans cette cellule). En plus, c'était la période du ramadan, les musulmans faisaient cinq prières générales par vingt-quatre heures, trois le jour et deux la nuit dont notamment une à 4 heures du matin. Je reconnais qu'il y a une certaine beauté dans l'appel à la prière, et la restitution du Coran est mélodieuse. Mais cinq fois par jour ! Quand on n'y croit pas c'est : lassant, fatigant, monotone et sans intérêt.

Pour ma part, une intervention divine n'étant pas envisagée (l'espoir), en interne à la cellule, je participais à l'organisation et je travaillais à l'amélioration des conditions de vie, notamment en fabriquant des objets avec des fils de natte. Lors de mes trois interrogatoires, je m'employai à pousser mes bourreaux à contacter ma famille et ainsi tisser des liens avec mes relations extérieures. Après de longues explications du pourquoi du comment, du quand, ils comprenaient l'enjeu de mon projet, comme au Cameroun, l'attitude du S.S. s'effaçait et l'Africain demandait ce qu'il pouvait faire « à son niveau ». Je leur répondais : « Permettez-moi de téléphoner à ma famille en France. » Ils refusaient et voulaient absolument que je contacte les autorités du Sénégal. À chaque fois je leur ai aussi demandé s'ils avaient contacté l'administration française pour vérifier mon identité. À chaque fois, ils faisaient la moue et me renvoyaient en cellule. D'expérience camerounaise, les embêter était la plus rapide façon de sortir, donc comme cela semblait les ennuyer, je poussais à ce qu'ils contactent l'ambassade de France. Mais comme je le constaterai par la suite, cette fois-ci, cette stratégie était sûrement

une erreur car « la France » était au moins complice, voire moteur dans ma détention !

Dans la cellule, j'avais des maux de tête violents qui venaient de ma dentition avec cinq dents infectées ou du paludisme que j'avais attrapé. Quand ils m'amenèrent voir le médecin, j'ai bien cru que c'est le médecin lui-même qui allait me tabasser. Injures, intimidations et le tout lors d'une consultation avec les yeux bandés. Néanmoins, je retournai en cellule avec une nouvelle prescription d'antibiotiques. J'en avalai une partie et donnai l'autre à mes camarades les plus malades. En ce qui concerne les accessoires de mon cerveau, mes hématomes se résorbaient et mon œil droit était toujours très rouge mais il recouvrait la vue.

Après un mois, disons que j'étais « présentable ». C'est à ce moment-là qu'ils m'amenèrent dans un petit bureau où je rencontrai un représentant de l'ambassade du Sénégal. Prévenu la veille par les S.S., il avait fait plusieurs dizaines de kilomètres pour venir me voir. Durant notre entretien sous surveillance des S.S., je lui ai dit que c'était à la France de s'occuper de mon rapatriement. J'ai omis de dire « cette fois-ci » pour des raisons évidentes. Ensuite, je pus lui donner les numéros de téléphone de ma famille (en France et au Sénégal) et lui ai demandé de les contacter. Il l'a fait ! Merci !

Deux jours après, dans la même pièce, je rencontre un représentant de l'ambassade de France, cette fois-ci. Comme je l'apprendrai par la suite, pour me rencontrer, le Français avait parcouru une distance bien moindre que le Sénégalais. On était jeudi soir. Il me dit : « Pas de problèmes ! Tu restes en prison, une petite enquête et lundi soir, tu seras dans un avion pour Paris. » J'avais presque le sourire ce week-end alors que je terminais les paniers en fil plastique pour mes codétenus. J'avais d'ailleurs monté une petite activité et j'avais trois apprentis. Cela nous permettait de nous occuper l'esprit.

J'avais toujours super faim et, comme les autres, impossible de vraiment dormir. Mais cela ne m'empêchait pas de

rêver. L'un de ces rêves était récurrent, j'étais assis à une table en train de déguster un menu XXL de McDonald (désolé mais c'est la réalité), j'en salivais d'avance, encore quelques heures… Je n'ai jamais eu aussi faim ! Le lundi, j'avais donné à chacun mes vœux de prompte libération, j'avais même des numéros de téléphone pour prévenir des familles de camarades et j'attendais que la porte s'ouvre. Midi, rien ! 17 heures, rien ! 19 heures, rien ! Bon, ce sera pour demain. Le lendemain, rien ! Et le surlendemain aussi ! Deux semaines sans nouvelles, cela me parut une éternité ! « Et l'éternité c'est très long, surtout vers la fin ! »

Avant d'être à bout de forces, je décidai de changer de tactique. Lors de la tentative d'évasion, trois mois plus tôt, les prisonniers avaient ouvert toutes les cellules de la section et avaient demandé à ceux qui étaient motivés de les suivre : pour une sortie en force ! Ceux qui étaient dans ces cellules depuis plus de trois mois, n'étaient pas motivés pour la violence et avaient décidé de ne pas tenter le coup. À leur décharge, cette résignation se justifiait aussi par le fait que notre bâtiment était dans la zone la plus « sécurisée » du Nigeria, à huit cents mètres du palais présidentiel et accolé à d'autres bâtiments hautement protégés dont j'aurai l'occasion de reparler. Les chances de réussite étaient faibles ! Mais sont-ils vraiment morts ? Ou c'était peut-être pour faire peur à ceux qui étaient restés ? Si j'avais été présent à ce moment-là, j'aurais été le dix-neuvième à tenter sa chance. Je ne comptais pas rester tranquillement dans cette pièce pendant des années. Perdre des jours à espérer d'avoir suffisamment d'importance pour rester en vie. Ma raison, c'est la vie ! Attendre la mort, c'est pas une vie ! En plus, je sentais mes forces physiques diminuer. Quand je suis parti de France, je pesais quatre-vingt-douze kilos. Mi-juillet 2014, je ne pesais pas plus de soixante kilos pour 1,90 mètre. Je voyais mes côtes se dessiner sur mon torse. Encore quelques semaines à ce régime et je ne pèserais pas grand-chose dans une bagarre. Donc, avant de n'être plus qu'un squelette, je préférais attaquer, même si mes chances

de sortie étaient nulles et la probabilité de mourir bien plus grande qu'au Cameroun. Ajoutez à cela que le faux espoir de sortir m'avait fait réfléchir. Il ne fallait pas compter sur l'extérieur. Comme d'habitude, il fallait que je m'en sorte par moi-même. Mais ici, la seule chose que j'avais à mettre en jeu, c'était ma vie. Par conséquent, je décidai que la prochaine fois que j'aurai les chaînes enlevées, je refuserai de les remettre sans avoir des nouvelles sur mon avenir. Tabassage garanti et la mort en prime !

Tous les lundis et les jeudis, nos chaînes étaient ouvertes pour nous permettre de prendre une douche. On était vendredi, jour du coiffeur, je planifiais cela pour dans quelques jours, histoire de m'entraîner un peu aux mouvements de karaté. Les séances se passaient dans les toilettes pour être à l'abri des caméras. L'objectif de ces exercices était de me remettre en tête certains automatismes. Enchaînement coups de poing, coups de pied et les gestes défensifs. Physiquement, j'avais la boule à zéro !

Ce week-end-là, j'ai décidé que si je réussissais à m'en sortir en vie, je ne me couperais plus les cheveux tant que je n'aurais pas raconté ce qui s'était passé. C'est un moyen mnémotechnique de me rappeler que chaque personne sait ce qu'est « le mal/la mort » mais que la plupart continuent à travailler pour lui. Deux exemples : l'hygiène est une bonne chose pour la vie. Ici, un coiffeur rasait tous les détenus une fois par mois. Ce coiffeur, avec sa cravate, son costard bien propre et son badge, c'était un civil ! Il coupe les cheveux à plusieurs milliers de détenus par an dont la plupart ont des marques de tortures, en plus, il voit leur état se dégrader. Puis il rentre chez lui, il sait (pour les kidnappings), mais… que couper des cheveux. En aucune façon, je ne veux lui ressembler, j'aurai les cheveux longs ! Il y a tellement d'exemples : là-bas, un poseur d'affiches, il sait pour la Françafrique, le soutien aux dictatures, le pillage des ressources. Pourtant, il est en train de poser des affiches pour le recrutement de l'armée, mais… que poser des affiches publicitaires.

Résultat direct de leur passivité et de leur travail, dans quelques heures, j'allais pousser ces militaires recrutés à venir me mettre les chaînes de force. Mais avant cela, je comptais bien en mettre le maximum au tapis et leur faire goûter au carrelage sur lequel je dormais depuis deux mois. Voire le recouvrir de leur sang. Tout est une question de préparation et d'évaluation. J'estimais les probabilités comme suit : 50 % de tabassage classique, 30 % de torture grave, 20 % de mourir.

Le lundi arrive trop vite ! À 10 heures, ils enlèvent les chaînes, à 15 heures une personne passe nous dire de remettre nos chaînes, à 16 heures elle repasse pour vérifier en faisant défiler les détenus devant la grille fermée. Je passe en dernier avec mes chaînes dans la main et lui fais part de mes revendications. Il gueule ! Mais ils devraient communiquer un peu plus entre eux, ça leur ferait économiser de la salive : m'impressionner par le volume sonore n'est pas une méthode efficace. De nombreuses menaces me sont proférées jusqu'à 18 h 30 où toute l'équipe de tabassage est devant la grille. Ça va déraper mais il est à noter, chose exceptionnelle, qu'un cravaté des bureaux est descendu. Il me demande pourquoi je ne veux pas remettre mes chaînes et je lui expose la situation. Il me somme de les remettre sans quoi il fait rentrer les militaires. Je dis : « OK, je veux qu'ils rentrent. » Derrière lui, un militaire charge son fusil-mitrailleur et dit : « Crois-tu que l'on est obligés de rentrer, je peux te mettre une balle. » Il s'apprêtait à me mettre en joue quand le type des bureaux le fit taire. Exactement comme on ordonne à un chien de ne plus aboyer ! Le porteur de cravate me fit la promesse que demain, il allait voir ses chefs et me tiendrait informé, or pour l'heure, les bureaux étaient fermés et qu'il fallait mieux que je remette mes chaînes jusqu'à demain. L'argumentation était logique et mes revendications étaient entendues, je remis mes chaînes.

Gros moment de tension ! Mais je n'étais pas encore sûr qu'ils ne reviendraient pas pendant la nuit pour la punition.

Mais non ! Par contre pour les infos, le lendemain, rien ! Et le surlendemain pareil ! Et… Je voulais recommencer dès le jeudi mais je trouvais que ce jour était trop proche du week-end, donc je replanifiai cela au lundi suivant. Mais maintenant, la pression ne venait pas des gardiens mais du peuple de la cellule, ils essayaient de me convaincre de rester passif. Je connais la peur ! Elle est contagieuse et je ne voulais pas être contaminé donc pendant une semaine je n'ai pratiquement pas parlé. Sauf pour une chose : durant deux mois, j'avais refusé de me décaler, et j'étais resté sous le souffle de la climatisation. C'était pour montrer ma désapprobation au système du bizutage et au fait que c'était toujours les plus faibles qui finissaient dans le froid. Comme ce n'était pas la place idéale pour se battre avec des gardiens en grand nombre, je demandai donc la place dans l'angle et derrière la porte. Accordé ! Ainsi, je n'aurais aucun agresseur, ni à droite, ni à gauche, ni derrière et pourrais les affronter quasiment un par un. J'avais même prévu des pièges au sol avec les nattes. Lors de ma dernière rébellion, l'équipe de tabassage m'avait fait des promesses et la réception de coups était inéluctable. J'orientai toutes mes pensées sur le combat en me concentrant sur les coups que j'allais leur donner. C'était une nécessité car il y a pire que la douleur d'un coup, c'est l'angoisse générée par l'attente de la douleur d'un coup.

Cette semaine fut difficile mais ce lundi, j'étais prêt à mourir ! Idem, 10 heures, les chaînes étaient enlevées, 16 heures, ils constataient que je ne les avais pas remises, 16 h 30, avec la présence cette fois-ci de plusieurs cravatés dont un qui se disait responsable de mon dossier, et qui me promit que demain j'allais voir le grand chef. Bla-bla, je rétorquai que la semaine précédente, il m'avait été dit la même chose et qu'en aucun cas je ne remettrais mes chaînes. Je leur ai dit en anglais basique : « Entrez, je préfère mourir pour l'humanité, que de vivre comme ça. » Ils changèrent de tactique ! Ils demandèrent alors aux personnes de la cellule de m'attaquer et de me remettre les chaînes de force. La menace était

réelle ! Le dernier ayant subi des coups par les détenus et pour discipline était sorti sur un brancard, presque mort. Mais il faut noter qu'il était déjà très amoché par les tortures subies avant d'entrer. En ce qui me concernait, durant ces deux derniers mois, j'avais été à chaque fois le modérateur dans ce genre de violences ordonnées par les gardiens. Un groupe peut être extrêmement cruel quand il commence à martyriser un individu. Il y a un phénomène d'escalade virile où chacun essaie de prouver sa dangerosité. Après coup, le groupe s'en rend compte. Mais dans mon cas, ils devaient taper celui qui quelques jours auparavant leur avait dit de se calmer car ils n'avaient pas à collaborer en faisant le travail de la police ! Avant même la demande des gardiens, j'avais demandé à mes camarades de se mettre dans l'angle opposé à ma position pour qu'ils ne soient pas impactés. Deux sur trente s'avancèrent (un chrétien et un musulman) mais le doyen les rappela. Ce chef de cellule dit aux gardiens : « On n'a rien à voir dans cette histoire et vous n'avez qu'à entrer pour régler vous-mêmes la situation. » Je tiens à souligner le courage du chef de cellule car il prenait, lui, le risque de se faire fouetter pour insoumission. Les gardiens reFermèrent la porte !

J'étais constamment aux aguets du moment où l'équipe de tabassage allait rentrer. La nuit fut longue… Au petit matin, j'étais épuisé, quand la porte s'ouvrit ! Ils m'appelaient devant la grille. Ce n'était pas l'équipe des gros bras. Ils me disent : « Tu vas voir le grand chef » et ouvrent la porte. Dans le couloir, ils se penchent pour me mettre les chaînes aux pieds (fierté) et m'attachent les mains dans le dos. Mais avant de faire descendre le bandeau sur mes yeux, ils sortent le manche à balai et au loin je pouvais voir l'équipe de tabassage. Mon corps a commencé à trembler. Je m'étais fait attraper ! Les yeux bandés, ils m'ont fait avancer. J'allais vers la mort ! Tout en marchant mon corps continuait à trembler. Il y avait des paroles mais mon attention était focalisée sur les coups qui allaient arriver. Au bout de cinquante mètres, j'estimai avoir passé l'équipe de tabassage mais je ne prenais

pas l'escalier menant au bureau. Je me disais : « C'est peut-être le chemin de la salle des tortures. » Après m'avoir baladé pendant cinq minutes avec plusieurs montées et descentes d'escaliers, ils me demandent de m'asseoir au sol. Plusieurs minutes après ils me font entrer dans un bureau (deuxième étage, angle est). Quatre personnes et celui qui était derrière le grand bureau devait être le grand chef. Je n'ai pas compris tout ce qu'ils se disaient mais en gros, que mon dossier était prêt et que j'allais sortir demain.

Effectivement, le lendemain, je renouvelai mes vœux de prompte libération à mes camarades après que les porte-flingue me demandèrent de sortir en prenant toutes mes affaires. Avant de sortir, je fis don de mon haut de boubou au plus jeune qui restait sous le souffle de la climatisation. Enchaîné, j'ai récupéré mon sac à dos et surtout je pus remettre mes chaussures. Elles me furent remises par le gardien qui m'avait mis des baffes à mon arrivée. Il fuyait mon regard, il semblait même gêné et baissait les yeux. Porter des chaussures, quel pied !

Ils m'amenèrent dans un 4x4 où ils me bandèrent les yeux. Je ne savais pas où j'allais : ambassade de France, aéroport, autre cellule ou exécution au bord d'une fosse. Nous roulâmes plusieurs dizaines de kilomètres et quand j'entendis le son des réacteurs d'avions, je me mis à rêver du plateau repas. Mais non ! Quand je sortis de la voiture c'était pour d'autres cellules, celles du siège de l'immigration. Elles se trouvent à un kilomètre de l'aéroport. Lors de la transmission de mon dossier, j'ai entendu que les agents des services secrets ordonnaient aux agents de l'immigration de ne pas me faire subir d'interrogatoire. Encore plus cool, la cellule était une très grande pièce avec des douches et W.-C. Le bâtiment n'avait qu'un seul étage, la pièce était très lumineuse avec de nombreuses fenêtres qui s'ouvraient sur une grande étendue en laissant entrer le soleil. Le sol était jonché de matelas au-dessus desquels des ventilateurs portatifs faisaient circuler l'air. Il y avait même de la lecture.

Humainement parlant, la population était constituée d'une vingtaine de personnes originaires principalement de l'Ouest. Un d'entre eux était même mon cousin, un Kane de Pikine, Sénégal. Ils avaient tous entre dix-huit et vingt-cinq ans, très bien éduqués et très motivés. Ils me rappelaient les cueilleurs de fruits en Espagne, avec la même expression : « On va chercher l'argent ! » Les migrations internes à l'Afrique sont plus importantes que celles vers l'Europe. En prenant comme référence mes nouveaux camarades, on peut identifier deux flux : les habitants des pays francophones (hormis le Gabon) étant moins riches que ceux des pays anglophones, beaucoup vont y travailler ; et beaucoup d'Africains de l'Ouest essayent d'aller vers l'Est pour s'enrichir. Dans cette cellule, ils avaient tous été arrêtés en traversant le Nigeria, ils allaient tous de l'ouest vers l'est et la moitié avaient pour destination le Gabon. L'aller vers la richesse étant beaucoup moins périlleux que le retour ! Au vu de mes précédentes expériences, cette cellule était le paradis. Après deux mois à dormir sur le carrelage, quand ils me demandèrent combien d'épaisseurs de matelas je voulais, j'étais un peu ému.

Une journée à parler avec mes nouveaux codétenus et j'étais remotivé pour aller construire une autre fonderie. En tout cas, aller au Sénégal pour connaître la position du nouveau gouvernement qui avait fait des promesses sur l'industrialisation des matières premières et notamment la transformation du minerai de fer. Peu de chances que je travaille avec des nationalistes mais il y avait une volonté populaire. Il était intéressant d'aller tâter le terrain. C'était mon objectif initial, traverser le Nigeria pour rejoindre le Sénégal. De plus, ils m'apprirent comment cela se passait au niveau de l'expulsion : « Ils te gardent quelque temps (maximum trois semaines) puis ils t'amènent à la frontière du Bénin. Là, ils te donnent cent euros pour que tu puisses rejoindre le Sénégal. » Parfait !

Le lendemain matin, un bus emmena tous mes camarades à la frontière béninoise et je me retrouvai seul avec un policier

du Nigeria accusé de corruption. C'est alors que le responsable des cellules me fit sortir pour m'interroger, en disant à ses collègues qu'il tenait à savoir qui il détenait et que les S.S. n'avaient pas autorité. Vive la guerre entre les services ! Les quinze premières minutes furent extrêmement tendues. D'habitude, plus mon interlocuteur connaissait mon histoire et plus il se calmait. Là, c'était le contraire, il m'accusait de mentir et me posait des questions « bizarres ». Ce type n'était pas un gros bras, plutôt svelte, d'une cinquantaine d'années, un fonctionnaire qui semblait sérieux, même intelligent. De ceux qui veulent vaincre par la ruse. Au bout de quelques minutes, il s'est énervé face à mes réponses et m'a sûrement sauvé la vie. Il avait entre les mains des dossiers, mes passeports… Il retourna le dossier qu'il avait sous les yeux.

En-tête des services secrets du Nigeria avec tampon rouge « Confidential ». Il y avait plusieurs pages mais il me montre la cinquième ligne de la première page en me disant : « Tu mens, ici, c'est marqué que le 25 mai, tu étais dans la ville de Hibn. » Il était effectivement écrit : « Souleymane Kane a été vu le 25 mai dans la ville de Hibn. » Je lève les yeux en le regardant et je lui rétorque : « Comment aurais-je pu être à "Hibn" le 25 mai alors que vos services d'immigration m'ont arrêté et mis en cellule depuis le 22 mai au soir ? » Nous avons pris conscience en même temps ! Il a écarquillé les yeux et moi j'ai violemment posé les mains sur le rapport pour essayer de lire la suite, mais le temps que je retrouve la ligne, il avait réussi à me retirer le document. Il avait l'air très embêté et j'avais un petit sourire. Après quelques instants de réflexion, il m'a dit : « Reste là, je reviens. » Un peu plus tard, il est revenu avec de simples feuilles blanches. En me demandant : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Je commence à raconter. Mon anglais n'est pas très bon donc après quelques minutes, il me stoppe et va chercher un traducteur. Mais je pense que c'était aussi pour avoir un témoin. Il revient avec un autre détenu, encore un Joya de la famille royale bamou originaire du sud de la fonderie. Ayant subi l'éducation camerounaise,

il parlait parfaitement le français et l'anglais. Il avait passé quelques semaines, lui aussi, dans les cellules des services secrets du Nord avant d'être amené au siège de l'immigration pour expulsion. Il avait été kidnappé alors qu'il vendait des cassettes de musique traditionnelle sur un marché. Il fit une excellente traduction au fonctionnaire qui semblait de plus en plus embêté. Après lui avoir fait part de mes projets, ce responsable de secteur me dit en conclusion : « Réfléchis bien à ta situation », en faisant non de la tête. Réfléchir, je ne faisais que ça d'ailleurs !

Mais un bref rappel des faits est nécessaire : qui était au courant que j'étais là ? J'étais enfermé au secret depuis deux mois. Dans la jungle, je les avais quittés sans espoir de retour, et pour eux, j'étais déjà au Sénégal. L'équipe de zoologistes rencontrée n'avait aucune raison de se soucier de moi et devait être rentrée en Europe, à cet instant. Mon frère ne savait pas où j'étais. La communication téléphonique n'ayant pas été suffisamment bonne, il pouvait me croire encore dans la jungle. Les services secrets français, eux, étaient forcément au courant depuis le début (suite à la demande d'identification de mon passeport périmé). L'ambassade de France a dû être prévenue par un ex-camarade depuis au moins un mois et demi. Le représentant du Sénégal a-t-il prévenu ma famille ? Le représentant de la France, lui, m'a menti notamment sur ma proche libération, sachant qu'il appartient à la même administration que celle qui a produit des faux rapports au Cameroun, a-t-il prévenu ma famille ? Depuis le début, les fonctionnaires des services secrets nigérians avaient essayé officieusement de me faire comprendre qu'il ne fallait surtout pas compter sur « les autorités françaises » pour m'en sortir. Les services secrets m'ont inventé une histoire, dans la période où ils me détenaient au secret dans leur cellule. Ce dernier point est très important. Pourquoi se donner la peine d'écrire une histoire fausse de plusieurs pages ? De plus, après cet interrogatoire, l'attitude des lecteurs de cette fiction sur quatre pages (les fonctionnaires de l'immigration)

changea et était pour moi très étonnante. Pour la première fois de ma vie, des militaires avaient reçu la mission de me protéger. Ça me faisait bizarre ! Je n'avais plus de menottes et ils m'ont même escorté voir leur propre médecin afin de soigner mes différentes infections. Ils semblaient nerveux face à une agression extérieure et sur ma vie. Lors des petites interviews avec les responsables, ils me faisaient comprendre que la route pour le Sénégal pourrait être dangereuse dans mon cas. Je percevais aussi que si je me faisais assassiner ou perdais la vie alors que j'étais dans leurs locaux et sous leur responsabilité, certains fonctionnaires de l'immigration allaient avoir des gros problèmes. Ce n'était pas la préservation de ma vie qui les préoccupait, c'était la conservation de leur poste. Il est vrai que je n'avais pas lu les autres pages du rapport et qu'elles ne peuvent que justifier officiellement de ma dangerosité. Le but final ne pouvait être que de justifier : ma mort !

Je n'ai pas peur de mourir ! Je comptais aller au Bénin et essayer de passer entre les balles jusqu'au Sénégal. C'est ce que je désirais faire. Cependant, comme à chaque fois depuis dix ans, lorsque j'ai à prendre une décision, je me pose la question de savoir si c'est la bonne – le bien ; le bien étant toute décision qui va dans le sens de l'augmentation de l'espérance de vie de la patrie humaine ! Très souvent ça va à l'encontre de mes désirs. Einstein aurait dit que s'il avait une heure pour résoudre un problème dont sa vie dépendait, il passerait quarante minutes à l'analyser, quinze minutes à en faire la revue critique et cinq minutes à mettre en œuvre la solution. C'est un raisonnement faux et égoïste car la première question à se poser est : « N'est-il pas judicieux de perdre sa vie pour la vie ? » Je le ferais sans problème mais à cet instant et dans mon cas, la réponse est plus subtile, il y a une notion de rentabilité de ma mort. Supposons que je meure sur la route vers le Sénégal : j'ai vu la façon dont les gendarmes français avaient fait leur rapport suite à la mort de mon père dix ans plus tôt. Si je venais à disparaître, les

possibilités d'enquête de ma famille étaient très limitées voire nulles, et s'ils arrivaient à savoir que j'étais mort les rapports des services secrets du Nigeria et/ou du Cameroun feraient foi. Ils avaient même les écrits pour m'abattre d'une façon tout à fait officielle. Dans ce cas, je passerais pour un paumé qui s'est fait embrigader par une secte d'un mouvement islamiste radical. Du point de vue des services secrets français, après ce que j'avais vécu, vu et appris, ils ne pouvaient qu'en conclure que j'étais irrécupérable pour la société française, voire gênant. Moi mort, il n'y avait aucune chance qu'un jour, même une personne sache la vérité sur ma vie. Attention, mon ambition est d'être le plus grand humaniste de tous les temps, dans les faits mais pas dans l'histoire. Donc qu'ils me fassent passer au niveau des médias pour un membre de Boko Haram, ne me dérangeait pas. Je ne serais qu'une anecdote dans les chaumières et autour de la machine à café. Mais ce scénario est peu crédible car ils m'auraient exécuté directement, pourquoi m'avoir gardé en vie ? S'ils avaient produit des faux rapports, c'était pour s'en servir. On peut essayer de retourner le problème dans tous les sens, on arrive en conclusion que logiquement ils voulaient profiter de ma mort.

Faisons donc un scénario plus probable : supposons que je prenne un bus et que lors de la traversée d'une ville, où un mouvement indépendantiste-autonomiste est actif, mon bus explose dans un marché. Dans ce cas, je passerais pour un terroriste et ils se serviraient de ma mort. Je serais qu'un argument auprès des crédules : pour faire des représailles dans la ville ; pour envoyer des troupes françaises faire des centaines de morts ; pour que les dictatures soutenues fassent, elles, plusieurs dizaines de milliers de morts ; pour paupériser un peu plus l'Afrique, ce qui génère des millions de morts ; pour continuer le pillage des ressources qui aboutira à des milliards de morts ; pour… la fin de toute vie. Ma mort serait au service des capitalistes qui pour leur confort de vie sont prêts à profiter de la vie. Je mourrai un jour. C'est

sûr ! Mais sans attendre la mort, je comptais bien avancer et en faire profiter la vie. J'ai donc décidé de rentrer en France pour écrire cette autobiographie avant de peut-être repartir avec des vilains petits canards construire d'autres hauts-fourneaux.

J'ai mis deux ans et demi à l'écrire, j'ai pesé chaque mot, chaque histoire et je mets au défi quiconque de trouver ne serait-ce qu'une virgule de mensonge. Fin d'un chapitre !

Pourtant, une dernière histoire pour balayer les arguments de ceux qui, visés par certains de mes raisonnements, voudraient justifier leur continuité en m'accusant de paranoïa. Je sais exactement qui ils sont : ils sont des psychopathes antihumanistes. Qu'ils prennent en considération que j'aurais des centaines d'autres exemples issus de ma propre vie pour démontrer les agissements criminels des États qu'ils font fonctionner. Mais chronologiquement, je ne peux pas finir cette autobiographie, de mi-vie, autrement qu'en racontant l'histoire du policier qui était enfermé avec moi dans cette dernière cellule. Avant d'être jeté ici, il avait été présenté comme un très important membre corrompu de l'immigration devant tous les médias du Nigeria mais aussi les caméras du monde entier. C'était le bouc émissaire parfait : un agent administratif du plus bas niveau, avec moins de deux ans d'ancienneté et qui s'occupait simplement de la saisie informatique. Son crime était d'avoir prêté à son ami, sa lettre de recommandation d'entrée dans la police. Oui, au Nigeria, ils recrutent officiellement par copinage pour garantir une certaine filiation avec les « anciens colons ». Son ami avait fait une petite magouille avec. Après avoir falsifié les noms, il photocopiait la lettre et la revendait à tous ceux qui essayaient d'entrer à l'école de police. Après avoir médiatiquement démultiplié l'importance des faits, le gouvernement avait fait son coup de pub et se donnait une image d'intégrité. Mais c'est de la diversion, pure et simple, ils se servaient de lui pour détourner l'attention du crédule, des vrais corrompus, c'est-à-dire d'eux. Il était un acteur

dans ce grand spectacle de fiction que les médias produisent chaque jour. Il a été l'anecdote de trente secondes dans un journal télévisé. L'information-invention qui est placée là pour apporter de l'espoir. Celle qui dit : « Ne te rebelle pas crédule, crois-nous, tout va bien, tu vois on s'en occupe alors attends le changement, c'est la vérité ! »

Je ne comptais pas participer à cette fiction dramatique. Alors pour faire éclater la vérité sans me faire déchiqueter, j'ai employé une stratégie que l'on peut illustrer par le complexe de la grenade. Si vos ennemis veulent vous faire exploser et que vous vous rapprochez assez d'eux, vous serez en sécurité. Dans mon cas, mes ennemis étaient (et sont toujours) les profiteurs des industries mortifères. Traduction : en fait, il fallait que je m'entoure d'otages importants pour leurs bénéfices et donc mon but fut de monter dans un avion rempli de leurs employés, être à côté de ces profiteurs de vie. C'était la meilleure tactique pour arriver à destination. Les Africains (ici cachés sous des uniformes d'agents de l'immigration) et moi étions d'accord. Les fonctionnaires, bien qu'ils aient reçu l'ordre de m'empêcher de communiquer avec ma famille, ouvrirent le coffre où était enFermé mon téléphone. Ils m'autorisèrent à appeler ma mère pour savoir si un billet d'avion avait été payé par eux. Effectivement, ma famille en France avait payé un billet d'avion open à un prix exorbitant (ils avaient été prévenus par le gouvernement sénégalais dans un premier temps). À ce moment-là, l'immigration du Nigeria convoqua les représentants de l'ambassade de France. À leur arrivée, les Africains firent signer aux Français un tas de décharges disant que lors de la production du laissez-passer indispensable pour monter dans un avion, j'étais sous leur responsabilité. Ils leur ordonnèrent également de me ramener le soir même car ils s'occuperaient personnellement de mon transfert vers l'aéroport.

Me voilà parti pour l'ambassade de France avec deux diplomates français. L'un d'entre eux était celui que j'avais rencontré un mois plus tôt et qui m'avait promis de me faire

sortir deux jours après. Ma première question fut donc : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu me sortir de cellule ? » Il me répondit qu'il n'avait pas eu l'autorisation de le faire. Or lors de l'entretien un mois plus tôt, le fonctionnaire des services secrets responsable de mon dossier, en sa présence et la mienne, lui avait dit : « Il n'y a aucun problème pour que Souleymane prenne l'avion lundi et si tu veux il peut partir avec toi immédiatement. » C'est lui qui a demandé à ce que je reste en cellule pour soi-disant faire une enquête sur moi. Encore pire, après m'avoir menti sur les autorisations et au moins sur leur autorité, il a ajouté : « Lorsque notre voisin, le chef des services secrets du Nigeria, est venu à notre réception du 14-Juillet, je lui ai demandé ce qu'il comptait faire pour ton cas et il m'a dit qu'il allait s'en occuper. » Il a été invité ! Je compris ce qu'il voulait dire quand ils me montrèrent où j'étais enFermé pendant deux mois. C'était difficile de ne pas passer devant ! Les caves des S.S. étaient à quatre cents mètres de l'ambassade de France. Aucune visite ! Pourtant ils devaient passer tous les jours à côté de ces bâtiments, mais ce n'était pas le plus grave. Ils savent qu'à l'intérieur plusieurs centaines de personnes sont enFermées de façon inhumaine en totale violation des plus fondamentales formes de diplomatie et, plus important, au mépris du concept même de société humaine mondiale. À deux pas de cette ambassade luxueuse, le 14 juillet 2014, je crevais de faim dans une cave, alors de les imaginer en train de parler de moi tout en mangeant des « petits fours », cela m'était douloureux. Mais sur le buffet de leur « petit monde », quel poids a la vie dans la balance économique ? Nous sommes quoi pour eux, au maximum une phrase d'agrément dans une discussion mondaine.

Que représentaient nos vies par rapport aux milliards d'euros générés par les bonnes relations avec le Nigeria ? Que représentaient nos passages à tabac par rapport aux milliards d'euros affectés aux opérations militaires de réduction des populations à l'obéissance ? Que représentaient nos

détentions illégales par rapport aux dizaines de milliards d'euros volés par les différents dictateurs ? Que représentait notre famine par rapport aux centaines de milliards d'euros de bénéfices extorqués par les multinationales ? Que représentaient nos mises en danger par rapport aux milliers de milliards d'euros rackettés par la société française ? Quel impact aura notre livre par rapport aux dizaines de milliers de milliards d'euros investis, par le capitalisme, dans la publicité de son idéologie ? « C'est à vous d'en décider ! »

Sur le chemin du retour, j'ai pu sonder l'ignorance abyssale de ces deux agents de la diplomatie mortifère. « Si le moustique savait parler, serait-il utile de discuter avec lui ? N'aurait-il pas les mêmes réponses que la société actuelle ? » Ces deux nuisances ne savaient rien de mes projets.

Le soir même, je fus amené à l'aéroport par l'immigration. Mon escorte demanda à voir le pilote de l'avion. C'était un avion d'Air France de plusieurs centaines de places en provenance du Gabon et à destination de Paris-Charles de Gaulle. Le pilote lut mon laissez-passer. Le fonctionnaire du Nigeria lui demanda : « Acceptez-vous Souleymane Kane à bord ? » Il répondit : « Oui. »

Ma vie pour la vie ! La mort pour la mort ! L'éternité pour l'humanité !

Catalogue des Éditions Antisociales

Livres et brochures

— Anonyme, *L'Ultime Razzia, Le 11 septembre 2001 dans l'histoire* (2004)
— Anonyme, *Chronique de Youv derrière les barreaux*
8 volumes (2012-2013, en libre téléchargement)
— Abou Kamel (Omar Aziz), *Sous le feu des snipers, la révolution de la vie quotidienne. Programme des « comités locaux de coordination » de Syrie* (2013, en libre téléchargement)
— Quentin Chambon, *De Bello Punico (La guerre sociale en Tunisie)* (2011, en libre téléchargement)
— Bruno Deiana, *Citéen* (2007)
— Bruno Deiana, *Crève la dalle !* (2008)
— Bruno Deiana, *Incontrôlables* (2012)
— Sébastien Faure, *Le Procès des Trente, Notes pour servir à l'histoire de ce temps : 1892-1894* (2009, en libre téléchargement)
— Nico Jassies, *Marinus van der Lubbe et l'Incendie du Reichstag* (2004)
— Herman J. Schuurmann, *Le travail est un crime,* suivi de : *Le groupe « De Moker », la jeunesse rebelle dans le mouvement libertaire hollandais des Années folles,* par Els van Daele (2007, en libre téléchargement)
— Fabrice Wolff, *Qu'est-ce que la démocratie directe ? (Manifeste pour une comédie historique)* (2010, en libre téléchargement)
— Fabrice Wolff, *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques* (2014, en libre téléchargement)

Films

— Tou Keita, *Depuis l'école publique de Djélibougou, Commune I, Bamako (25-26 juin 2010)* (2011, 79 min.)
— Nosotros, *Brave New World, film catastrophe* (novembre 2001, 18 min.)
— Barbara Serré-Becherini, *Main basse sur la ville, Le vol à l'étalage, une infraction de masse* (1999, 52 min.)
— Barbara Serré-Becherini, *Il était une fois dans l'Ouest, Histoire punk d'Angoulême* (110 min.)
— Los Solidarios, *Thalassothérapie* (2012)
1. Témoignage pour servir à l'histoire de la bataille de Thala (33 min.)
2. Serait-ce le devenir des comicos partout ? (18 min.)

www.editionsantisociales.com

Achevé d'imprimer en juillet 2017
par l'imprimerie numérique artisanale
de l'association Distrilibre
à La Charité-sur-Loire (58400)

ISBN : 2-9521094-5-1